

TEHERAN

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 24, Novembre 2007, 2e ANNEE

PRIX 500 TOMANS

La persanophonie: une identité en reconstruction

www.larevuedeteheran.com

Recto de la couverture:
Boukhara, Ecole de Tchâhar-Menar, bâtie en 1807

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

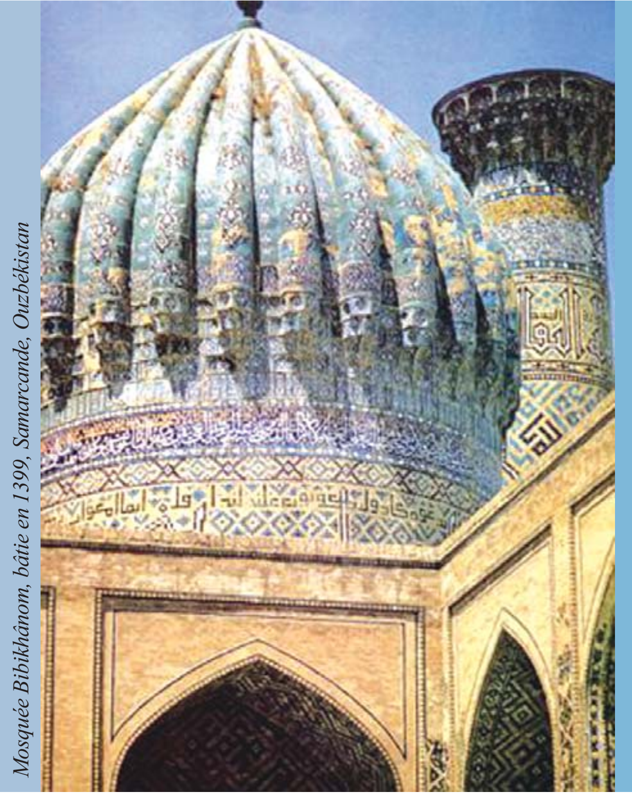
Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@larevuedeteheran.com

Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N°24 - Aban 1386 / Novembre 2007
Deuxième année
Prix 500 Tomans

Sommaire


Mosquée Bibikhânom, bâtie en 1399, Samarcande, Ouzbékistan

La paix et le retour aux origines au Tadjikistan: Un bilan mitigé

Arefeh HEDJAZI

En septembre 1991, avec l'éclatement de l'URSS, le Tadjikistan, de République soviétique qu'il était, accéda à l'indépendance; une indépendance inattendue et source de conflits, même si elle était inévitable. Laissé aux mains de politiciens formés à attendre des ordres du Comité central de Moscou dans quelque domaine que ce soit, ce pays appauvri et affaibli par plusieurs décennies de dictature "prolétarienne" sombra en 1992, malgré les efforts désespérés des plus conscients pour l'éviter, dans une guerre civile qui dura cinq ans, causa la mort d'environ 50 000 personnes, le déplacement d'un million de citoyens (sur un total de 5,7 millions de personnes) et des pertes matérielles évaluées à 7 milliards de dollars.

Une médiation de l'ONU aboutit à un cessez-le-feu fragile en octobre 1994 et, grâce à la médiation des Iraniens et des Russes, les parties belligérantes signèrent finalement un traité de paix à Moscou le 27 juin 1997. Ce traité conduisit à la création d'une commission nationale de réconciliation, la CNR, rassemblant des membres de diverses factions, c'est-à-dire de l'OTU (l'Opposition Tadjike Unifiée) et du gouvernement, ce qui mena finalement à l'obtention par le Parti du renouveau islamique d'un certain nombre de postes ministériels. La Russie et la Force de maintien de la Paix de l'ONU jouèrent dans cette commission un rôle de médiateur, en tentant d'éviter un nouvel essor du conflit au souvenir toujours vivace.

Le mandat de la MONUT expira en mai 2000 et le bureau d'appui des Nations Unies pour la consolidation de la paix qui l'avait remplacé ferma également ses portes en juillet 2007, dix ans après. Aujourd'hui, on peut dire que la situation politique est désormais stable.

Mais il ne faut pas se tromper, le chemin de la reconstruction se promet déjà d'être ardu et long.

Le Tadjikistan a reçu en héritage de sa guerre civile et de son existence en tant que République Socialiste Soviétique une économie extrêmement faible à reconstruire, en dépit des rivalités de clan et d'une

corruption endémique affaiblissant le système. En outre, les infrastructures du pays, déjà vétustes sous le régime soviétique, ont été davantage détériorées lors de la guerre civile et malgré les investissements, en particulier étrangers, ce secteur nécessite une profonde rénovation. L'accès aux services, même fondamentaux tels que la santé et l'éducation, dont la qualité a baissé en raison du manque de spécialistes, est précaire et peu équitable bien que de récents changements tendent à prouver une volonté de réforme. Une certaine augmentation de la criminalité dans le domaine du trafic de drogue est également à remarquer, faisant craindre la transformation du Tadjikistan en un autre pays de transit pour la drogue afghane dont la production a énormément augmenté après les événements du 11 septembre 2001 et l'arrivée des troupes américaines dans le pays.

Plus grave encore, la pauvreté générale dans ce pays qui détient le plus faible PIB par habitant (287 dollars en 2004) des quinze ex-républiques soviétiques. Bien entendu, malgré le bilan économique général négatif, il faut établir quelques nuances. Depuis la fin de la guerre, de réels efforts visant à remettre sur pied l'économie défaillante nationale sont à signaler au Tadjikistan. On peut citer en la matière, la Stratégie nationale de développement et de la réduction de la pauvreté, qui s'étend sur deux ans (de 2007 à 2009) et qui devrait permettre la réalisation des objectifs du développement du Millénaire d'ici 2015. Le Forum sur le développement qui s'est tenu en juin 2007 a mis l'accent sur la nécessité de donner la priorité aux secteurs de la santé et de l'éducation, le soutien aux PME et IDE, le développement prioritaire de l'industrie énergétique et la mise en œuvre de réformes économiques.

Aujourd'hui, les principales exportations sont celles de l'aluminium, (75% des exportations) et le coton (9% des exportations), auxquelles s'ajoutent les exportations de fruits frais ou secs.

Il est d'ailleurs à noter que malgré les problèmes, l'économie tadjike a enregistré depuis la fin de la guerre civile une croissance moyenne annuelle de 9% et le taux d'inflation est resté stable. C'est dire que le Tadjikistan dispose d'un potentiel économique réel et avec le soutien et l'intérêt que le gouvernement accorde de plus en plus au développement des infrastructures, en particulier celle de l'hydroélectricité et la construction routière. Les partenaires économiques tels que la Russie, l'Iran et la Chine s'impliquent de plus en plus dans les projets de construction. A titre d'exemple, plus de 80 accords de collaboration économique ont été officialisés entre l'Iran et le Tadjikistan, parallèlement à la croissance rapide des échanges. Cela n'a rien d'étonnant car même si la Russie est encore le principal partenaire économique de son ex-protégé, le Tadjikistan se rapproche de plus en plus de l'Iran et de l'Afghanistan, avec lesquels il partage une langue commune: le persan.

En effet, la quasi-totalité du pays aujourd'hui nommé Tadjikistan a été de très longs siècles durant, considéré comme l'une des provinces les plus importantes de l'Empire perse, préislamique puis le monde persan musulman. Ce serait une aberration de vouloir considérer le Tadjikistan, dont le nom même signifie le pays des Perses, les Tadjiks, comme distinct de l'ensemble du monde persanophone et l'échec éclatant des Soviétiques dans leur tentative d'annihilation de l'identité parfaitement persane des Tadjiks est le meilleur exemple de cette affirmation.

Malgré les problèmes, l'économie tadjike a enregistré depuis la fin de la guerre civile une croissance moyenne annuelle de 9% et le taux d'inflation est resté stable. C'est dire que le Tadjikistan dispose d'un potentiel économique réel.

Ce serait une aberration de vouloir considérer le Tadjikistan, dont le nom même signifie le pays des Perses, les Tadjiks, comme distinct de l'ensemble du monde persanophone et l'échec éclatant des Soviétiques dans leur tentative d'annihilation de l'identité parfaitement persane des Tadjiks est le meilleur exemple de cette affirmation.



L'empire Sassanide à son apogée

C'est en effet au Tadjikistan que la première dynastie a parlé le persan dari, le persan moderne aujourd'hui encore en vigueur dans tous les pays persanophones.

Le problème de la langue au Tadjikistan

Il serait certainement exagéré de dire que les Tadjiks ont été les meilleurs défenseurs de la langue persane, leur passé récent le démontre clairement mais il ne faut pas oublier que les Tadjiks sont les protecteurs et les porteurs principaux de la culture et de la langue persane dans la Transoxiane et l'Asie centrale. Leur passé historique le prouve amplement.

Dans la Grande Encyclopédie de l'Islam, le mot "tadjik" est ainsi défini: "*Aujourd'hui, le mot tadjik introduit les Iraniens de l'est, par opposition aux Iraniens du pays nommé Iran. Une ligne fictive reliant Astarâbâd à Yazd sépare artificiellement, selon les traditions géographiques anciennes des arabisants, le monde tadjik ou persanophone du monde où la langue arabe possède une nette influence.*" Certains historiens considèrent les Tadjiks comme la plus ancienne des ethnies aryennes et prétendent que ce fut sur le territoire sogdien, -qui est celui de l'actuelle république tadjike-, que pour la première fois, les Aryens, pensant à la postérité, marquèrent le temps de leurs vestiges et " le monde de leur empreinte ". Le regretté Saïd Naficy, un des chercheurs littéraires les plus actifs et les plus éminents de l'Iran faisait remarquer à ce propos: "*Il y a au nord du pays qui est aujourd'hui le nôtre, l'Iran, un territoire auquel nous, Iraniens, sommes particulièrement attachés. Cet amour d'ailleurs n'est pas nouveau. On peut lire dans le divin Avestâ qu'entre le Syr-Daria et l'Amou-Daria, il existe une terre paradisiaque où vécurent nos ancêtres. Cette affirmation a été aujourd'hui confirmée par les recherches des historiens et des archéologues qui, en effet, ont découvert les premiers vestiges de la civilisation irano-aryenne dans cette région, qui fut des siècles durant considérée comme l'Eden sur terre par les premiers*

On peut lire dans le divin Avestâ qu'entre le Syr-Daria et l'Amou-Daria, il existe une terre paradisiaque où vécurent nos ancêtres. Cette affirmation a été aujourd'hui confirmée par les recherches des historiens et des archéologues qui, en effet, ont découvert les premiers vestiges de la civilisation irano-aryenne dans cette région, qui fut des siècles durant considérée comme l'Eden sur terre par les premiers Iraniens."

Iraniens."

Dans la mythologie et dans l'histoire antique de la Perse, la Transoxiane et la Bactriane sont des régions importantes. Y régnèrent avant l'islam les dynasties achéménide et sassanide, dont les Grands et les Nobles appréciaient particulièrement la fertilité du sol et la douceur du climat. Ces mêmes raisons poussèrent les Persans musulmans à y bâtir des cités si merveilleuses que leur nom fait encore rêver aujourd'hui. Qui n'a pas entendu parler de Samarkand, de Boukhara et de la mystérieuse Ferghana?

Après la conquête de la Perse sassanide par les musulmans, ce fut en cette région comprenant la Bactriane, le Khârazm, la Transoxiane et le Grand Khorâsân que la civilisation persane se redressa devant la culture arabe. C'est dans cette région que virent le jour les premières dynasties iraniennes musulmanes, les Samanides et les Safârides, originaires du Sistân.

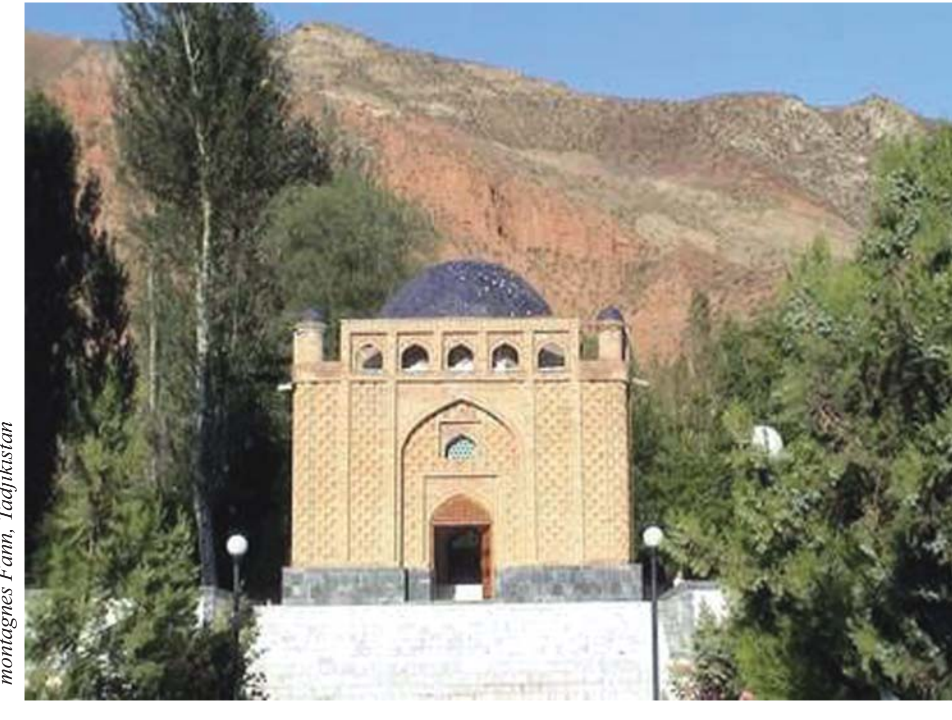
Le règne des Samanides ne dura que près de deux siècles, de 819 à 1005, mais il fut extrêmement fructueux dans l'émergence d'une identité iranienne et musulmane "moderne", indépendante de l'identité arabe ou zoroastrienne préislamique. Les méthodes dont usèrent les Samanides pour recréer, probablement sans le vouloir, cette identité iranienne, furent simple. Ignorant l'arabe, ils ordonnèrent l'officialisation de la langue persane dari. Cela suffit pour que le persan survive à l'impact de la langue arabe, contrairement à tous les autres pays qui furent sur le chemin des Arabes et qui perdirent leur identité et leur langue propre pour devenir des nations arabes. Mais les Samanides furent finalement vaincus par ceux-là même qu'ils avaient pris pour esclaves, c'est-à-dire les Turkmènes qui fondèrent la dynastie ghaznévide. Chose étrange, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, ces Turcs n'essayèrent pas d'imposer leur langue aux Persans, à tel point que même les souverains évitaient de parler en turc devant un Persan. C'est pourquoi une dualité bizarre fut la condition pendant plusieurs siècles des dynasties turco-iraniennes: l'administration de l'Empire était aux mains des Persans, l'armée aux mains des Turcs, ainsi, la langue administrative était le persan et l'arabe, et la langue militaire était le turc.

Le résultat de cette étrange situation ne se fit pas attendre : le persan se renforça de jour en jour et la somptueuse littérature persane dari émergea de ce territoire gouverné par des Turcs. Ainsi, le Tadjikistan fut le lieu de naissance de grands hommes de lettres, historiens, poètes et savants parmi lesquels l'on peut nommer Roudakî, Jâmî, Avicenne, Nâsser Khosrow, 'Omar Khayyâm, Adîb Sâber Termezî, Nezâmî Arouzî Samarghandî, Kamâl Khojandî, qui furent et sont les joyaux humains que se partagent tous les persanophones.

Les plus vieux textes disponibles sur ce que fut l'Empire perse montrent déjà l'antagonisme qui opposait les Perses "civilisés" aux peuplades turcophones de la région, antagonisme symbolisé par les incursions turkmènes dans les territoires iraniens. Ces incursions appartiennent aujourd'hui au passé mais leur virulence laissa une empreinte durable dans la conscience collective non pas uniquement persane, mais même européenne, puisque les dernières vagues de la plus terrifiante de ces incursions, l'inhumaine invasion moghole, atteignit l'est de l'Europe.

L'on peut comprendre dans ces conditions à quel point le rôle des Tadjiks, en tant qu'Iraniens les plus proches des frontières turques, est important en tant que rempart défensif contre ces intrusions.

Le règne des Samanides ne dura que près de deux siècles, de 819 à 1005, mais il fut extrêmement fructueux dans l'émergence d'une identité iranienne et musulmane "moderne", indépendante de l'identité arabe ou zoroastrienne préislamique.



Le tombeau de Roudaki, IXe siècle, premier poète persan, montagnes Fann, Tadjikistan

La Transoxiane et le Tadjikistan actuel faisaient partie de ces terres d'Iran situées dans l'Asie centrale qui subissaient le plus violemment ces attaques incessantes et pourtant, jamais la résistance obstinée de ce peuple devant l'oppression ne cessa et le dernier exemple en date est l'annexion de ce pays par la Russie d'abord tsariste puis soviétique, et la transformation du Tadjikistan en une république soviétique. En tant que république soviétique, le Tadjikistan subit une vague forcée de russification du langage. Encore une fois, la République tadjike sut préserver, mieux que les autres républiques soviétiques, sa langue et sa culture originelles. En effet, les Tadjiks montrèrent vite de l'aversion face aux changements linguistiques dont ils furent menacés par l'Union Soviétique russe. La langue persane, que l'on appelle au Tadjikistan "la langue ancestrale" fut durant cette période le symbole le plus important et l'instrument principal de la préservation du patrimoine national et de la résistance face à l'invasion de la culture russe. Des siècles durant, les Tadjiks avaient su préserver cette langue face à tous leurs voisins turcophones et cette fois, il fallut résister aux Russes. Il est très étrange de noter à quel point le persan symbolise mieux l'identité nationale pour un Tadjik que pour un Iranien. Cela provient sans doute de l'adversité perpétuelle et permanente à laquelle furent soumis les Tadjiks et la nécessité pour eux de préserver leur langue coûte que coûte.

La langue persane, que l'on appelle au Tadjikistan "la langue ancestrale" fut durant cette période le symbole le plus important et l'instrument principal de la préservation du patrimoine national et de la résistance face à l'invasion de la culture russe.

La langue persane qui est commune au Tadjikistan ressemble beaucoup au persan dari de l'Afghanistan. En la matière, le poète, grammairien et chercheur iranien Maître Mâlek-o-Sho'arâ Bahpar affirmait: "*Le Persan dari était à l'origine le langage des Persans de la Transoxiane, de Samarkand et de Boukhara vivant dans la région du Tadjikistan.*"

En réalité, le persan en vigueur au

Tadjikistan est un persan ayant subi peu de modifications en comparaison du persan de l'Iran et proche du dari originel. Cette particularité est le résultat de la domination artificielle du russe, de l'enclavement du Tadjikistan entre des pays majoritairement turcophones et sans aucun débouché vers la haute mer. Cela ne signifie pas l'absence de toute modification de la langue mais plutôt l'influence, surtout dans les zones périphériques et proches des frontières, des langues des pays voisins. Il est à remarquer que les différences, peu notables au demeurant, qui existent entre le tadjik des deux villes ouzbek de Samarkand et Boukhara, et le tadjik du Tadjikistan résulte de la séparation de ces deux villes tadjikes persanophones et leur annexion forcée par les Russes à l'Ouzbékistan. Il existe aujourd'hui quatre dialectes tadjiks principaux: le tadjik du nord, utilisé à Samarkand, Boukhârâ, Ferghanâ, Ouratoubé et Panjkesht, le tadjik du sud parlé dans le Badakhshan, le Koulâb et Dehneguin, le dialecte du sud est et le dialecte du centre, parlé dans les régions du Zarafshân. La différence entre ces dialectes réside essentiellement dans les différences de phonétique.

Jusqu'en 1928, le tadjik s'écrivait comme le persan d'Iran et d'Afghanistan avec l'alphabet farsi, mais en 1928, l'alphabet latin remplaça le farsi qui, selon les linguistiques russes et certains russophiles acharnés, n'étaient pas une langue moderne et scientifique. Les linguistes russes firent d'ailleurs de leur mieux pour "assainir" le tadjik de ses rajouts non russes. Une décennie plus tard, Staline imposait l'alphabet cyrillique aux langues des républiques soviétiques. Beaucoup de Tadjiks protestèrent d'abord contre l'alphabet latin, puis contre l'alphabet cyrillique car ils voyaient dans ce changement la perte de l'identité nationale et religieuse. Quoiqu'il en soit, un demi-siècle durant, l'alphabet cyrillique resta celui du persan tadjik, d'autant plus que dans les années soixante dix, la russification s'intensifia et le tadjik fut peu à peu retiré du programme des écoles et des universités. A la fin des années quatre-vingt, alors que l'URSS se rapprochait de sa fin, non seulement les minorités vivant au Tadjikistan n'avaient plus aucun contact avec le persan tadjik, mais les Tadjiks eux-mêmes ne reconnaissaient plus leur langue, au grand dam des intellectuels patriotes qui tous pourtant avaient été éduqués dans la langue russe, qui dominait sans rival.

Avec la venue au pouvoir de Gorbatchev et le lancement de la perestroïka, le climat changea. L'on assista à un renouveau de l'intérêt officiel porté à la langue nationale et le 22 juillet 1989, peu de mois avant l'éclatement de l'URSS, une loi nommée *Loi sur la langue de la RSS du Tadjikistan* fut adoptée par le Parlement tadjik malgré l'opposition des députés russophones. Cette loi qui comportait 37 articles proclamait dans son premier article l'officialisation du tadjik (le mot *fârsî* étant mis entre parenthèses) mais accordait au russe dans son article 2 le statut de " langue des communications interethniques", qui signifiait que le russe pouvait être employé dans tous les secteurs de la vie administrative et sociale.

Le 22 juillet 1989, peu de mois avant l'éclatement de l'URSS, une loi nommée Loi sur la langue de la RSS du Tadjikistan fut adoptée par le Parlement tadjik malgré l'opposition des députés russophones. Cette loi qui comportait 37 articles proclamait dans son premier article l'officialisation du tadjik.

Cette loi était l'aboutissement de plus de deux décennies de tentative de retour aux sources. En effet, dans les années soixante dix, de nombreux philologues tadjiks, comprenant l'urgence du sauvetage du persan tadjik, se consacrèrent à l'étude du persan d'Iran et du dari d'Afghanistan et constatant que ces langues avaient suivi une modernisation et une évolution normale,



Partie d'échecs à Khadjeh-Abe-garm, ville d'eau proche de Doushanbé

puisèrent dans leur terminologie pour enrichir le persan tadjik et le sauver d'une disparition imminente. Ce fut une bouffée d'air frais pour les Tadjiks et ces études ayant donné un nouvel essor au développement du tadjik, les intellectuels et les membres de la nouvelle élite politique surent créer l'impulsion nécessaire qui permit la promulgation de la loi citée plus haut.

Cela dit, depuis 1940, toute la presse écrite du Tadjikistan, parue en langue persane, est écrite avec l'alphabet cyrillique. Aujourd'hui les Tadjiks parlent persan mais beaucoup d'entre eux demeurent incapables de lire l'écriture des autres pays persanophones. Après l'indépendance de 1991, la langue ancestrale (le persan) devint langue officielle et toute la population, y compris la minorité russe, eut un délai de dix ans pour apprendre cette langue. La langue persane fut placée en tête des programmes du gouvernement tadjik. Ainsi, divers comités et centres d'enseignement et de recherche littéraire et linguistiques ont vu le jour. Parallèlement à l'enseignement de l'écriture farsi, ces centres se consacrent à l'enrichissement du vocabulaire du persan tadjik par la recherche d'équivalents persans pour les termes russes qui monopolisent les domaines techniques, scientifiques, administratif, etc. En plus du persan tadjik régional, les Tadjiks ont accordé une énorme importance à la régénération de la langue persane standard. Les lettres persanes sont enseignées depuis 1932 dans les universités tadjikes mais ce n'est réellement que depuis l'indépendance que ce sont les Tadjiks eux-mêmes qui se consacrent à ce domaine. La haute école de Douchanbé, l'Académie des Sciences, l'Université du Tadjikistan et les Grandes Ecoles de Khojand et Koulâb sont quelques uns des prestigieux centres d'enseignement du tadjik.

Beaucoup de Tadjiks protestèrent d'abord contre l'alphabet latin, puis contre l'alphabet cyrillique car ils voyaient dans ce changement la perte de l'identité nationale et religieuse.

Cela dit, malgré les efforts effectués depuis plus de deux décennies dans la voie de la régénération du persan, cette langue s'est tellement affaiblie que même de nos jours, beaucoup de lettrés et d'hommes de sciences ressentent le besoin d'utiliser le russe pour ordonner leur pensée scientifique. En réalité, les problèmes linguistiques posés par cet

appauvrissement et ce manque de transformations qui garantit la survie d'une langue, plongent leurs racines dans un ensemble de problèmes largement plus politiques et sociaux que linguistiques :

Le problème identitaire

L'un des plus durables et plus profonds manques qui affectent le persan du Tadjikistan est le désir des dirigeants communistes et leurs volontés, pendant toute la durée du communisme, d'étiqueter le tadjik, pour des raisons bien évidemment politiques, comme une langue indépendante du persan pratiqué en Iran et en Afghanistan. Ces "spécialistes et linguistes" fondaient leur argumentation sur les différences phonétiques et usuelles, littéraires et parfois grammaticales pour décréter que le persan du Tadjikistan était une langue indépendante, ceci alors que la linguistique ne valident pas uniquement ces conditions. Le fait est que le persan du Khojand est à une différence d'accent près celui de Shiraz et un Iranien et un Tadjik n'ont absolument pas besoin de dictionnaires ou même d'efforts particuliers pour se comprendre l'un l'autre. Aujourd'hui, la mode des jeux politiciens en matière de linguistique est passée, mais des vestiges de cette mentalité demeurent encore, bien que les efforts faits en la matière soient indéniables et qu'un réel progrès soit visible dans toutes les couches de la société. Cela dit, les préjugés sont tenaces, et même au cœur des universités et des centres littéraires, les étudiants préfèrent travailler sur des auteurs originaires de ce qui est aujourd'hui le Tadjikistan. Cela va même plus loin, en ce sens qu'un étudiant de Khojand va absolument choisir Kamâl Khojandî, un étudiant de Samarkand, Roudakî, et un étudiant de Koulâb, Seyed 'Alî Hamedânî, ce qui enserre bien évidement les limites de la recherche littéraire au Tadjikistan entre des barrières extrêmement rigides, moins aptes à permettre une réelle renaissance de la littérature, que ce soit dans l'écriture et la création d'œuvres nouvelles ou dans le domaine de la recherche littéraire.

Le paternalisme russe

Que ce soit aux temps premiers de l'occupation tsariste ou tout au long de ce que fut l'histoire de l'Union soviétique et en son sein, celle de la République soviétique du Tadjikistan, les Russes se sont toujours comportés, non seulement avec les Tadjiks mais avec tous les



Statue de Shâh Esmail Sâmâni, (892-907), Doushanbé, Tadjikistan

L'étrange ballet des négociations russo-britanniques dans la voie de l'annihilation du patrimoine persan et du sens de fraternité qui existait entre les persanophones, Tadjiks, Afghans ou Iraniens offre un grand intérêt, bien qu'il soit en grande partie aujourd'hui encore occulté par la vérité officielle.

peuples qu'ils avaient pris sous leur coupe, avec une hauteur et un paternalisme dépréciatif certain, reniant la valeur des plus élémentaires bases culturelles de leurs protégés au nom d'un soi disant intérêt supérieur, en réalité pour détruire l'individualité de chaque pays, une individualité culturelle dont le plus brillant éclaireur et moyen de transmission est la langue. Cette domination donna naissance à un certain esprit d'autodépréciation chez tous les peuples "soviétiques" ayant accepté de considérer l'élément russe comme supérieur. Et les problèmes où se débattent encore après plus de quinze ans d'indépendance, -officielle du moins- des ex-républiques soviétiques montrent la profondeur de la dépendance de ces pays à la Russie. Malheureusement, dans une certaine mesure, cette dépendance existe toujours. Il est devenu impératif pour les universitaires tadjiks de cesser de se mettre en marge de la culture persane, au nom d'une culture tadjike indépendante. Le Tadjikistan est un membre éminent et incontournable du trio persanophone et de la zone culturelle persane.

Il est intéressant de revenir ici sur les pressions exercées par les Russes pour la destruction du patrimoine littéraire et linguistique des Tadjiks. Le persan, le farsi, qui a toujours été ainsi nommé depuis qu'il existe et dont on peut suivre l'évolution sur les tablettes antiques achéménides, qui a également été depuis sa création la langue des Tadjiks de Khiva à Boukhara en passant par Samarkand, changea insidieusement de nom sous le joug des Russes tsaristes d'abord, soviétiques plus tard. Le rôle des Britanniques, qui venaient d'arracher l'Afghanistan à l'Empire persan par la force des armes, et qui étaient donc obligés d'installer des frontières imaginaires entre les persanophones des différentes régions, - unique chose qui pouvait leur garantir la préservation de leur domination dans la région-, n'est pas non plus négligeable. L'étrange ballet des négociations russo-britanniques dans la voie de l'annihilation du patrimoine persan et du sens de fraternité qui existait entre les persanophones, Tadjiks, Afghans ou Iraniens offre un grand intérêt, bien qu'il soit en grande partie aujourd'hui encore occulté par la vérité officielle. Les Russes allèrent si loin dans leur logique de séparation qu'ils changèrent même le nom de la région, qui, de Transoxiane, devint le Turkestan: le sens du néologisme est clair, "Pays des Turcs", il s'agissait de nier l'identité persane de la région. Mais là encore, de nombreux citoyens tadjiks refusent toujours d'affronter la réalité de cette négation. A l'heure où, après dix pénibles années de reconstruction suivant une demi décennie de guerre civile et plus de soixante ans d'une désastreuse soviétisation, les Tadjiks tentent de reconstruire une identité fragmentée, oubliée, dispersée et fragile, les russophiles et anglophiles acharnés sont légion.

L'influence de la langue russe durant ces décennies soviétiques fut si grande que non seulement beaucoup de mots remplacèrent le tadjik, mais qu'aujourd'hui, le tadjik est en quelque sorte devenu, en particulier dans les milieux non littéraires et superficiellement cultivés, une traduction du russe, c'est-à-dire une construction russe de mots persans ou russes, à tel point que beaucoup de phrases communément utilisées sont grammaticalement fausses.

Pour Esfandiâr Adîneh, auteur, chercheur et journaliste tadjik, les solutions à mettre en œuvre sont simples. Elles sont celles que proposent toute la

nouvelle génération des lettrés et des patriotes tadjiks:

1) Il faut que les Tadjiks cessent de parler d'une langue "tadjike". Pour Adîneh, il n'y a qu'une seule langue et c'est le persan.

2) Il faut remanier les lois de manière à ce que le persan redevienne l'unique langue officielle et non plus une langue qu'on soutient officiellement mais qui perd du terrain face au russe, qui est la langue principale des transactions.

3) Il faut que l'écriture en vigueur en Iran et en Afghanistan soit réintroduite au Tadjikistan.

En réalité, avec l'officialisation du persan tadjik par la Constitution votée au printemps 1992, la tadjikisation ne cesse de s'accélérer. Malgré les difficultés existantes, en particulier la nécessité de garantir les droits " linguistiques " des minorités ethniques telles que les Russes, les Ouzbeks, les Tatares, etc., le processus de retour au persan est tout à fait visible. Deux facteurs paraissent essentiels dans ce retour, l'un est la fin de la guerre en Afghanistan et la libéralisation des échanges avec ce pays, l'autre l'augmentation des échanges avec l'Iran dans quelque domaine que ce soit. L'Iran est désormais l'un des partenaires principaux de l'économie tadjike, ceci d'autant plus que la barrière de langue n'existe pas. Cela dit, ce n'est pas uniquement dans le secteur économique qu'un rapprochement est visible mais beaucoup plus dans le domaine culturel, où la croissance rapide de l'intérêt des Iraniens pour le Tadjikistan et l'Afghanistan se marque par la mise en service de médias, chaînes de radios et de télévision, chaînes satellites, sites internet, programmes d'échanges universitaires, collaboration cinématographique, fondation d'associations littéraires et linguistiques, etc. Aujourd'hui, les Iraniens veulent connaître leurs frères et il est hors de doute que pour beaucoup d'Iraniens, le Tadjikistan demeurera toujours une terre édénique, où ils se trouvent un grand nombre de leurs profondes racines. ■



La Grande Mosquée de Samarcande, Rigestan, Ouzbékistan



Un jeune garçon hazâra à Mazâr-e Sharîf

Les Hazâras: plus d'un siècle de guerres et de persécutions

Amélie NEUVE-EGLISE

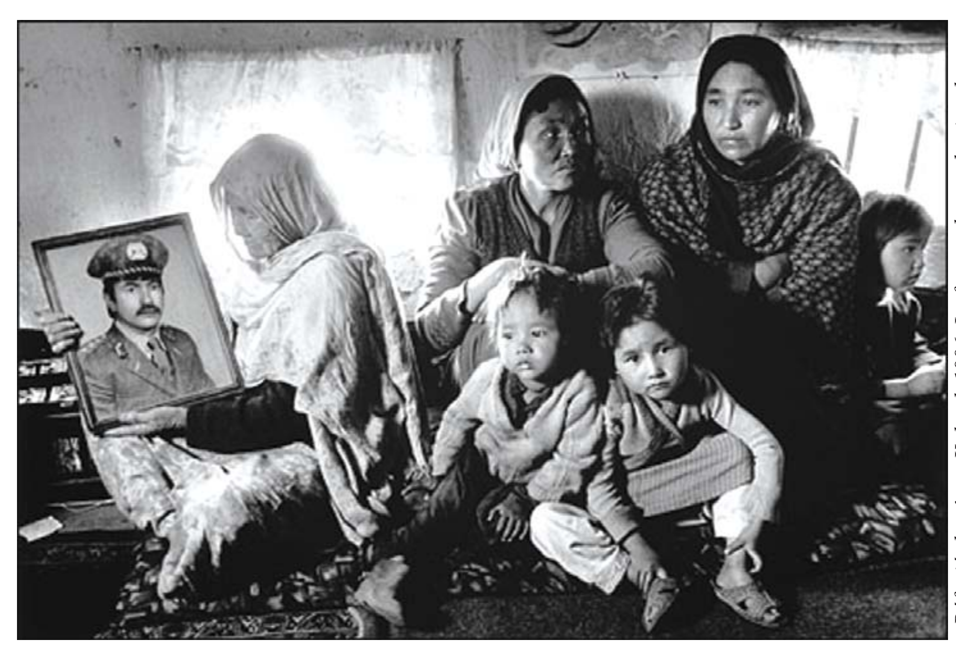
Pays multiculturel et fragmenté géographiquement, l'Afghanistan rassemble de nombreuses ethnies dont les Pachtounes, l'ethnie majoritaire du pays (de 40 à 55% de la population) suivie ensuite des Tadjiks (de 20 à 30%). Troisième communauté ethnique du pays en terme numérique, les Hazâras (dont le nom viendrait du persan *hezâr*, signifiant "mille") ont connu une histoire mouvementée où se sont alternées persécutions, guerres et migrations forcées. Estimée de 3 à 5 millions selon les sources[1], la plus grande communauté hazâra se trouve en Afghanistan (environ 3 millions de personnes), mais on les trouve aussi au Pakistan principalement dans la ville de Quetta (900 000), en Iran (500 000) et en Australie (de 10 000 à 20 000). Ils parlent le hazâragi, dialecte issu du persan, et sont pour la grande majorité chiites, même si on compte parmi eux un certain nombre d'ismaéliens et une petite minorité sunnite. La communauté hazâra est elle-même divisée en de nombreuses tribus telles que Maska, Qalandhari, Besudh, Jaghuri, Naimans… Si elles ont été l'objet d'une certaine médiatisation sous le régime des talibans - notamment avec la destruction des statues de Bouddha dans les falaises de Bâmiyân -, les persécutions subies par la communauté hazâra trouvent leurs racines dans des conflits interethniques ancestraux qui, en l'absence d'un Etat central fort et à même de favoriser l'apparition d'un sentiment d'appartenance au niveau national, continuent de déchirer le pays.

Les origines

Si l'on prend en considération leurs traits physiques et certains éléments de leur culture, les Hazâras semblent avoir des origines mongoles et caucasiennes, et d'après certains historiens, ils seraient les descendants des armées mongoles de Gengis Khân qui passèrent par le Hazârajat actuel au XIIe siècle. D'autres avancent qu'ils descendraient des tribus Ouïgoures s'y étant établi bien avant l'arrivée des Mongols et qui auraient opposé une forte résistance à ces derniers, alors que selon une autre théorie, ils seraient les descendants des Koshanis, l'une des premières peuplades s'étant établie sur le territoire afghan actuel et qui aurait construit les célèbres Bouddhas de Bâmiyân.[2]

Vivant dans une région montagneuse et difficile d'accès située au centre de l'Afghanistan actuel surnommée le Hazârajat ou Hazâristân[3], la société des Hazâras fonctionnait sur la base d'une organisation tribale semblable au système féodal incluant de grands propriétaires terriens, des paysans à leur service et des artisans. Du fait des conditions géographiques et climatiques difficiles, ils furent ignorés du pouvoir central et jusqu'au début du XIXe siècle, leur territoire avait un statut de semi-indépendance par rapport au reste du pays. A la suite d'une série d'opérations militaires menées par l'Emir de Kaboul Abdur Rahmân Khân, le Hazârajat fut définitivement intégré à l'Afghanistan et perdit toute autonomie en 1893, non sans avoir payé un lourd tribut humain et matériel. Les nombreuses pressions financières et politiques exercées par le gouvernement central entraînèrent plusieurs soulèvements réprimés violemment par l'armée d'Abdur Rahmân - événements qui marquèrent ensuite durablement la mémoire collective et le folklore Hazâra; l'inhumanité de ce dernier demeurant l'objet de nombreux contes et récits. Ces soulèvements furent un prétexte à l'instauration d'un véritable système de discrimination et de répression constante à leur encontre, incluant

Du fait des conditions géographiques et climatiques difficiles, les Hazâras furent ignorés du pouvoir central et jusqu'au début du XIXe siècle, leur territoire avait un statut de semi-indépendance par rapport au reste du pays.



Réfugiés hazâras, Kaboul, 1996. La femme de gauche tient le portrait de son fils tué par les talibans.



Hazâras vivant dans les montagnes du centre de l'Afghanistan au Hazârajat (3 millions).

Hazâras vivant dans les principales villes d'Afghanistan ou étant réfugiés en Iran et au Pakistan.

notamment des taxes très lourdes, les pillages réguliers d'habitations, la vente d'enfants comme esclaves, la destitution de nombreux leaders religieux chiites et leur remplacement par des figures religieuses sunnites… En 1894, Abdur Rahmân octroya le droit aux Koshis, tribu nomade pachtoune qui l'avait aidé à conquérir la zone, de cultiver les terres fertiles de la région, faisant d'eux la nouvelle noblesse terrienne locale. Il divisa également le Hazârajat en trois provinces afin d'éradiquer tout sentiment d'unité et couper court à la constitution de tout mouvement d'indépendance à grande échelle. Ces événements contribuèrent à cristalliser les oppositions entre Hazâras - chiites dans leur majorité - et Pachtounes sunnites, faisant du facteur religieux un élément central de la profonde opposition désormais enracinée entre ces deux communautés.

Malgré la mise en place par son petit fils Amanullah Khân d'une constitution assurant le traitement égal de chaque citoyen du pays, les choses ne s'améliorèrent guère en pratique et on assista à un processus de "pashtounisation" renforcé de l'Afghanistan, qui fut poursuivi par le général Mohammad Nadir Shâh jusqu'à son assassinat en 1933[4] puis par ses successeurs. Cette situation contribua à l'enracinement d'une situation de sous-développement économique et culturel chronique.[5] Malgré le développement institutionnel de l'enseignement secondaire et universitaire durant les années 1950 et 1960, peu de Hazâras purent avoir accès à une éducation scolaire et ils se confinèrent le plus souvent à exercer des métiers de porteurs, laboureurs ou domestiques. Leur situation connut quelques améliorations au cours des années 1970, où certains Hazâras furent nommés à des postes administratifs

Malgré la mise en place par le petit fils d'Abdur Rahmân Amanullah Khân d'une constitution assurant le traitement égal de chaque citoyen du pays, les choses ne s'améliorèrent guère en pratique et on assista à un processus de "pashtounisation" renforcé de l'Afghanistan, qui fut poursuivi par le général Mohammad Nadir Shâh jusqu'à son assassinat en 19334 puis par ses successeurs.

importants alors que leur présence au sein des universités tendait à s'accroître. En outre, le coup d'Etat mis en place par Noor Mohammad Tarakî et le groupe Khalq, farouche adversaire de l'émancipation et de la participation politique des Hazâras, mit brutalement fin à ce mouvement.

La guerre civile et les talibans

Après le coup d'Etat de 1979 et l'invasion des Soviétiques en 1980, les Hazâras constituèrent l'un des principaux foyers de résistance à l'occupant. Dans le sillage de la Révolution islamique iranienne, ils mirent en place des formations politiques pro-iraniennes[6], fer de lance d'une résistance au gouvernement central prosoviétique. Cependant, les différends et querelles idéologiques qui apparurent progressivement entre les leaders de ces différents groupes contribuèrent à saper l'unité et l'efficacité du mouvement.

Les grands leaders hazâras tirèrent les leçons des conséquences dramatiques de leurs querelles fratricides et fondèrent en 1988 un seul et même parti rassemblant l'ensemble des formations politiques hazâras, le Parti de l'Unité (*Hezb-e Wahdat*). Porté par un leader charismatique, Abdul 'Alî Mazârî, ce parti devint rapidement un acteur politique de poids et fut invité en tant qu'observateur à de nombreuses conférences politiques internationales, ce qui permit à la "cause hazâra" de trouver un certain écho au niveau international et notamment au sein des Nations Unies.[7] Assassiné en 1995 par les talibans, Mazârî devint par la suite une icône de la résistance du peuple Hazâra face à l'oppression sous toutes ses formes.

Le retrait des troupes soviétiques en 1989 entraîna le réveil des rivalités intertribales pour la conquête du pouvoir central, durant laquelle le Parti de l'Unité s'opposa farouchement aux talibans. Après la prise du pouvoir par ces derniers en 1996, les affrontements et massacres se multiplièrent - notamment à l'Ouest de Kaboul où habitaient de nombreux Hazâras -, ou encore durant la prise de Mazâr-e Sharîf qui se solda par le massacre de près de 2000 civils hazâras ainsi que de centaines d'Ouzbeks et de Tadjiks. De 1992 à 1996, le Parti de l'Unité connut également de sanglants affrontements avec Ittihâd, le parti sunnite et pachtoune, qui se soldèrent par le massacre de centaines de civils.[8] En outre, les différends religieux furent largement instrumentalisés par les talibans afin de justifier leur ambition de contrôler l'ensemble du Hazârajat.[9]

Afin de fuir cette guerre civile mais également en vue de trouver de meilleures opportunités d'emploi, un grand nombre de Hazâras a émigré vers d'autres villes Afghanes telles que Mazâr-e Sharîf, Badghis, Badakhshân ou Kaboul. Ces mouvements migratoires internes ont d'ailleurs contribué à diviser la communauté Hazâra entre un groupe ayant conservé un mode de vie traditionnel et rural, et une classe urbanisée d'ouvriers et de professions intermédiaires en majorité cultivée et tournée vers la modernité. Cette dernière s'est d'ailleurs progressivement fait une place au sein de l'échiquier politique en fondant, au cours des années 1960 et 1970, plusieurs partis défendant des idéaux ayant tantôt une coloration socialiste et sécülariste, tantôt nationalistes et teintés de religiosité. Cette effervescence politique s'est également traduite par l'accès de plusieurs personnalités hazâras telles que Ya'qûb La'lî (ministre des mines et de l'industrie)

Après le coup d'Etat de 1979 et l'invasion des Soviétiques en 1980, les Hazâras constituèrent l'un des principaux foyers de résistance à l'occupant. Dans le sillage de la Révolution islamique iranienne, ils mirent en place des formations politiques pro-iraniennes, fer de lance d'une résistance au gouvernement central prosoviétique.

Porté par un leader charismatique, Abdul 'Alî Mazârî, le Parti de l'Unité devint rapidement un acteur politique de poids et fut invité en tant qu'observateur à de nombreuses conférences politiques internationales, ce qui permit à la "cause hazâra" de trouver un certain écho au niveau international et notamment au sein des Nations Unies.



Commémoration du 12e anniversaire de la mort du leader hazâra Abdul 'Ali Mazâri, assassiné en 1995 par les talibans

ou encore Wâhid Sarâbî (ministre de la planification) à de hauts postes gouvernementaux.

L'après-talibans

La chute des talibans s'est traduite par un renforcement des revendications identitaires et politiques des Hazâras, portées par un sentiment de révolte et d'impunité face à l'ensemble des injustices subies par leur communauté ainsi que par le maintien d'une situation de pauvreté et d'insécurité chronique.

La situation politique et économique des Hazâras connut une certaine évolution après le renversement des talibans en octobre 2001. Faisant du respect des droits des minorités ethniques et religieuses du pays une des pierres angulaires de la société d' "après-guerre", l'accord de Bonn ainsi que la loi constitutionnelle afghane autorisa désormais les Hazâras à participer au gouvernement de Hamîd Karzaî.[10] Cependant, au-delà des principes formels, beaucoup d'anciens leaders politiques et moudjahiddines pachtounes demeurèrent dans la nouvelle administration et les Hazâras furent le plus souvent écartés des postes clés. En outre, la chute des talibans s'est traduite par un renforcement des revendications identitaires et politiques des Hazâras, portées par un sentiment de révolte et d'impunité face à l'ensemble des injustices subies par leur communauté ainsi que par le maintien d'une situation de pauvreté et d'insécurité chronique.

Hâdjî Mohammad Mohaqqiq, membre du Parti de l'Unité et politicien ayant exercé des hautes fonctions au sein de l'appareil étatique afghan et étant arrivé deuxième après Hamîd Karzaî durant les élections de 2004, a déployé de nombreux efforts pour défendre la cause de son peuple au niveau gouvernemental - efforts relayés en partie par certaines organisations civiles ou par des personnalités hazâras telles que Sima Samar, présidente de la commission afghane indépendante des droits de l'homme. Cependant, aujourd'hui encore, les Hazâras demeurent des "citoyens de seconde zone", jouissant de droits moindres que les autres communautés vivant en Afghanistan tout en demeurant l'objet de tout un ensemble de discriminations officieuses.

Une communauté de réfugiés importante

La migration semble avoir toujours fait partie intégrante de la communauté Hazâra. Cependant, si elle a souvent été imposée par des situations de guerre ou pour fuir de multiples persécutions, elle a également des causes saisonnières et économiques. La première vague d'émigration date de la fin du XIXe siècle, où les attaques menées par Abdur Rahmân Khân en vue de conquérir le Hazârajat entraînèrent la fuite de plusieurs milliers de Hazâras vers le Pakistan - à l'époque les Indes Britanniques -, où ils s'établirent dans la ville de Quetta. Plus récemment, la sécheresse des années 1970 puis l'invasion soviétique et les années de guerre ont entraîné la fuite massive de plusieurs dizaines de milliers de Hazâras hors de leur pays, notamment en Iran et dans la ville de Quetta au Pakistan. Nombre d'entre eux ont également émigré dans des pays occidentaux tels que le

Canada, les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Australie.

Si les Hazâras établis de longue date au Pakistan constituent l'exemple d'une intégration particulièrement réussie- la majorité d'entre eux ont effectué des études universitaires et certains occupent des hauts postes économiques ou politiques[11], notamment au sein du gouvernement du Baloutchistan -, les immigrés arrivés depuis les années 1970 ont souvent été embauchés dans les mines de charbon et ont souffert de conditions de travail particulièrement difficiles. En Iran, les Hazâras sont relativement mobiles et migrent d'une ville à l'autre en fonction des opportunités d'emploi, travaillant de façon ponctuelle comme ouvriers agricoles ou dans le secteur du bâtiment pour de bas salaires.

La constitution de communautés de migrants à l'étranger a favorisé l'accroissement des flux économiques ainsi que des échanges d'idées favorisés par le retour d'une minorité hazâra éduquée au Hazârajat, occupant pour la plupart des cadres administratifs ou humanitaires sur place. En outre, les transferts de fonds vers la terre natale au travers du système du *hawâla* (sortes de lettres de crédit) permet d'assurer un véritable lien non seulement financier, mais également de confiance basé sur l'appartenance à une même communauté entre les migrants et ceux restés au pays.

Une identité réinventée au travers d'une lecture religieuse de l'histoire: la communauté hazâra de Quetta

Si, en tant que groupe ethnique particulier, les Hazâras ont des traditions et pratiques qui leur sont propres, ces dernières n'en demeurent pas moins relativement proches de celles des autres ethnies peuplant le pays: la prédominance des activités agricoles et d'élevage exercées par l'ensemble de ces communautés a en effet contribué à l'émergence de modes de vie similaires, et au-delà des différences d'écoles (*mazhab*), elles partagent en commun une religion unique: l'Islam.

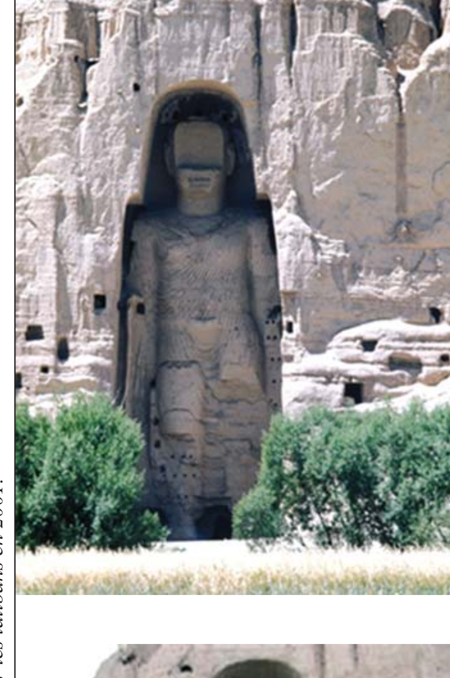
Cependant, chiites dans leur grande majorité, les Hazâras se distinguent notamment par la célébration des événements fondateurs de cette branche de l'Islam, et plus principalement de l'Ashûrâ. Interdite sous le régime des talibans, la commémoration du martyre de l'Imam Hussein est demeurée pour eux non seulement un moment de sociabilité où l'ensemble des membres de la communauté célèbre une identité commune, mais est également, dans la mémoire et les représentations collectives, un reflet des persécutions constantes subies par leur communauté.

La commémoration de cet événement s'est d'ailleurs convertie, notamment au sein de certaines communautés hazâras immigrées comme celle de Quetta, en un véritable mode d'expression et un miroir de soi permettant de se définir comme minorité incomprise et persécutée, dont l'histoire est sans cesse mise en parallèle avec celle du chiisme: "*Dans les prêches, les souffrances endurées par les Hazâras sont constamment rapprochées de celles de Hossein et de sa famille. La soif qui torture les compagnons de l'Imâm, empêchés d'aller se ravitailler en eau à l'Euphrate, renvoie au blocus que les talibans ont imposé au Hazârajat entre l'été 1997 et l'automne 1998; la profanation du corps de Hossein est mise en parallèle avec la fin tragique de 'Abdul'Alî Mazârî, le leader hazâra capturé et tué par les talibans en mars 1995; plus généralement, le sort des*

La constitution de communautés de migrants à l'étranger a favorisé l'accroissement des flux économiques ainsi que des échanges d'idées favorisés par le retour d'une minorité hazâra éduquée au Hazârajat, occupant pour la plupart des cadres administratifs ou humanitaires sur place.

Le vécu religieux des Hazâras constitue un indicateur riche des représentations historiques, de la vision du présent ainsi que des attentes futures de cette communauté.

Si le rôle joué par le Parti de l'Unité durant les années de guerre civile a permis aux Hazâras d'acquérir une certaine influence au sein de la sphère politique afghane et a donné à leur cause une résonance internationale, la communauté hazâra demeure victime de ses propres dissensions internes.





Un des bouddhas de Bâmiyân, avant et après sa destruction par les talibans en 2001.

victimes de Karbala est comparé aux différents massacres qu'ont subis les Hazâras [...] Les événements politiques et militaires récents entrent ainsi en résonance avec l'histoire mystique du chiisme".[12] Cette pratique est particulièrement vivace au sein des communautés immigrées et éparpillées dans les grandes agglomérations urbaines en ce qu'elle permet de se remémorer une identité et un passé commun, ainsi que de mettre en scène la nostalgie d'une terre perdue. L'eschatologie chiite permet aussi d'envisager un avenir meilleur, où le retour de l'Imâm caché marquera le rétablissement de la justice et entraînera la punition de tous les oppresseurs. Le vécu religieux constitue donc un indicateur riche des représentations historiques, de la vision du présent ainsi que des attentes futures de cette communauté.

La diaspora hazâra a également développé de nombreuses structures communautaires à dimension religieuse ou laïque. Elles sont particulièrement nombreuses à Quetta où les associations de quartier (*mahalla*) et les *imâmbargah* ("cour de l'Imâm") sont des lieux de sociabilité centraux permettant le tissage de liens d'entraide et de solidarité entre les différents membres de la communauté.

Plusieurs associations et organisations destinées à mieux faire connaître la cause et la culture Hazâra ont également été fondées, telles que l'Union Hazâra du Danemark ou encore la Hazâra Ethnic Society en Australie.

Si le rôle joué par le Parti de l'Unité durant les années de guerre civile a permis aux Hazâras d'acquérir une certaine influence au sein de la sphère politique afghane et a donné à leur cause une résonance internationale, la communauté hazâra demeure victime de ses propres dissensions internes. Elle demeure en effet divisée idéologiquement - notamment quant aux questions concernant le statut du Hazârajat au sein de l'Afghanistan - ainsi que géographiquement - malgré la présence

de liens multiples et de flux d'échanges importants entre les Hazâras restés au Hazârajat et ceux ayant migré vers d'autres villes afghanes d'une part, et les Hazâras d'Afghanistan et la communauté émigrée d'autre part. Cette fragmentation rend illusoire l'existence d'un "intérêt communautaire commun" et semble malheureusement hypothéquer la probabilité d'une amélioration réelle de leur situation sans une aide internationale de long terme, et dans un contexte où les rivalités interethniques n'ont cessé de s'amplifier et d'être alimentées par les différends religieux. ■

---

1. Ces chiffres sont sujets à de nombreuses controverses et sont fortement politisés. Certains avancent le chiffre de 3 millions, alors que d'autres affirment que la population hazâra résidant en Afghanistan excède les 4 millions. Ils représenteraient environ 9% de la population afghane totale. En l'absence de recensement précis du gouvernement central, nous devons nous contenter de ces très approximatives estimations.
2. La capitale du Hazârajat, Bâmiyân, fut dans le passé l'un des berceaux du bouddhisme. Un grand nombre des vestiges de cette époque ont été détruits à la fin du XIXe siècle durant les batailles conduites par Abdur Rahmân, pour être ensuite ignorés par la majorité de ses successeurs, jusqu'à la destruction des deux plus anciennes statues de Bouddha de Bâmiyân par les talibans en 2001.
3. Au fil des guerres et des persécutions dont ils ont été victimes au cours de l'histoire, certains se sont également établis dans les provinces de Jauzjan et de Badghis, ou encore à l'ouest du Turkestân.
4. Cette politique se traduisit notamment par la promotion de la langue et de la culture pachtoune dans cette région et par l'interdiction de toute manifestation culturelle importante au sein des tribus hazâras. Des politiques visant à effacer le nom des personnalités politiques proches des Hazâras des archives historiques furent également mises en place. A cette époque, l'accès aux hauts postes au sein de l'administration et de l'armée leur était également refusé et de nombreuses personnalités intellectuelles hazâras et chiites furent assassinées.
5. Cette situation fut notamment aggravée par le maintien d'un haut niveau de taxe visant à contraindre les Hazâras à vendre leur terre pour permettre l'installation des Koshis.
6. Parmi les partis établis en 1979, on peut citer Shûrâ-ye Ittifâq (Conseil de l'Union) qui fut le plus influent, Harekat-e islâmî (le Mouvement Islamique), ou encore Sâzemân Mujâhidîn-e Mustazafîn (Organisation des guerriers déshérités) et Sâzemân-e nasr (l'Organisation de la Victoire).
7. Au niveau interne, il lui fut également accordé une représentation au sein du Conseil national ainsi que trois postes ministériels.
8. A ce titre, les nombreux pillages et massacres de civils hazâras perpétrés par les talibans en majorité pachtounes durant la guerre civile ont conduit certains experts à parler de génocide hazâra. Le débat concernant la reconnaissance d'un tel génocide fut notamment relancé en 2002, à la suite de la découverte d'ossements humains dans un site de Bamiyan suspecté d'abriter des fosses communes par une mission des Nations Unies.
9. A la fin des années 1990, les combats menés par les talibans en vue de prendre le contrôle du Hazârajat ont contraint de nombreuses tribus hazâras à se réfugier dans les montagnes, notamment suite à la destruction de la ville de Bâmiyân et de ses villages alentours en 1999. Ces offensives se sont traduites par une augmentation sans précédent des personnes déplacées, leur nombre atteignant 115 000 pour la seule ville de Bâmiyân.
10. Même s'ils demeuraient très inférieurs numériquement par rapport aux Pachtounes et aux Tadjiks.
11. A titre d'exemple, le Général Mohammad Mûsâ, ayant occupé un haut poste militaire au Pakistan, était hazâra.
12. In Monsutti, Alessandro, "Entre effervescence religieuse et expression politique: l'Ashûrâ parmi les Hazâras à Quetta (Pakistan)", Ethnographique.org, No. 8, Novembre 2005.

Bibliographie

- Monsutti, Alessandro, *War and migration: social networks and economic strategies of the Hazâras of Afghanistan*, Routledge, 2005.
- Monsutti, Alessandro, "Entre effervescence religieuse et expression politique: l'Ashûrâ parmi les Hazâras à Quetta (Pakistan)", Ethnographique.org, No. 8, Novembre 2005.
- Mousavi, A., *The Hazâras of Afghanistan*, Oxford, 1998.
- Richard, Yann, *L'islam chi'ite : croyances et idéologies*, Fayard, 1991.
- Sarabi, Humayun, *Politics and modern history of Hazâra, sectarian politics in Afghanistan*, Master of Arts in Law and Diplomacy Thesis, Fletcher School, Tuft University, 2006.

La musique dans les poteries de Neychâbour

Ali Asqar KALÂNTARI
Traduit par Babak ERSHADI

Après la conquête musulmane de la Perse et avant l'émergence des premières Etats iraniens de la période islamique, les arts figuratifs et leurs différentes expressions réalistes de l'époque des Arsacides et des Sassanides ont connu une période de récession de plusieurs siècles. Pendant cette longue période de silence, des maîtres potiers et des calligraphes de Neychâbour (Khorâssân) ainsi que les artistes d'autres régions iraniennes ont su résister aux bouleversements pour préparer progressivement le terrain à un nouvel essor de l'art en Iran. Dans l'art calligraphique, les artistes iraniens ont fait introduire certaines modifications dans le style arabe kufique pour en assurer une évolution riche et profonde vers la perfection. En effet, les plus grands chefs-d'œuvre de la calligraphie kufique de cette époque ont été créés par les maîtres calligraphes des grandes villes iraniennes.

L'examen des dessins qui ornent les poteries du IVe et du Ve siècle de l'Hégire découvertes à Neychâbour nous permet d'y retrouver l'influence de la musique traditionnelle du Khorâssân, le *Maqâm*. De nombreux fours et objets en poterie ont été découverts par des équipes iraniennes et étrangères, lors des fouilles archéologiques effectuées à Neychâbour.

La musique du Khorâssân

Les villes de Neychâbour, de Torbat-e-Jâm et Torbat-e-Heydarieh sont les principaux foyers de l'art musical dans la région du Khorâssân. En effet, pendant cette période historique, la ville de Neychâbour était la grande métropole économique et culturelle du Khorâssân.

Le mot *Maqâm* qui, dans un premier temps, signifiait le lieu où se jouait la musique, a été par la suite retenu pour désigner la modalité. "*Maqâm*" signifie littéralement "*station*", station d'une échelle mélodique en l'occurrence. Il s'agit donc d'une organisation des échelles mélodiques.

A la différence du système des "gammes" (majeures, mineures, ...) telles qu'on les conçoit et les utilise en Occident, le Maqâm est plus qu'un système d'intervalles : il organise les intervalles entre chaque notes, certes, mais également les cheminements à l'intérieur de cette "échelle" modale, et ce sur plusieurs octaves.

S'il est virtuellement possible d'imaginer une infinité de déclinaisons sur ce principe, quelques dizaines seulement sont régulièrement utilisées et possèdent un nom. Il s'agit là de la deuxième définition du mot *Maqâm*, qui correspond à la définition d'intervalles

et de parcours mélodiques singuliers, obéissant à des règles mathématiques et esthétiques. Nous pouvons alors désigner chaque système d'intervalle et de parcours par un nom qui lui est propre et s'y réfère. De ce point de vue, les Maqâms de la région du Khorâssân sont des exemples très originaux.

Ce système modal complexe se décline ainsi du Maghreb à l'Asie centrale, et constitue un corpus théorique d'une grande richesse, celui de la musique savante ou "classique". Issues d'un tronc musical commun, trois branches représentent aujourd'hui les principales déclinaisons de ce système modal qu'est le maqâm : le maqâm persan, le maqâm arabe et le maqâm ottoman.

Chaque *maqâm* possède donc une couleur, un sentiment particulier. Les compositions basées sur ces maqâms constituent la base de la musique dite "savante", urbaine, en opposition aux musiques dites "populaire", d'avantage représentées dans les campagnes.

Pour faire une approche comparative entre la musique et les décorations ornant les poteries de la ville de Neychâbour, il faudra d'abord définir les méthodes de pincement pour les instruments à cordes, notamment l'instrument traditionnel du Khorâssân, le "*Dotâr*".

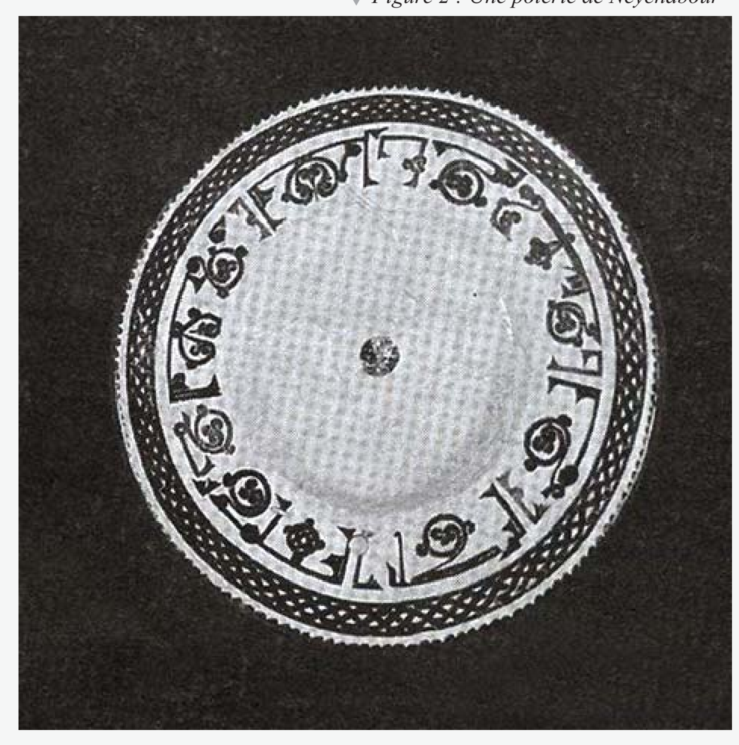
Les poteries de Neychâbour

Les poteries anciennes de Neychâbour peuvent être regroupées en fonction de leur forme, leurs ornements et leurs couleurs : les poteries simples, les poteries émaillées, les poteries ornées de dessins et les poteries ornées de calligraphie. La plupart des poteries de Neychâbour qui sont ornées de calligraphie portent des épigraphes en écriture kufique. Les lignes droites et les formes géométriques de cette écriture lui donnent une grande valeur ornementale. Les lettres prennent ainsi une forme visuelle toute particulière dans leur composition avec les autres lettres. La figure n° 1 présente les différentes formes que peut prendre la lettre "ن" (N) en fonction de sa place et



▲ *Figure 1 : Les formes différentes de la lettre "ن" (N)*

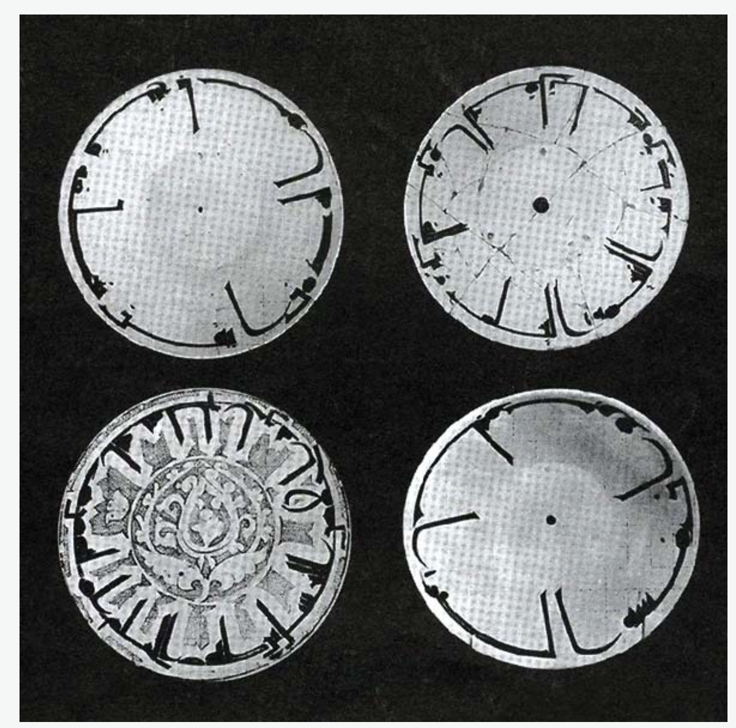
▼ *Figure 2 : Une poterie de Neychâbour*



▼ *Figure 3 : Représentation linéaire des ornements de la poterie présentée dans la figure n° 1*



de sa combinaison avec les autres lettres.



▲ *Figure 4 : Poteries du groupe n° 1*

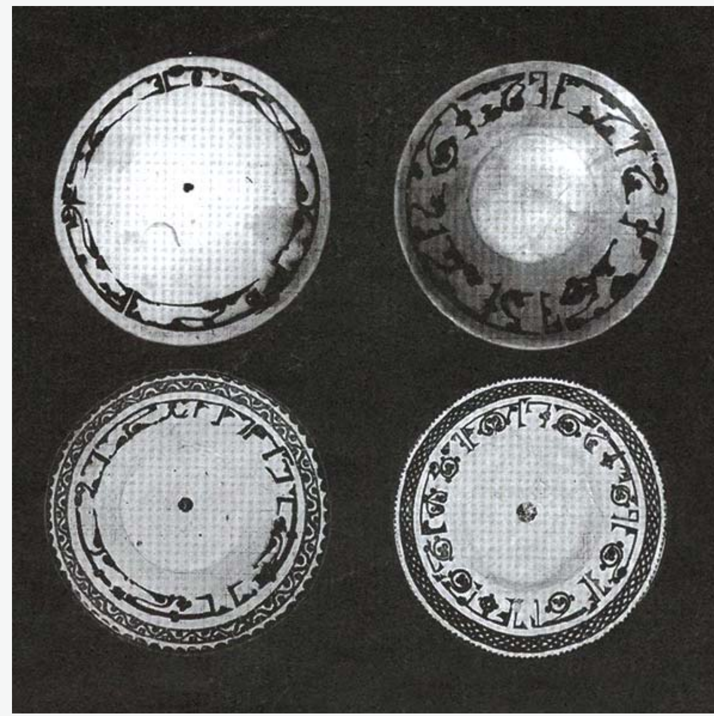
La classification des épigraphes

Pour mieux étudier les épigraphes ornant les poteries, il faut d'abord les situer sur une ligne droite (figures n° 2 et 3). Nous découvrons ainsi la symétrie et la répétition des signes analogues, ainsi que l'approche adoptée par l'artiste pour montrer la même lettre dans les positions différentes. La variation de ces formes créé l'équilibre de l'œuvre et son esthétique logique et cohérente.

Il est à noter que nous pouvons retrouver ce thème dans la musique en général, et dans les *Maqâms* en particulier: la variation des pincements des cordes du point de vue de leur vitesse et de leur puissance, ce d'autant plus que les maîtres des Maqâms conseillent souvent aux musiciens d'accorder leur instrument en fonction du *maqâm* qu'ils choisissent.



▼ *Figure 5 : Poteries du groupe n° 2*



Groupe n° 1 :

Dans les ornements des poteries du groupe n° 1, les lettres sont représentées par des lignes horizontales et verticales, sans avoir recours aux obliques qui pourraient créer un rythme différent de celui des symétries linéaires. Il est curieux de savoir que dans la musique traditionnelle de Neychâbour, le "*Ghazal*" est un morceau de musique très simple qui s'inspire, pour son rythme, de celui de la poésie chantée (figure n° 4).

Groupe n° 2 :

Dans les ornements des poteries du groupe n° 2, nous pouvons retrouver les motifs végétaux. Les lettres ne sont pas simples et portent elles aussi des ornements différents. La forme des lettres

suit un équilibre comparable à celui des morceaux de musique qui sont joués avec des pincements de cordes et leur frottement entre le pouce et l'index. En d'autres termes, ces ornements visuels sont comparables aux sons décoratifs qui servent à remplir les vides des mélodies principales (figure n° 5).

Groupe n° 3 :

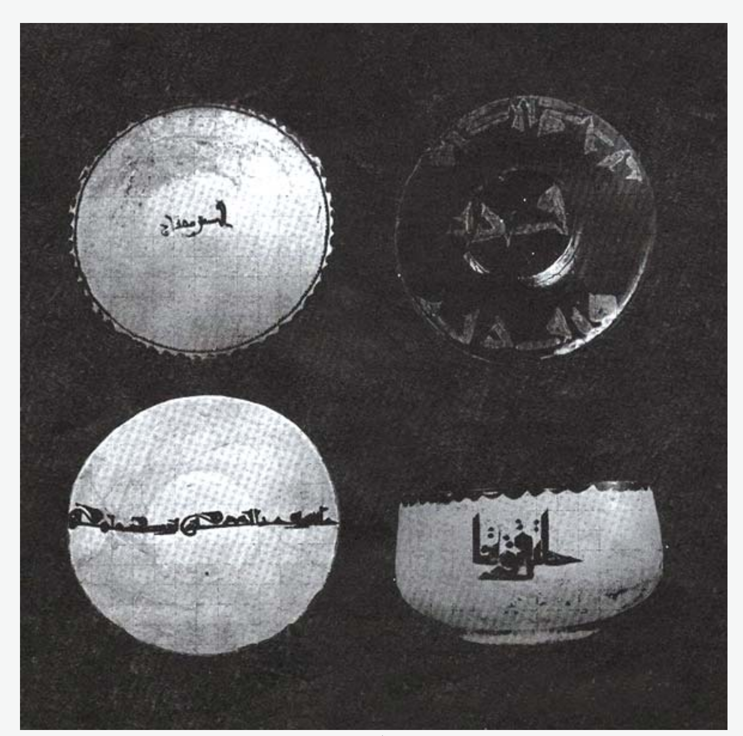
Dans les ornements des poteries du groupe n° 3, les formes sont identiques, plus ou moins, à ce que l'on trouve dans le premier groupe, mais les lignes qui représentent les lettres sont cette fois-ci plus larges : les lettres et les mots sont moins nombreux, ce qui permet à l'artiste d'insister plus sur leur valeur en se servant des lignes plus larges et plus solides. Cette méthode est comparable aux pincements plus forts donnés sur les cordes plus solidement tirées. Dans les deux cas, il s'agit de l'intensification des effets visuels et auditifs (figure n° 6).

Groupe n° 4 :

Dans les ornements des poteries du groupe n° 4, les ornements calligraphiques traversent le diamètre de l'ouvrage en créant des combinaisons variées (figure n° 7): les lignes rappellent ici un morceau de musique constante à rythmes variés et linéaires. Les ornements de ces poteries reproduisent un effet passager qui n'existe pas dans les ornements d'autres groupes de poteries. Ils sont comparables ainsi à l'ouverture de l'œuvre musicale qui introduit l'œuvre sans entrer dans ses détails (figure n° 8).

Groupe n° 5 :

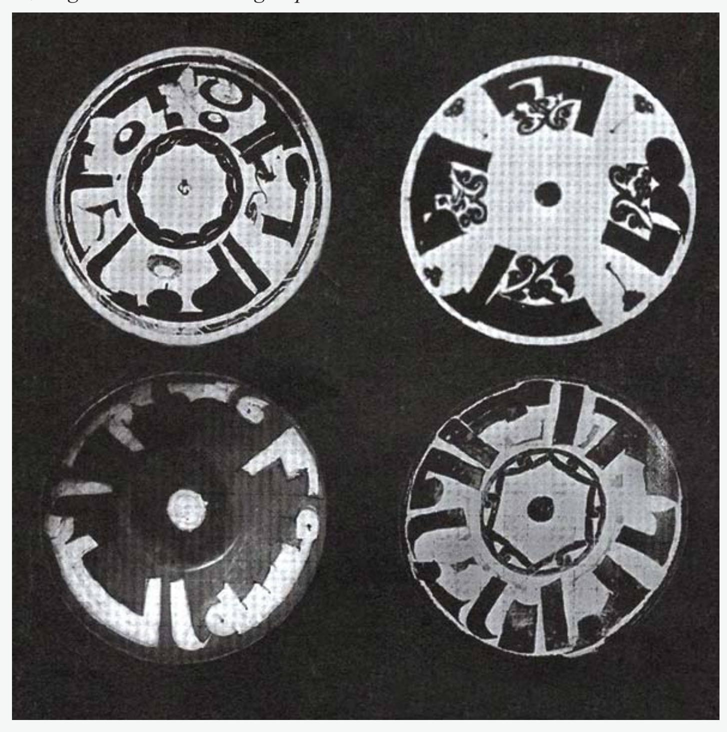
Les ornements des poteries du groupe n° 5 ressemblent beaucoup à ceux du

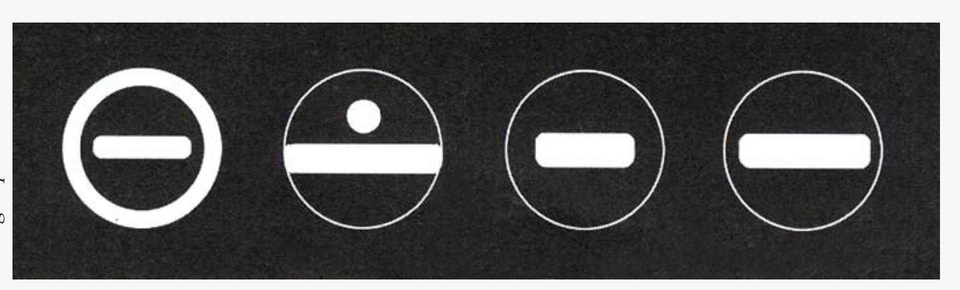


▲ *Figure 8 : Poteries du groupe n° 4*



▼ *Figure 9 : Poteries du groupe n° 5*

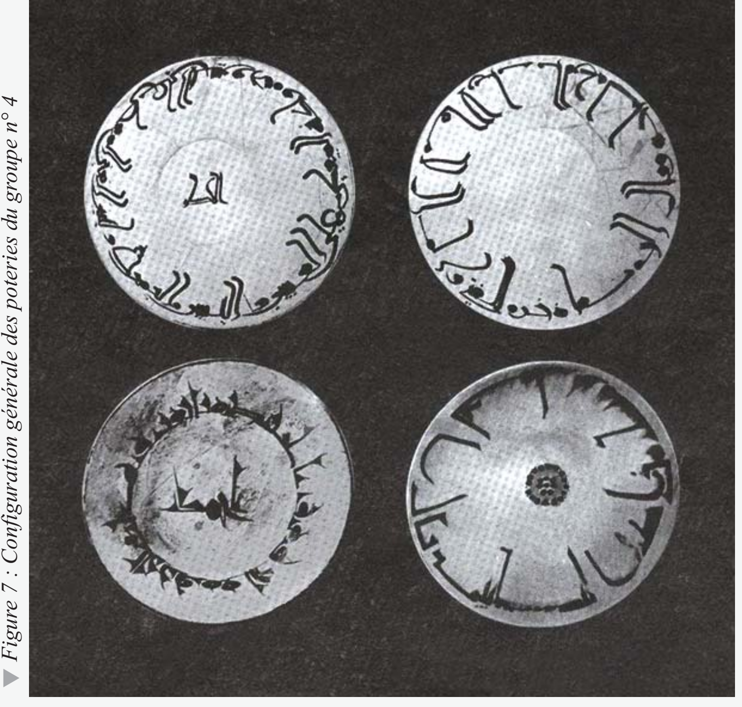



Figure 6 : Poteries du groupe n° 3

groupe n° 1, mais l'extrémité des lignes qui représentent les lettres sont pointues, manière d'exprimer les émotions de l'artiste et de l'énergie intérieure des lettres. Dans les morceaux joués par le Dotâr, cet effet est reproduit par une technique de pincement dite "de marteau" (figure n° 9).

Groupe n° 6 :

Les ornements calligraphiques des poteries du groupe n° 5 sont rangés à plusieurs niveaux sur la poterie. Ils sont décorés également par des dessins parallèles qui évoquent les quatrains joués par le Dotâr, d'abord par le pincement des cordes avec le pouce, avant leur développement par des pincements successifs et rapides des cordes avec le pouce et l'index. Du point de vue visuel, les ornements secondaires n'éclipsent pas les décorations principales, tandis que dans l'œuvre musicale aussi, les pincements isolés donnés aux cordes par le pouce ne modifient pas non plus l'ambiance générale du morceau, mais la complète (figure n° 10).

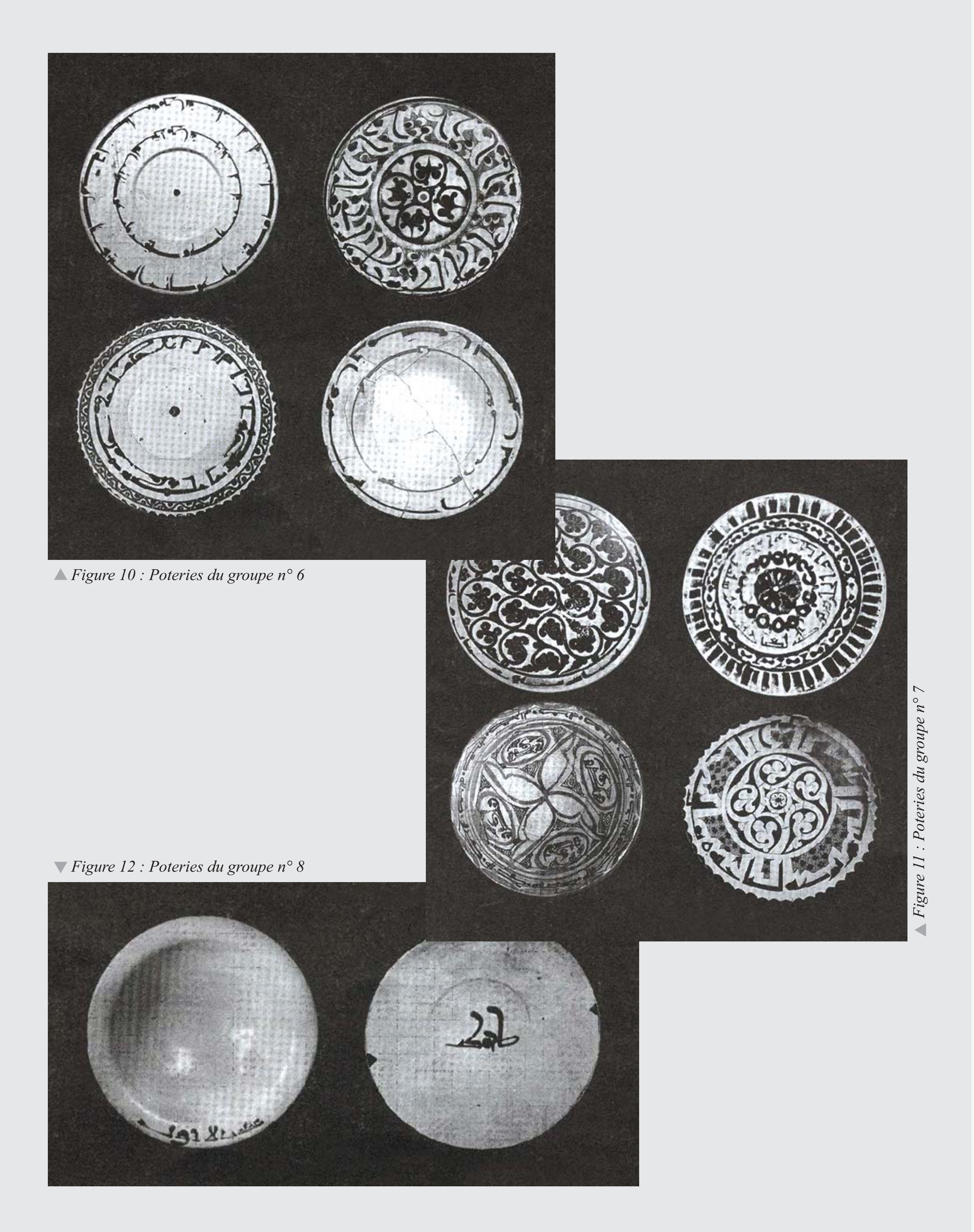

Figure 7 : Configuration générale des poteries du groupe n° 4

Groupe n° 7 :

Dans les ornements des poteries du groupe n° 7, les motifs ont un aspect plus décoratif et ils sont surtout caractérisés par un "mouvement" général. Au centre, des formes circulaires accentuent ce mouvement. Dans la musique, cette forme particulière est comparable à une combinaison de tous les types de pincement sur les cordes (figure n° 11).

Groupe n° 8 :

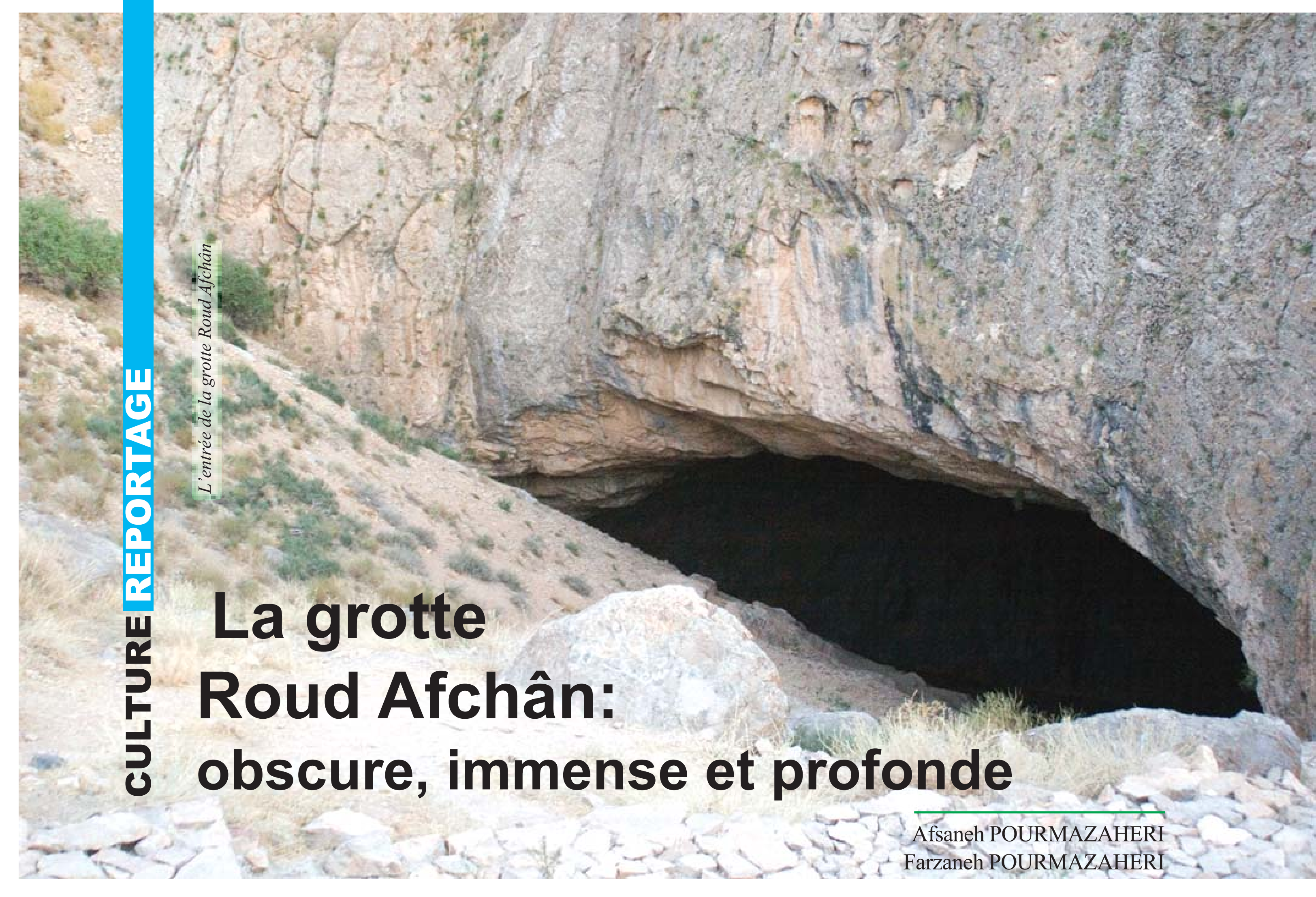
Les ornements des poteries du groupe n° 8 ressemblent beaucoup à ceux du groupe n° 4, mais les ornements secondaires de ce groupe sont réduits au minimum. L'artiste y grave souvent son nom. Les ornements produisent un effet fluide et passager. Ils sont donc comparables au morceau destiné à clôturer l'œuvre musicale (figure n° 12).



▲ Figure 10 : Poteries du groupe n° 6

▲ Figure 11 : Poteries du groupe n° 7

▼ Figure 12 : Poteries du groupe n° 8


L'entrée de la grotte Roud Afchân

La grotte Roud Afchân: obscure, immense et profonde

Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI

"Ils la cherchaient dans les montagnes voisines. Elle devrait se cacher quelque part. Il semblait qu'elle les avait entraîné dans un jeu de cache-cache. Elle avait l'air de jouer. Le soleil ne cessait guère de brûler leur visage fatigué. Sur la pente des collines réchauffées, les yeux impatients cherchaient une ombre profonde. D'une colline à l'autre, la trace d'une rivière desséchée annonçait des vallées verdoyantes. Le fait de poursuivre leur chemin les rassurait. Elle semblait s'être évaporée, comme le suggéraient ses passages lézardés. Elle avait réussi à épuiser l'espérance des voyageurs. Le temps aussi s'empara d'eux. Le soleil allait se coucher. Dans le crépuscule apparaissait, peu a peu, un sentier poussiéreux roulant à travers une verdure épaisse pour ensuite se perdre au milieu du jardin. A chaque pas, le chuchotement d'une rivière se faisait entendre de façon croissante. Cela ralluma un nouvel espoir dans leur cœur. Voilà la rivière sauvage roulant si violemment telle une troupe attaquante sur un champ de bataille. En passant par le pont en bois, une brise fraîche caressa leur visage. Quel bonheur! Mais à peine réjouis par la beauté du jardin, ils furent déçus en voyant la pente aiguë d'un autre mont qu'ils allaient devoir franchir. Elle aurait dû être là-bas. Elle, la grotte, qu'ils s'étaient donné tant de peine à trouver. Elle aurait dû se cacher au sein du même mont, comme un petit lapin ayant peur des étrangers. Il allait faire nuit. Et le mont énorme, aussi, allait emprunter la couleur du ciel. Il se dressait comme un monstre noir chargé de protéger cette grotte gigantesque dans son berceau. Cela ne dissuada pas les voyageurs. Ils continuèrent à monter les sentiers à peine allumés par les derniers halos du soleil couchant. Quand ils arrivèrent en haut de la montagne, une grande peur mêlée d'une excitation indescriptible les envahit. Ils étaient en admiration devant la Grotte Roud Afchân, possédant la plus grande bouche en Iran…".

La grotte Roud Afchân se situe à 103 kilomètres de Téhéran, près de la ville de Firouzkouh, qui est également le nom du village l'avoisinant. Elle se trouve au nord, au pied de la vallée Roud Afchân. La rivière Dalichâi ou "Divâneh Roud"[1] coule dans les profondeurs de cette vallée, emportant l'eau des

glaciers de l'Alborz à la rivière Hableh Roud. En s'approchant de la vallée, cette rivière s'écoule plus lentement grâce à la pente douce de la vallée, et s'apprivoise peu à peu. Il se peut que la vallée se soit auparavant appelée Roud Afsâr, qui signifie un lieu où une rivière folle est bridée. La bouche de la grotte se situe à une hauteur de 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle prend la forme d'un grand arc d'une longueur de 40 mètres et d'une hauteur de 12 mètres. La grotte possède trois salles principales.

La première est un grand anticlinal ayant des couches fortes et solides et exempte de toute fissure. Aucun morceau de pierre ne risque de tomber. Des milliers d'années auparavant, le fond de la vallée n'était pas si profond. Elle était au même niveau que la bouche de la grotte. Il est probable qu'un cours de la rivière ait pénétré dans les salles de la grotte, détruisant peu à peu les couches faibles sur son chemin pour ensuite se jeter de l'autre côté de la grotte dans la même rivière.

L'érosion a été à l'origine de l'immensité des salles de cette grotte. Plusieurs balcons et murets en pierre, de même des morceaux de poterie attestent la présence de l'homme en cet endroit des siècles auparavant. Un espace d'une superficie de 400 m² entre la première et la deuxième salle semble avoir été le refuge des bêtes de somme. Quant à la deuxième salle elle-même, on peut y apercevoir une grande fosse ayant une longue fente en son fond. La troisième salle est entièrement ornée de guirlandes de stalactites et de stalagmites en forme de grappes de raisin. Ce qui est frappant dans cette salle est une lampe suspendue ressemblant à une statue gigantesque se trouvant au bout d'un couloir de 50 mètres de longueur. La partie la plus profonde de la grotte se cache tout au fond du couloir, après une belle porte située à la profondeur de 150 mètres du niveau de la bouche de la grotte. Le couloir conduit à une fosse nommée par les explorateurs la fosse "Anâhitâ"[2]. Sur les deux côtés du chemin menant au bout de la grotte, des abîmes sombres en font un lieu dangereux. On se trouve ici à 1750 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la longueur de la voie principale de la grotte est de près de 550 mètres.

La grotte Roud Afchân est un véritable chef-d'œuvre de la nature. Le panorama magnifique des pierres finement mêlées et la scène captivante des silhouettes en pierre se tournant le dos renforcent sa magie et sa beauté. La majorité des visiteurs se rappellent tel un rêve leur venue au milieu d'une telle masse obscure. L'atmosphère chimérique de ces énormes couloirs immortalise l'image de la grotte dans l'esprit des visiteurs.

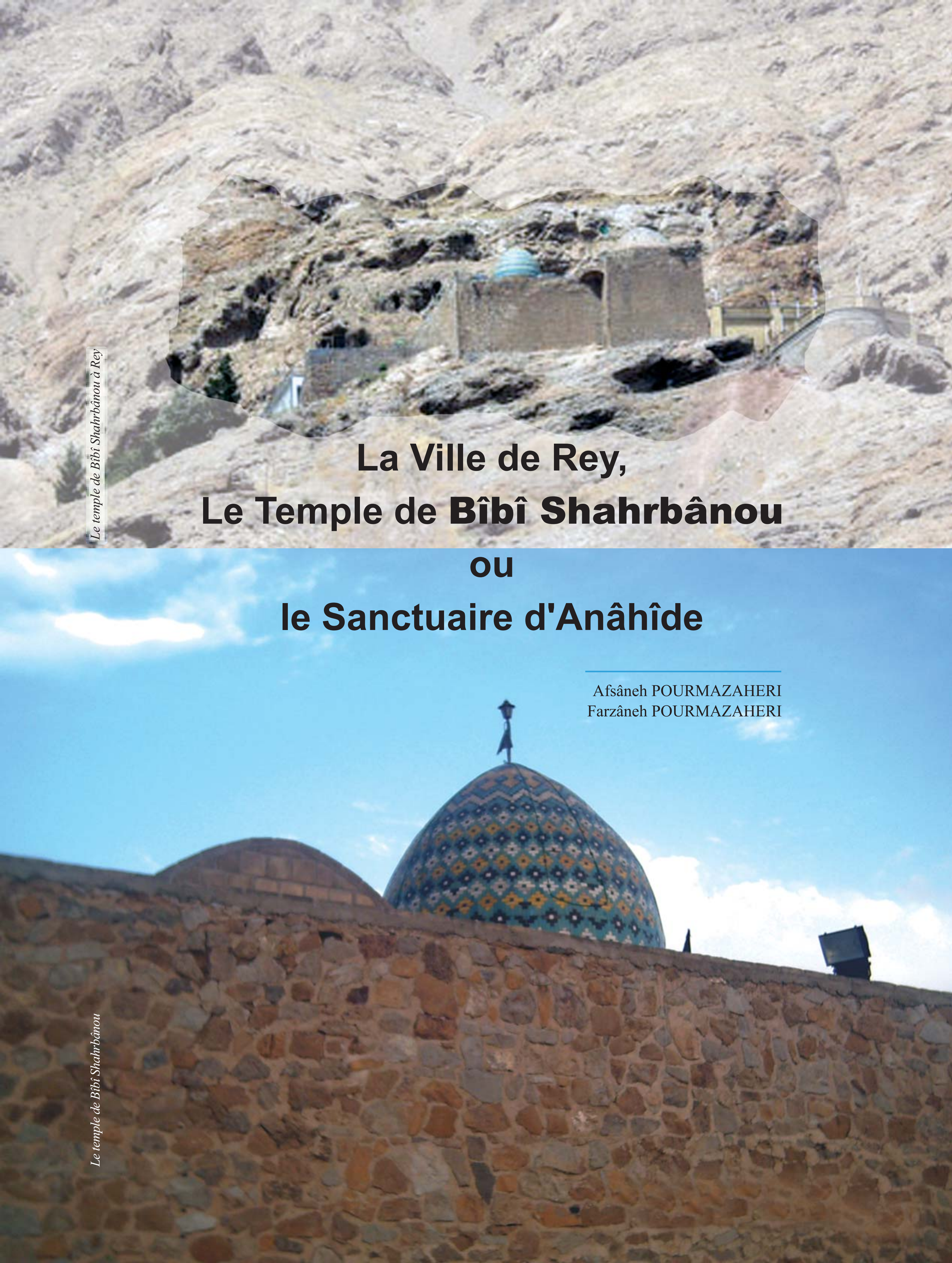
"*... Bouleversés, comme si sortis d'un rêve fantastique, les six voyageurs réapparurent hors de la grotte l'un après l'autre. Torches à la main, tels des vers luisants, ils rampèrent sur le chemin en spirale menant au sommet du mont. Les étoiles constellaient le ciel depuis longtemps. Les voyageurs tournèrent la tête. La dernière vue de la bête en pierre allait bientôt disparaître. Sa bouche était toujours ouverte, comme se tenant prête à avaler l'obscurité de la nuit…et la hauteur du ciel.*" ■

---

1. Signifie la rivière folle
2. La déesse de la fécondité et de l'irrigation de la Perse Antique



La grotte Roud Afchân


Le temple de Bîbî Shahrbânou à Rey
La Ville de Rey,
Le Temple de Bîbî Shahrbânou
ou
le Sanctuaire d'Anâhîde
Afsâneh POURMAZAHERI
Farzâneh POURMAZAHERI
Le temple de Bîbî Shahrbânou



L'entrée du temple



L'intérieur du temple,les croyantes priant

La ruelle ne semble mener nulle part. Elle commence par un quartier aussi ancien que la ville elle-même. La quotidienneté d'une vie simple et naïve mais cultivée et généreuse n'a pas encore été dérangée par le passage des bus de couleurs variées. Le chemin passe par le quartier et mène vers le haut, en direction d'un mont gigantesque. Les passagers descendent l'un après l'autre du bus en respirant l'air frais de la montagne. A peine descendus, ils lèvent la tête quasi inconsciemment pour chercher le dôme turquoise du temple, celui de Bîbî Shahrbânou. Des centaines de pèlerins désirent y venir non seulement pour la dimension sacrée de l'édifice, mais aussi pour le calme et la tranquillité qu'ils y ressentent. Dès que les rayons du soleil touchent le dôme émaillé du temple, sa splendeur s'accroît. Celui-ci daterait de la dynastie Safavide tandis qu'un autre dôme avoisinant appartiendrait à des époques bien plus reculées, comme celle des Daïlamites. Il est de couleur brune et d'une architecture assez distincte de celle de l'autre dôme. L'enceinte du temple est clôturée par une murette en pierre. L'infini du ciel bleu l'embrasse.

Les nouveaux arrivés montent des escaliers en pierre et marchent autour du temple. Ils le tiennent en haute estime, puisque pour eux Bîbî Shahrbânou est considérée comme une personnalité très éminente. Ils entrent à l'intérieur du temple après s'être un temps recueilli sur le seuil.

D'après certains croyants musulmans, cette sainte femme fut la femme du troisième Imâm chiite, l'Imâm Hossein, et donc la mère de l'Imam Sadjâd. Mais en réalité, ce qui la distingue des autres membres de la famille de l'Imam Hussein aux yeux des Iraniens est qu'elle fut la fille du dernier roi sassanide, Yazdgerd III. Elle décéda dans la montagne "Bîbî Shahrbânou" et l'Imâm Hossein fit construire un tombeau à sa gloire. Toutefois, de nombreuses versions historiques différentes existent.

La grande montagne de Rey, connue aujourd'hui en tant que "montagne de Bîbî Shahrbânou" était, à l'époque préislamique, un cimetière zoroastre. Ce fait est notamment confirmé par l'ouvrage

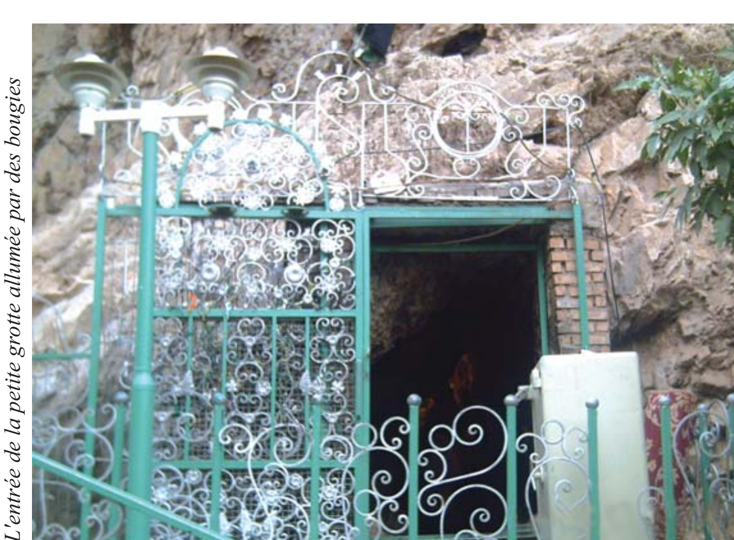
Ce temple daterait de la dynastie Safavide tandis qu'un autre dôme avoisinant appartiendrait à des époques bien plus reculées, comme celle des Daïlamites.

Arresâlat o ssâniah écrit par Aboudolf Khazradjî Yanboui'î, l'un des écrivains des premiers siècles de l'Islam: "*Il y a dans la ville de Rey une montagne appelée "Tabarak*[1]*", là où se trouvent des constructions persanes préislamiques aussi bien que des cimetières zoroastriens*". De même, les ossements de certains rois sassanides dont Hormoz, le fils de Yazdgerd II et trois autres membres de sa famille y furent découverts. Certains supposent d'ailleurs que pour empêcher la destruction des tombes de Hormoz et de trois autres membres de sa famille, des zoroastriens affirmèrent qu'elles étaient le tombeau de Bîbî Shahrbânou dont le père avait le même nom. Le Dr. Hossein Karîmiân, l'auteur des deux tomes de *L'Ancien Rey*, rejette cette théorie qui a été acceptée par beaucoup durant de longues années. D'après lui, dans les références historiques ou dans les œuvres traduites de cette époque, il n'est fait aucune mention de l'enterrement de cette dame de haute dignité dans la montagne de Rey. De plus, elle semble avoir disparu tout de suite après la naissance de son fils, l'Imâm Sadjâd.[2]

Le nom du sanctuaire fut emprunté à Anâhîtâ, signifiant "Immaculée". Elle est en fait la déesse de l'eau et de la fertilité en Perse antique et était très vénérée durant la période achéménide (558-330 av. J.-C.).



Les deux dômes du temple



L'entrée de la petite grotte allumée par des bougies

D'après les sources historiques, le temple de cette dame était autrefois un sanctuaire de la déesse Anâhîde. En observant minutieusement l'architecture intérieure du bâtiment, l'ancienneté du sanctuaire apparaît plus clairement. La construction en pierre de tailles différentes et en forme de voûte évoque celle des temples zoroastriens. Un grand lustre suspendu à l'arc du toit - la seule source de lumière à l'intérieur -, éclaire la surface des murs dont la partie supérieure est constituée de huit formes voûtées. Le nom du sanctuaire fut emprunté à Anâhîtâ, signifiant "Immaculée". Elle est en fait la déesse de l'eau et de la fertilité en Perse antique et était très vénérée durant la période achéménide (558-330 av. J.-C.). Anâhîtâ était souvent représentée vêtue d'habits en or, d'une couronne et de bijoux.

Ses animaux étaient la colombe et le paon. Si Anâhîtâ est la déesse des Eaux et des Rivières, elle est aussi la purificatrice. On disait d'elle qu'elle donnait la force aux guerriers et le courage aux héros. Pour toutes ces raisons et beaucoup d'autres, on peut s'interroger

quant à la raison qui a fait que tout le monde reconnaisse cet endroit comme étant le temple de Bîbî Shahrbânou. En effet, outre ce temple, les noms de plusieurs monuments zoroastriens furent changés. Ces changements remontent à l'époque où un certain nombre de descendants des Imâms et des personnalités religieuses se réfugièrent en Iran afin de fuir l'oppression et l'injustice des chefs d'Etat ommeyades[3] et abbassides.[4] Ainsi, ils demeurèrent en Iran jusqu'à leur mort et leurs adeptes construisirent des tombeaux et des sépulcres en leur honneur. En outre, certains zoroastriens étant conscients de l'affection des gens de leur contrée envers la famille du prophète de l'Islam, ils transformèrent ainsi un grand nombre de leurs temples et cimetières en sépulcres islamiques afin d'éviter leur destruction. Par la suite, ils les firent connaître en tant que temples des descendants des Imams. D'après le maître Pourdâvoud, "*un grand nombre de sépulcres en Iran que l'on peut encore admirer aujourd'hui dans tout le pays étaient autrefois des temples du feu et des sanctuaires zoroastriens. Mais aujourd'hui, des gens les respectent et y effectuent des pèlerinages sous des noms et des formes différents*".

Ainsi, l'histoire du temple de Bîbî Shahrbânou et celle du sanctuaire d'Anâhîde sont liées. La majorité des pèlerins ne se souviennent quant à eux que du temple de Bîbî Shahrbânou, la femme du troisième Imâm chiite. Ils y restent pendant quelques instants, quelques minutes ou quelques heures, priant pour leurs proches et amis. Ils parcourent cette ville ancienne jusqu'au sommet au nom de leur croyance, quelle qu'elle soit. Enfin, personne ne quitte le lieu sans être entré dans le "temple naturel" situé à gauche. Cette petite grotte dégage une impression de sacralité profonde. Elle garde des centaines de bougies allumées en son sein; lumière douce et chaleureuse semblant venir de l'au-delà.

Les passagers, désormais un peu fatigués, regagnent leurs sièges. Les bus repartent l'un après l'autre, descendant sur la route en spirale du mont Bîbî Shahrbânou vers le petit quartier à peine éclairé...

A suivre...



Les bougies au sein de la petite grotte



La route vers le temple de Bibi Chahrbanou

1. Signifiant un petit mont.
2. Le quatrième Imâm chiite, le fils de l'Imâm Hussein.
3. Dynastie de califes arabes qui régna à Damas de 661 à 750 et à Cordoue de 756 à 1031.
4. Dynastie de califes arabes qui régna à Bagdad de 750 à1258.

L'occupation de l'Iran et l'élaboration du premier programme de développement

Babak ERSHADI

Ce fut l'occupation de l'Iran en septembre 1941 par les Alliés qui conduisit les hommes politiques iraniens à élaborer et appliquer, pour la première fois, un programme économique général pour l'ensemble du pays. Avant cette date, rares étaient les politiques économiques conçues sur la base de programmes déterminés à l'avance dans une perspective nationale. En effet, les activités économiques dépendaient, dans une large mesure, d'initiatives personnelles ou spontanées, souvent dépourvues de supports administratifs ou législatifs appropriés. Pendant l'Occupation, les forces britanniques et soviétiques ont largement exploité - pour ne pas dire piller - les ressources iraniennes. Après leur départ, le gouvernement iranien s'est mis, pour la première fois, à élaborer un programme économique général à l'échelle nationale. Le premier programme de développement, élaboré en 1948, a été la pierre angulaire d'un processus dynamique visant à renforcer le système économique du pays et à en assurer la croissance durable. Dans ce programme, la planification économique globale, dont la nécessité avait été ressentie dès 1930 par les élites économiques et politiques fut sérieusement pris en compte. Le programme économique de 1948 se fixa donc deux objectifs principaux: d'abord, la réorganisation de tous les secteurs lucratifs appartenant à l'Etat, à l'exception de l'industrie pétrolière, l'industrie du tabac et les chemins de fer; ensuite, la régularisation d'un programme de développement national. En 1946, le gouvernement avait déjà formé plusieurs comités de travail qui présentèrent leurs rapports à un haut conseil de planification, chargé d'élaborer le texte final du programme de développement économique sur la base des données et des informations collectées par les comités. Le texte fut finalement remis au Parlement sous forme d'un projet de loi. Aussi le premier programme de développement économique fut-il approuvé en 1949. La révolte des séparatistes du Parti démocrate d'Azerbaïdjan ayant été réprimée la même année, le terrain était devenu favorable à l'application de nouveaux projets économiques.

L'occupation de l'Iran par les Alliés durant la Seconde Guerre mondiale avait marqué considérablement l'économie iranienne: le système de contrôle des importations, du mouvement du capital et du taux d'échange avait été simplifié avant d'être complètement abandonné. Les forces militaires britanniques, américaines et soviétiques prirent en main le contrôle des réseaux de transport, et suspendirent tous les projets industriels, ainsi que les activités relatives à la construction et aux travaux publics. L'inflation montant en flèche, les produits de consommation furent soumis au régime de rationnement. Un système de contrôle avait été pourtant mis en vigueur pour lutter contre l'accaparation des marchandises; ce qui améliora relativement les conditions de vie de la population.



Militaires anglais en poste en Iran

L'Organisation du Plan et du Budget fut fondée au début des années 1950, pour rendre opérationnel le programme de développement économique. Cette organisation a conclu aussitôt un contrat de service technique avec la société américaine des Ingénieurs-conseils d'Outremer. Le budget des projets du premier programme septennal du développement économique de l'Iran avait été fixé dans les tableaux établis par l'Organisation du Plan et du Budget; mais la Banque mondiale ne respecta pas ses engagements, refusant d'octroyer des prêts au gouvernement iranien. La Banque Melli d'Iran (en qualité de Banque centrale de l'époque) ne put fournir qu'une partie infime des crédits prévus. Par conséquent, les revenus pétroliers du pays servirent de ressources principales pour le financement des projets du programme septennal. Mais après la nationalisation de l'industrie pétrolière en 1951, ce financement fut suspendu pendant trois ans. Après la reprise du programme septennal en 1954, il était déjà trop tard pour parvenir aux principaux objectifs du programme. Deux ans plus tard, en septembre 1954, le premier programme de développement économique atteignit sa date butoir. Le bilan n'était guère satisfaisant: la mise en exploitation de six nouvelles usines, la construction de quelques routes et des chemins de fer, l'application limitée des projets d'irrigation et de mécanisation du secteur agroalimentaire. Le programme qui était considéré, au départ, comme une mutation rapide pour assurer l'autosuffisance économique du pays prit fin sans avoir atteint les buts qu'il s'était fixé.

A l'instar du premier programme, le deuxième programme septennal (1955-1962) ne comprenait que des projets économiques dont le maître d'ouvrage était toujours l'Etat. Ces projets avaient été regroupés dans quatre catégories générales: l'agriculture et l'irrigation, la communication et la télécommunication, l'industrie et les mines, et enfin les services publics. Un crédit annuel avait été prévu pour chaque projet, mais le deuxième programme septennal était

Le programme économique de 1948 se fixa donc deux objectifs principaux: d'abord, la réorganisation de tous les secteurs lucratifs appartenant à l'Etat, à l'exception de l'industrie pétrolière, l'industrie du tabac et les chemins de fer; ensuite, la régularisation d'un programme de développement national.

Vers la fin de la première année du programme, c'est-à-dire en 1956, le gouvernement entra en négociation avec la Banque mondiale pour obtenir un prêt de 7,5 milliards de rials, rien que pour couvrir les déficits des comptes de la première moitié du programme septennal.

dépourvu, dans son ensemble, d'une orientation précise. Pour le financement des projets, le législateur n'avait prévu que les revenus pétroliers du pays. Pendant les deux premières années du programme, 60% des revenus pétroliers seraient versés sur le compte de l'Organisation du Plan et du Budget; chiffre qui devait augmenter de 70% à 80% durant les cinq dernières années du programme de développement. Le plafond fixé pour le budget total était de 70 milliards de rials. 25% de ce chiffre étaient consacrés aux projets inachevés du premier programme septennal; 70% aux nouveaux projets définis dans le cadre du deuxième programme septennal; et 5% aux projets dont l'application n'était pas encore finalisée. Il était prévu que le taux d'absorption du crédit annuel atteindrait son apogée durant la deuxième année, et qu'il diminuerait progressivement pendant les années suivantes. Il était d'ailleurs convenu qu'à partir de la première année de l'application du deuxième programme de développement économique, le crédit annuel soit augmenté progressivement de sorte que les déficits budgétaires s'accumulent pendant la première moitié du programme septennal, pour que l'excédent considérable que l'on avait prévu pour la seconde moitié suffise, à lui seul, à les pallier. Vers la fin de la première année du programme, c'est-à-dire en 1956, le gouvernement entra en négociation avec la Banque mondiale pour obtenir un prêt de 7,5 milliards de rials, rien que pour couvrir les déficits des comptes de la première moitié du programme septennal. Les crédits alloués à l'Organisation du Plan et du Budget dans le cadre de l'application du deuxième programme septennal étaient de 60% du total des revenus pétroliers du pays pour la période de 1956-57, 70% pour la période de 1958-59 et 80% pour la période de 1960-62. Le taux de change



Conférence de Téhéran, Staline, Roosevelt et Churchill, Téhéran, 1943

était fixé à 76 rials pour un dollar américain. Mais lorsque les revenus pétroliers du pays augmentèrent vers la fin des années 1950, avec un rythme plus rapide que prévu par le gouvernement, le Parlement décida de réduire de 25% la part de l'Organisation du Plan et du Budget, pour que le gouvernement puisse consacrer l'excédent des revenus pétroliers au financement des projets d'autres organes. Compte tenu de ces modifications financières, il est difficile d'évaluer avec exactitude le bilan du deuxième programme septennal de développement économique, bien que les chiffres de la première moitié du programme montrent nettement que le bilan des projets réalisés étaient plutôt positifs par rapport aux prévisions du budget et des dépenses.

L'analyse des comptes de crédits consacrés aux quatre catégories définies dans le cadre du deuxième programme de développement dévoile, pour sa part, un déséquilibre important dans l'allocation du budget: dans la catégorie de l'agriculture et de l'irrigation, un immense budget fut consacré aux projets de construction de plusieurs grands barrages hydrauliques dans différentes régions iraniennes. En général, l'application des grands projets à long terme, dans le cadre du deuxième programme septennal, s'avéra beaucoup plus coûteuse que prévu. Ce problème persistera dans les troisième et quatrième programmes de développement. En 1958, l'organisation du Plan et du Budget évalua l'avancement des projets du deuxième programme septennal, et en révisa certaines clauses.

L'application du programme révisé et amendé coïncida avec une croissance économique sans précédent dans l'histoire du pays, de sorte que le gouvernement dut prendre certaines mesures pour stabiliser le taux d'inflation et contrôler la baisse de ses réserves en devises. En réalité, cette croissance économique était due au remboursement d'une grande partie des dettes publiques et à la hausse des revenus pétroliers, sinon l'absorption des crédits dans les différents projets du deuxième programme septennal était inférieure aux chiffres prévus.

Pendant les dernières années du deuxième programme de développement économique, les dépenses publiques du gouvernement iranien augmentèrent de façon sans précédent - ce qui contribua parallèlement à la hausse des dettes étrangères à court et à moyen terme, d'autant plus que le gouvernement avait consacré un tiers des revenus pétroliers du pays au financement de son budget courant. Par ailleurs, le gouvernement abandonna le système de contrôle financier et fiscal pour avoir un accès plus facile et plus large aux crédits intérieurs et étrangers.

Les réserves en devises du gouvernement étant épuisées, la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire International (FMI) imposèrent à l'Iran une stricte politique de rigueur économique. Le ministère de l'Economie et des Finances et la Banque centrale nouvellement fondée à l'époque appliquèrent à la lettre le programme économique que leur avaient recommandé par la Banque Mondiale et le FMI: l'économie iranienne en subit de lourdes conséquences et connut une période de trois ans de stagnation et de récession quasi-totale. Pour sortir le pays de sa paralysie économique, il fallut alors élaborer un nouveau programme et faire appel à des grands investisseurs étrangers dans le secteur pétrolier. ■

Le ministère de l'Economie et des Finances et la Banque centrale nouvellement fondée à l'époque appliquèrent à la lettre le programme économique que leur avaient recommandé par la Banque Mondiale et le FMI: l'économie iranienne en subit de lourdes conséquences et connut une période de trois ans de stagnation et de récession quasi-totale.

L'art de la coutellerie:

Cristallisation de l'intelligence humaine dans le métal ouvragé

Mahnaz RÉZAÏ

Les couteaux, les ciseaux, les petits marteaux à couper le sucre fabriqués à la main, vous en avez quelques-uns dans votre maison. Vous les utilisez peut-être sans avoir réfléchi comment et pourquoi ont-ils été fabriqués. Il est probable que vous ne saviez pas avec quelle peine et quel amour les maîtres les fabriquent dans leurs petits ateliers dotés de four. Si vous visitez ces ateliers, fascinés, vous vous y attarderez des heures à contempler l'épopée qu'est leur travail : les étapes, depuis l'exploitation de la matière première, produite par la nature, jusqu'à l'élaboration de l'objet utile, produit par l'homme et son action, c'est-à-dire l'alliance entre la nature et l'intelligence humaine. Vous serez éblouis par cet art merveilleux, par ces mains de génie qui font du dur métal des objets d'art. Ces œuvres d'art qui sont la concrétisation de la puissance des maîtres qui font d'une matière brute un objet utilisable. Les matières au service de l'homme, voilà ce que ces artisans cherchent à prouver.

L'art de la coutellerie en Iran remonte au moins au IIème millénaire av.J.C, ou même avant, car avoir une arme a, de toute éternité, été une urgence pour chaque individu. Autrefois, la coutellerie et surtout la fabrication de l'épée étaient en vogue dans les différentes régions de l'Iran. Les meilleures armes étaient fabriquées à Ispahan, dans le Khorâssân, à Ghazvine, Shirâz et Zandjân. Les épées fabriquées dans les premières années de l'époque islamique en Iran portaient l'inscription " Dieu nous aidera et la victoire est proche ". Mais peu à peu, l'usage des armes blanches s'éteignant, la fabrication des épées s'arrêta également. Les maîtres se contentèrent de fabriquer des couteaux d'usage quotidien, comme le couteau de cuisine par exemple.

Aujourd'hui, Zandjân est l'une des rares villes où la coutellerie reste un art et un métier. La fabrication du couteau est le plus important et le plus reconnu des métiers manuels de cette ville et joue un rôle essentiel dans l'économie de cette région. Cet art a connu un progrès considérable depuis l'époque safavide et les couteaux produits de nos jours sont unique du point de vue de leur variété, de leur beauté et de leur qualité. Il existe deux sortes de couteaux selon leur usage : les couteaux ordinaires et les couteaux ornementaux: les couteaux de cuisine, de chasse, les canifs, les couteaux à cran d'arrêt, les poignards à lame courte et large, les couteau-poignards, les coutelas, les épées, les couperets, les



Atelier de coutellerie à Zandjân

Aujourd'hui, Zandjân est l'une des rares villes où la coutellerie reste un art et un métier. La fabrication du couteau est le plus important et le plus reconnu des métiers manuels de cette ville et joue un rôle essentiel dans l'économie de cette région.

ciseaux et les petits marteaux à casser le sucre sont certains des ouvrages de cette ville, parmi lesquels le plus apprécié est le canif, dont la fabrication a connu une nette croissance à l'époque safavide.

Matières premières

L'acier, le fer, le laiton, la coquille d'œuf, les bois du cerf et le maillechort constituent les matières premières de la coutellerie. Chaque couteau est composé de deux parties: une lame d'acier et un manche.

" L'acier qui, après la fonte, doit être coupé en tailles différentes et mis au froid. Cela facilitera le limage. L'acier est ensuite limé avec un émeri mou et frotté contre un bois dur. Le lustrage de la lame s'appelle techniquement "*âyneh kârî*". Les couteliers utilisent parfois pour cela les ressorts brisés des voitures. Mais l'acier ainsi limé résiste mal aux milieux humides et acides.

" La couche intérieure ou le squelette du manche est généralement en fer ou en laiton. Pour fabriquer cette couche en fer, on utilise des courroies de toutes sortes. Les manches en laiton sont faits après une opération de fonte.

spéciaux.

Les instruments de travail

Les instruments de base de la coutellerie sont le four à charbon, le marteau, l'enclume, le perforateur, les ciseaux à couper le fer, la roue à aiguiser, la pince de forge, la mèche, la lime et l'émeri. La coutellerie n'est pas restée exempte de changements et s'est modifiée de génération en génération. Les instruments de travail ont donc également changés. Des siècles durant ces instruments, en particulier les mèches en forme d'arc et les pinces, furent fabriqués à la main par les maîtres couteliers eux-mêmes. Mais aujourd'hui, les instruments se sont modernisés et les mèches électriques remplacent les anciennes.

Les étapes de la fabrication

La coutellerie est un travail dur qui exige non seulement beaucoup de temps et d'énergie, mais demande également de la finesse, une bonne dose de patience et un amour certain, c'est pourquoi les maîtres plus âgés se contentent d'enseigner et laissent les plus jeunes s'occuper du travail.

Le maître coupe d'abord les tiges d'acier d'un diamètre de 3 cm en morceaux de taille convenable. Les mettant dans le four, il les fait fondre, puis il les martèle sur une enclume pour leur donner la forme désirée. Ensuite, à l'aide de ciseaux spéciaux, il les coupe une nouvelle fois puis les remet dans le four. Après cette refonte, il replonge les morceaux dans l'eau puis commence immédiatement à aiguiser ce qui va devenir la lame au moyen d'une lime, en pratiquant, à l'aide de la mèche, les trous du manche. Après cela, il affine l'aiguisage au moyen d'une roue aiguisoir. Les lames ainsi obtenues



Atelier de coutellerie à Zandjân

" La couche extérieure du manche est faite de plusieurs matières. Autrefois, la matière principale était la corne ou le bois de cerf. Le couteau en bois de cerf avait un énorme succès.

Des couches extérieures métalliques dures et bon marché sont également parfois utilisées par les couteliers. Actuellement, les couches les moins chères sont les couches de fibre ou de nylon.

" Pour les couteaux usuels, l'axe du couteau ou la charnière de la lame est retenue par des clous ordinaires et pour les couteaux commandés, par des clous

doivent être polies. Le polissage se fait en deux étapes : après et avant le placage. Dans la première étape, la fabrication primitive de la lame une fois finie, l'aiguisage est fait avec des dynamos dans les roues desquelles est placé un disque d'étouffe serrée. La deuxième étape comprend le polissage de la lame au moyen d'une roue appelée " Vaks 410". Mais avant cette seconde étape, on plaque sur la lame une mince couche de chrome afin de rendre l'acier plus dur et plus solide. Le second polissage vise à rendre la lame plus brillante. Ce qui est particulier à ces couteaux, c'est qu'ils restent malléables même après la fin des opérations, ce qui leur permet d'être de nouveau martelé dès que le besoin s'en fait sentir sans qu'il soit nécessaire de les refondre.

Après ces deux étapes, les couteliers gravent quelques crevasses sur la lame des couteaux au moyen de moules spéciaux. Plus les crevasses sur la lame sont nombreuses, plus le couteau est cher. Les meilleurs couteaux portent généralement le nom et la signature du maître fabricant la lame.

Après cette étape, une autre opération de placage a lieu qui augmente la solidité de la lame. Cette partie du travail n'a pas de règle particulière et chaque maître possède sa propre recette secrète. Ce placage doit donner une meilleure élasticité à la lame en lui évitant de se casser en heurtant un objet dur. La technique la plus générale en la matière est de chauffer la lame à blanc puis de la plonger immédiatement dans un pot d'huile frais ou de pétrole brut pour qu'elle durcisse en refroidissant. D'autres maîtres chauffent la lame à blanc, la plonge dans de la cendre chaude, la laissent refroidir et durcir, puis la réchauffent encore une fois à feu plutôt doux, puis, après refroidissement, la polissent une nouvelle fois.

Il est impératif que la lame soit bien fixée au manche. Cette étape exige également beaucoup de délicatesse et d'habilité.

Le caractère plus ou moins aiguisé, la solidité, la flexibilité de la lame et la qualité des couteaux sont différents, car chaque maître a sa propre technique et recettes de fabrication.

Le petit marteau à couper le sucre

La fabrication manuelle de celui-ci étant compliquée comme celle de couteau, nécessite de l'obstination et de la finesse. Le petit marteau est composé de deux parties : le manche et la tête, tous deux faits à la main.

Dans cette fabrication, le métal est d'abord fondu, puis limé et passé sous des roues spéciales qui lui donnent une vague forme. Puis, l'arête de la lame est limée, aiguisée par placage et polie ensuite à l'aide d'un tissu spécial actionné par une dynamo électrique. ■

La coutellerie est un travail dur qui exige non seulement beaucoup de temps et d'énergie, mais demande également de la finesse, une bonne dose de patience et un amour certain, c'est pourquoi les maîtres plus âgés se contentent d'enseigner et laissent les plus jeunes s'occuper du travail.



Couteaux de Zandjân

Djamâlzâdeh, le pionnier de la nouvelle persane

Historique de la naissance de la nouvelle persane

Samirâ FAKHARIYAN

Un mercredi soir de l'année 1300 de l'hégire lunaire (1921 de l'ère chrétienne) - Berlin.

Ils étaient six, tous iraniens et étrangers. Ils se réunissaient tous les mercredis soirs pour étudier les articles proposés par les uns et les autres. Tous les membres de l'équipe de rédaction de *Kâveh* lurent leurs articles et ce fut au tour de Djamâlzâdeh, le membre le plus jeune, de présenter son travail devant ses confrères.

Il hésita, son récit ne reproduisait pas les mêmes modèles que d'habitude; sa langue populaire et familière et sa structure simple et narrative pourraient susciter de mauvaises réactions… Il se mit à lire: "*Il est doux le persan*" (Farsi shekar ast) …

La récitation de son histoire finie, il craignait par-dessus tout le jugement du très lettré Mohammad Qazvînî. Mais celui-ci l'accueillit très chaleureusement. Il compara sa prose au sucre "*qand-e fârsî*" et loua son talent.

Ainsi, la revue *Kâveh*, en publiant ce récit en 1921, annonça la mise au monde d'un nouveau genre littéraire dans le monde des lettres persanes: la nouvelle. A la fin de la même année parut le recueil des six premières nouvelles publiées par Djamâlzâdeh sous le titre *Yekî bûd-o yekî nabûd (Il était une fois)*.

Tout en jetant les bases du récit moderne, ce livre marqua la fin d'une littérature compliquée, dite constitutionnaliste. "*Avec Djamâlzâdeh*, écrit Barâhenî, *la prose constitutionnaliste entre dans le domaine du* qesse (récit, conte)."

L'idée d'écrire dans une langue simple, proche de celle du peuple et dépourvue des expressions compliquées avait déjà été lancée bien avant la publication de *Yekî bûd-o yekî nabûd*. De ce fait, ce livre s'inscrit dans un courant dont l'origine se situe au XIXe siècle.

"*Qâem Maqâm Farahânî était le premier à avoir eu l'idée de corriger la prose persane. Il raccourcit les phrases et diminua l'emploi des rimes, des phrases rythmées et quelques autres ornements pour arriver à présenter une nouvelle prose qui, tout en ayant la valeur artistique et littéraire, soit exempte d'artifice et des recherches de la prose des scribes de la Cour.*"[1]

Puis vinrent d'autres écrivains comme Mîrzâ Hassan Fassâ'î (l'écrivain de *Fârsnâmeh nâserî*), Madjed-ol Molk, ou encore Mohammad Tâqî Lessân (l'auteur de *Nassekh-o Tavârîkh*) qui, tout en conservant l'héritage des anciens, écrivaient dans une langue simple.

Par conséquent, un ensemble de transformations préparèrent la naissance de la prose moderne et de la nouvelle. Parmi les éléments qui jouèrent un rôle dans la naissance de la prose moderne, on peut parler des récits de voyage et des mémoires, de même que de la rédaction d'ouvrages tels que *Siyâhat nâmeh* d'Ibrâhîm Beigue et *Ketâb-e Ahmad* (le livre d'Ahmad) de Talboof.

La révolution constitutionnelle de 1906 pendant laquelle l'Iran connut des changements considérables accéléra la mise en place d'une nouvelle prose, notamment du fait qu'à cette époque, la presse se développa et les écrivains sentirent qu'il fallait écrire dans une langue plus proche de celle du peuple.

On peut remarquer également l'influence des traductions dans cette démarche. La traduction que Mîrzâ Habîb Esfahânî fit des *Aventures de Hâdjî Bâbâ d'Ispahan* de James Morier est toujours considérée comme un chef d'œuvre. Cette traduction influença énormément Djamâlzâdeh. "*Le traducteur des* hekâyats *de* Hâdjî Bâbâ *est l'un des plus talentueux et des plus habiles écrivains de l'époque qui contribua à diffuser le modèle d'une écriture simple*", affirme Barahânî.[2] "*Mîrzâ Habîb savait très bien utiliser des mots familiers, ce qui fit de Hâdjî Bâbâ un véritable exemple à suivre pour Djamâlzâdeh.*"[3]

Une autre œuvre éminente qui joua un rôle important dans l'apparition de la prose narrative de Djamâlzâdeh est *Carand Parand* de Dehkhodâ. Des *Carand Parand* paraissaient dans le journal *Sûr-e Esrâfîl* au lendemain de la révolution constitutionnelle. "Carand parand *reste à la croisée des chemins, entre la littérature traditionnelle et la littérature empruntée à l'Occident. Selon Barahânî, Carand Parand est un pont vers une littérature qui cherche encore à se connaître et qui plus tard atteignit sa perfection d'abord vers 1920 avec Djamâlzâdeh, puis dans les années 1930 avec Hedâyat.*"[4]



Seyyed Mohammad 'Alî DJAMÂLZÂDEH

Repères biographiques[5]

Seyyed Mohammad 'Alî Djamâlzâdeh est né le 12 janvier 1892 à Ispahan. Son père, Seyyed Jamâloddîn Vâez-e Esfahânî, un des orateurs constitutionnalistes les plus brillants, appartenait à la grande famille religieuse des Sadr, d'origine libanaise.

De son enfance, Djamâlzâdeh retiendra toute sa vie deux aspects principaux: d'abord, le cadre de vie familial et quotidien dans une Perse encore peu touchée par le mode de vie occidental, les ruelles d'Ispahan, son bazar, ses petits métiers, le hammam du quartier… Autant

L'idée d'écrire dans une langue simple, proche de celle du peuple et dépourvue des expressions compliquées avait déjà été lancée bien avant la publication de Yekî bûd-o yekî nabûd*. De ce fait, ce livre s'inscrit dans un courant dont l'origine se situe au XIX*e *siècle.*

De son enfance, Djamâlzâdeh retiendra toute sa vie deux aspects principaux: d'abord, le cadre de vie familial et quotidien dans une Perse encore peu touchée par le mode de vie occidental, les ruelles d'Ispahan, son bazar, ses petits métiers, le hammam du quartier… Autant de souvenirs qui fourniront le décor et inspireront les personnages de la plupart de ses récits.



Seyyed Mohammad 'Alî DJAMÂLZÂDEH

de souvenirs qui fourniront le décor et inspireront les personnages de la plupart de ses récits. L'autre aspect qui nourrira les thèmes principaux du futur écrivain - en particulier dans sa première œuvre- sont les événements politiques et sociaux au milieu desquels il grandit.

Ayant été menacé de mort, Jamâloddîn Vâez, qui dirigeait l'opposition, quitta précipitamment Ispahan avec les siens pour s'installer à Téhéran. Ses prédications et discours attiraient des foules nombreuses. Seyyed Hassan Tâqî-Zâdeh, rédacteur en chef du journal *Sûr-e Esrâfîl* et ami intime de Jamâloddîn Vâez, insista sur le fait que ce dernier n'utilisait pas le langage ampoulé habituellement employé par les prédicateurs de mosquée, mais s'exprimait au contraire dans une langue populaire. Or, en évoquant Djamâlzâdeh, Tâqî-Zâdeh souligne que celui-ci a hérité de la majorité des qualités de son père, "*notamment de l'art de s'exprimer de manière compréhensible pour le peuple*". Ce souci, Jamâloddîn Vâez le partageait d'ailleurs avec ses amis du journal *Sûr-e Esrâfîl*, notamment Jahângîr Khân-e Shîrâzî et Dehkhodâ.

Des liens étroits existaient entre Djamâlzâdeh et son père. On ne s'étonnera donc pas trop de retrouver dans l'œuvre de Djamâlzâdeh, outre des traces de la langue de son père, un grand souci d'éduquer le peuple à la démocratie; et quant à la forme de ses récits, parfois une hésitation entre la poétique du narrateur et la rhétorique de l'orateur.

En avril 1908, Djamâlzâdeh fut envoyé par son père au Liban afin d'y poursuivre ses études secondaires au collège lazariste d'Antoura. Au mois de juillet de la même année, il apprit la mort de son père, tué sur ordre de Mohammad 'Alî Shâh.

En 1910, il partit en Europe pour suivre des études de droit à Lausanne, études qu'il fut contraint de terminer à Dijon. En 1915 (après la déclaration de la Première guerre mondiale), il se rendit à Berlin pour adhérer au Comité des nationalistes iraniens fondé par Tâqî-Zâdeh, dans l'intention de lutter "*à la fois contre l'absolutisme des Qâdjârs et contre le condominium anglo-russe*". Ce groupe chargea Djamâlzâdeh d'une mission de confiance à Bagdad et dans le Kurdistan iranien. A Bagdad, il fonda le journal *Rastâkhîz* (Renaissance). Cette mission dura presque deux ans.

De retour à Berlin, Djamâlzâdeh se consacra avec Tâqî-Zâdeh à l'édition de la revue politico-culturelle *Kâveh*. Les deux hommes en rédigeaient la plupart des articles, de haute qualité, qui abordaient les sujets les plus variés: politique, histoire, économie, littérature, iranologie, etc.

Comme nous l'avons déjà mentionné, dans la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe siècle, les journaux ont été un facteur capital dans l'évolution de la prose persane vers une langue simple et compréhensible pour le plus large auditoire possible. Djamâlzâdeh, qui se fera le défenseur vigoureux de l'usage d'une telle langue en littérature (sans toujours y être fidèle!), s'y exerça d'abord dans le domaine du journalisme, mais aussi au travers de la rédaction d'œuvres scientifiques: début 1918, il publia son premier livre, *Ganj-e shâyegân ya owza-e eqtesâdî-e irân* (Un trésor appréciable, ou la situation économique de l'Iran).

Ce livre constitue de fait une véritable première dans le domaine scientifique iranien. Il faut remarquer que Djamâlzâdeh n'a pas fait qu'introduire en Iran la nouvelle européenne, mais qu'il a aussi été le premier à composer, en persan, un livre scientifique moderne à la manière occidentale, avec toute la rigueur que l'on pouvait souhaiter à l'époque. Clarté de la langue, logique de la composition, exactitude et concision de l'exposé, appareil critique; tout contribue de faire de cet ouvrage un modèle du genre.

L'événement qui décida de la carrière littéraire du futur écrivain ne fut toutefois ni ses articles de revue, ni son livre d'économie, mais un petit récit, "*écrit pour se divertir… et pour donner des exemples de persan quotidien*" publié dans *Kâveh* (nouvelle série n° 1, janvier 1921) et intitulé *Il est doux le persan*. A la fin de la même année, il publia son premier recueil de nouvelles, *Yekî bûd-o yekî nabûd*. Le livre suscita l'enthousiasme des uns et l'indignation des autres: à Téhéran, les autorités conservatrices le firent brûler publiquement.

Après la fermeture de la revue *Kâveh*, Djamâlzâdeh travailla un temps à l'ambassade d'Iran à Berlin. Durant cette période, sa production littéraire se limita à quelques rares nouvelles et articles, publiés dans une revue qu'il dirigeait lui-même, *Elm-o honar* (Science et Art), puis dans la revue *Farangestân* (L'Occident), toutes deux issues des milieux estudiantins berlinois.

En novembre 1931, il s'établit à Genève où, durant vingt-sept ans, tout en dispensant des cours de langue et de littérature persanes à la faculté de lettres de l'université de cette ville, il représenta l'Iran au Bureau International du Travail (BIT). Sa vie de déroulera désormais de façon calme et régulière, marquée avant tout par ses publications littéraires qu'il reprit en 1941.

Djamâlzâdeh passa ses dernières années dans une résidence pour personnes âgées et décéda, après avoir vécu plus d'un siècle, le 9 novembre 1997 à l'âge de 106 ans.

Le style de Djamâlzâdeh

Dans la préface de *Yekî bûd-o yekî nabûd*, qui est reconnue par les historiens de la littérature iranienne comme un manifeste capital de la prose persane moderne, Djamâlzâdeh annonce le but qui le motive à écrire ses histoires. Il y fait allusion à la situation de la littérature contemporaine d'Iran qui "*demeure très en retard par rapport à la plupart des pays du monde*"[7], et cela parce que "*dans notre Iran*" les écrivains s'obligent à ne point s'éloigner "*du style des anciens*", ce qui rend leur écriture inaccessible au peuple. "*Lorsqu'un écrivain prend la plume pour écrire, il n'a en effet pour souci que le cercle des savants et des lettrés; il ne prête pas la moindre attention*

Dans la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe siècle, les journaux ont été un facteur capital dans l'évolution de la prose persane vers une langue simple et compréhensible pour le plus large auditoire possible.

Djamâlzâdeh n'a pas fait qu'introduire en Iran la nouvelle européenne, mais qu'il a aussi été le premier à composer, en persan, un livre scientifique moderne à la manière occidentale, avec toute la rigueur que l'on pouvait souhaiter à l'époque.

aux autres… Bref, ils ne se soucient nullement de "démocratie littéraire"".[8] Selon Djamâlzâdeh, la littérature européenne a atteint son plus haut niveau et ce succès "*se traduit principalement par la composition de romans et de récits* (hekâyât)."[9]

Il énumère ensuite les avantages du roman: "*le roman fournit une connaissance mutuelle et rapproche les couches d'une société*".[10] Dans un sens plus large, "*on peut dire que le roman est le meilleur miroir pour refléter les mœurs et les qualités particulières des nations et des peuples.*"[11] "*Mais un des avantages les plus importants du roman et de sa composition est lié à la langue d'un peuple. L'écriture romanesque est en vérité l'écrin des différents langages des classes et des groupes d'un peuple… et la composition d'histoires (hekâyat) est le meilleur moyen pour utiliser du vocabulaire.*"[12]

Djamâlzâdeh achève enfin sa préface par ces phrases: "*…l'auteur a décidé d'imprimer et de publier quelques histoires (*hekâyat*) et récits (*qesas*) qu'au fil des jours, il a écrit pour se distraire. Puisse sa faible voix être propice à la manière du chant matinal du coq réveillant la caravane endormie et, qu'en attirant l'attention de nos hommes de lettres et de nos savants sur la nécessité du temps, elle ne laisse pas plus longtemps leurs idées originales rester cachées tel un soleil derrière le nuage de la médiocrité ou comme une perle précieuse dans une huître stérile.*"[13]

Tous les historiens de la littérature persane s'accordent sur ce point que *Yekî bûd-o yekî nabûd* représente une œuvre charnière type. Par ce livre, Djamâlzâdeh annonce la naissance en Iran d'un nouveau genre littéraire venu d'Occident. Mais il faut remarquer que ses nouvelles ne sont pas tout à fait rédigées selon les modèles occidentaux; on peut ainsi y repérer la double présence d'éléments occidentaux et orientaux.

Tous les historiens de la littérature persane s'accordent sur ce point que Yekî bûd-o yekî nabûd *représente une œuvre charnière type. Par ce livre, Djamâlzâdeh annonce la naissance en Iran d'un nouveau genre littéraire venu d'Occident.*

"*Sous des formes reprises directement ou indirectement au XIX*e *siècle occidental, se distinguent le plus souvent des structures narratives héritées, consciemment ou non, d'un vieux fond oriental: celles de la* hekâyat *morale et de la maqâme*"[14].

"*Les histoires de Djamâlzâdeh ressemblent aux Maqâmât de par leur sens*", affirme Mîrsâdeghî. Comme les auteurs de *maqâme* (dont le Golestân de Sa'adî est le plus représentatif), il essaie d'apprendre quelque chose à son lecteur tout en le divertissant, et dès le début, il présente son histoire de manière à pouvoir suggérer la présence à la fin d'une leçon morale.

Outre la *hekâyat* présente dans les nouvelles de Djamâlzâdeh, il faut également évoquer l'inspiration occidentale de ses histoires. "*Djamâlzâdeh témoigne d'une très juste compréhension de la nouvelle occidentale. Au choc dialectique de deux situations contraires, si typique de l'anecdote, il sait substituer le mouvement progressif de la nouvelle*".[15]

Dans l'une de ses préfaces, Djamâlzâdeh prône des récits réalistes et simples, retirés des menus faits de la vie quotidienne. "*Comme écrivain, il semble avoir entendu l'invitation de Gogol à ne traiter, dans la nouvelle que des réalités les plus humbles dans un cadre familier.*"[16]

Six ans après la publication de *Yekî bûd-o yekî nabûd*, Tschaikin, orientaliste russe, écrit: "*C'est avec* Yekî bûd-o yekî nabûd *que commence en Iran l'école et le style réalistes; et c'est justement ce style qui fonde la nouvelle littérature narrative en Iran*".[17]

Parallèlement au réalisme apparaît aussi l'humour. Les situations décrites n'ont souvent rien de gai, mais elles sont considérées avec une pointe d'ironie que Djamâlzâdeh cultiva toute sa vie.

On voit bien que dans sa préface, Djamâlzâdeh prétend utiliser la langue du peuple pour s'adresser au peuple, il entend bien aussi apprendre au lecteur persan toutes les richesses de sa langue. Cette intention didactique apparaît rapidement et, d'instrument au service du récit, la langue devient un but en soi. Djamâlzâdeh porte plus d'attention à la prose et à la langue de ses histoires qu'à leur propre contenu. Il semble que "*Djamâlzâdeh a surtout pensé le perfectionnement de sa technique comme un enrichissement de vocabulaire. De fait, ses structures narratives évolueront peu*".[18]

On reproche à Djamâlzâdeh d'avoir quelquefois trop chargé son récit d'expressions, de proverbes familiers et de mots superflus, voire même d'indications linguistiques techniques qui détournent l'attention du lecteur. Hâyedeh Dragâhî remarque justement que "s*a prétention comme quoi la fiction peut servir de réservoir de termes familiers et de mots d'argot, a transformé certaines de ses histoires en petits glossaires d'expressions familières. Non sans ironie, cela aboutit à rendre ses écrits aussi orné que les œuvres de ceux qu'il critique dans la préface. Ces ornements, certes sont*



Seyyed Mohammad 'Alî DJAMÂLZÂDEH

d'un autre type…, mais ce sont également des ornements, et, à ce titre, demeurant aussi non-fonctionnels que les obscurs mots arabes et turcs utilisés dans le Târîkh-e Vasf *qu'il semble avoir eu à l'esprit en critiquant les modèles de la prose contemporaine*".

"*Djamâlzâdeh n'est pas aujourd'hui connu pour avoir créé de grandes histoires éternelles mais plutôt pour le rôle qu'il a joué dans l'histoire de la littérature persane*", a déclaré Brahânî. La nouvelle iranienne lui doit beaucoup et ce genre s'est depuis tellement perfectionné qu'on peut comparer certaines de ces œuvres avec de grands ouvrages de la littérature mondiale.

La révolution constitutionnelle de 1906 pendant laquelle l'Iran connut des changements considérables accéléra la mise en place d'une nouvelle prose.

Les œuvres de Djamâlzâdeh

Djamâlzâdeh est un écrivain actif qui a rédigé de nombreuses œuvres. Outre ses œuvres romanesques, il a également effectué plusieurs recherches, traductions, critiques…

Quelques unes de ses histoires ont été traduites par Stella Corbin et Hassan Lotfî en français, et publiées sous le titre de Choix des Nouvelles *en 1959.*

- Les œuvres romanesques

Yekî bûd-o yekî nabûd ("Il était une fois") est la première production littéraire de Djamâlzâdeh. Ce livre comprend six nouvelles (*hekâyat*) dont la première s'intitule *Il est doux le persan* (*fârsî shekar ast*). Djamâlzâdeh a écrit ces histoires dans l'intention de "*donner des exemples de persan quotidien*" et illustrer les idées exposées dans sa célèbre préface.

"*La plupart des critiques de littérature iranienne considèrent ce livre comme la meilleure œuvre littéraire de Djamâlzâdeh. Ils croient que dans ses œuvres suivantes, il n'a fait que se répéter et que dans cette répétition il a échoué à reproduire quelque chose du même niveau*".[19]

Les histoires de Djamâlzâdeh ont été traduites en différentes langues. Ainsi, quelques unes de ses histoires ont été traduites par Stella Corbin et Hassan Lotfî en français, et publiées sous le titre de *Choix des Nouvelles* en 1959. La traduction française de cette histoire fut publiée en 1962 dans le *Journal de Genève*.

Djamâlzâdeh n'est pas aujourd'hui connu pour avoir créé de grandes histoires éternelles mais plutôt pour le rôle qu'il a joué dans l'histoire de la littérature persane.

La dernière de ses œuvres littéraires (1978) se présente aussi comme un adieu: "Notre histoire est arrivée au bout" (*Qesse-ye mâ be sar resîd*), dont l'absence de portée littéraire est affirmée par Djamâlzâdeh lui-même: "*Peut-être que l'on peut considérer cette histoire comme les propos d'un exilé à ses compatriotes, étant entendu qu'il est exempt de tout attrait littéraire ou de portée historique*".[21] Il y effectue la description d'un village idéal, c'est-à-dire d'une sorte d'utopie avec toutes ses qualités et ses beautés.

Parmi les autres œuvres littéraires de Djamâlzâdeh, on peut citer: *Asile d'aliénés* (*dar-ol majânîn*, 1942), *Sahra-ye Mahchar* (1944), *Le Costaud des démons (qoltashân-e dîvân), L'Histoire de la canalisation d'eau (Rahab nâmeh*,1947), *Ma'soumeh Shîrâzî* (1954), *Ils sont tous de la même espèce (sar-o tah yek karbas ou esfahân nâmeh,* 1955), *Chef-d'œuvre* (*shâhkâr*, 1958), *L'Ancien et le nouveau (kohneh va no*,1959), *Il n'y avait que Dieu (qeir az khodâ hichkas nabûd*, 1961) et *Petites histoires pour enfants barbus (qessehâ-ye kûtâh barâye bachehâ-ye rishdâr*, 1974).

- Traductions

Djamâlzâdeh présenta sa première traduction d'une œuvre de Saint Pierre durant sa jeunesse et n'en effectua plus pendant de longues années, pour ensuite traduire *Wilhem tel* de Schiller (1955), *Don Carlos* et *L'Avare* de Molière (1956, 1957), *L'Ennemi du peuple* d'Ibson (1961), *Qanbar Ali* et *La Guerre turkmène* du Conte Gobineau (1963, 1978).

Les traductions de Djamâlzâdeh furent réalisées de deux façons différentes: en traduisant certaines œuvres comme celles de Schiller ou de Molière, Djamâlzâdeh suivit scrupuleusement le texte original, mais en en traduisant d'autres comme *Qanbar Ali* de Gobineau, il prit ses distances par rapport au texte original pour parfois le remanier et ainsi l'adapter au goût du lecteur iranien.

- Travaux de recherche

Un trésor appréciable ou la situation économique de l'Iran est son œuvre la plus importante dans ce domaine. Parmi ses autres travaux de recherche, on peut également évoquer *L'Histoire des relations irano-russes*, basée sur les

sources les plus fiables de l'époque ainsi que sur les recherches faites par les européens jusqu'en 1925.

Dictionnaire des mots populaires est un travail dont on trouve l'esquisse dans *Yekî bûd-o yekî nabûd*. L'intérêt que Djamâlzâdeh porte à la langue populaire l'incita à ajouter en annexe de ses six premières nouvelles un lexique de quelques mots et expressions de cette langue, premier pas d'un effort considérable qui donna jour, quarante ans plus tard, à la rédaction d'un dictionnaire contenant près de sept mille mots et expressions.

Djamâlzâdeh a également publié de nombreux articles dans les domaines de la littérature, de l'histoire, de la sociologie politique, etc. Ceux qui furent publiés dans la revue *Kaveh* sont en général plus denses et recherchés.

Ses recherches les plus importantes dans le domaine de la littérature sont *Bang-e nây* (*l'appel du roseau)* dans lequel Djamâlzâdeh présente les histoires du *Masnavî* de Rûmî (Téhéran 1958) et d'un petit livre intitulé *Quelques éléments sur Hâfez* (*Andak Ashenâ'î bâ Hâfez*, Genève, 1987).

Lettres et mémoires

Djamâlzâdeh écrivait souvent ses souvenirs et en parlait beaucoup. Ses mémoires se divisent en deux parties: l'une comprend l'histoire de ses amis et de ses compagnons, l'autre comprend l'histoire de la vie de son père et de sa vie personnelle. Certains de ces écrits furent publiés dans des revues telles que *Rahnâma-ye ketâb, Yaqma, Vahîd, Ayandeh…*

Djamâlzâdeh était toujours en correspondance avec des amis, des écrivains… et lorsqu'il recevait une lettre il répondait toujours de façon prolixe à son expéditeur, et notamment à chaque auteur lui faisant parvenir son ouvrage pour lui communiquer ses impressions et critiques. Une grande partie de ses lettres sont aujourd'hui publiées parallèlement à la réédition de ses œuvres. ■

1. Seyyed Mohammad Dashtî, *Az Qâem Maqâm ta Djamâlzâdeh*, Revue culturelle de *Keîhân*, Mehr 1377 (1996), No.146, p.29.
2. Mohammad Tâqî Bahâr, Sabk shenâsî, Tome 3, 7e édition, Téhéran, Amîr Kabîr, 1373 (1994).
3. Seyyed Mohammad Dashtî, op.cit., p.30.
4. Christophe Balaÿ et Michel Cuypers, *Sarcheshmehây-e dastân-e koutâh-e fârsî*, Traduit par Ahmad Hakak, 1ère édition, Téhéran, Papirous, 1366 (1987), p.180.
5. Tiré pour une grande partie de l'ouvrage *Aux sources de la nouvelle persane*, Christophe Bala? et Michel Cuypers, Edition Recherche sur les Civilisations, Paris, 1983, Mémoire No.23.
6. Mohammad 'Alî Djamâlzâdeh, revu et corrigé par 'Alî Dehbâshî, *Yekî bûd-o yekî nabûd*, Téhéran, Sokhân, 2000, p.13.
7. 'Alî Djamâlzâdeh, Ibid, p.14.
8. 'Alî Djamâlzâdeh, Ibid, p.16.
9. 'Alî Djamâlzâdeh, Ibid, p.17.
10. 'Alî Djamâlzâdeh, Ibid, p.18.
11. 'Alî Djamâlzâdeh, Ibid, p.19 et 21.
12. 'Alî Djamâlzâdeh, Ibid, p.28.
13. Christophe Balaÿ et Michel Cuypers, Edition Recherche sur les Civilisations, Paris, 1983, Mémoire n° 23, p.207.
14. Christophe Balaÿ et Michel Cuypers, Ibid, p.121.
15. Christophe Balaÿ et Michel Cuypers, Ibid, p.120.
16. Arîan Poor Yahya, *Az Sabâ ta Nîmâ*, Zavar, 4e édition, 1372, p.283
17. Christophe Balaÿ et Michel Cuypers, op. cit., p.115.
18. Bigdelî, Amîr Rezâ, *Qorbat gozideî Shîrîn sokhan*, magazine *Irân Javân*, n°96, p.28.
19. Dr. Zolfaqarî, Hassan, Seyyed M. A. Djamâlzâdeh, magazine *âmouzesh-e zabân va adabiât-e fârsî*, p.20.



L'infanticide dans la littérature iranienne et irlandaise

Arefeh HEDJAZI

Le *Shâhnâmeh* (Livre des Rois) de Ferdowsî, monument de la littérature persane dont chaque chapitre est un monde en soi, une scène de théâtre où la vie entière défile. Parmi les plus beaux passages - et les plus tristes - de ce chef d'œuvre, on peut notamment évoquer la mort de Sohrâb, ce jeune prince et héros légendaire, fier, jeune, beau et sage, qui meurt de la main de son père, le grand Rostam. Dans ce chapitre, l'un des plus tristes et des plus beaux du *Shâhnâmeh*, Ferdowsî traite d'un thème universel de la littérature: l'infanticide. Que ce soit par amour, par haine, par ignorance, par pauvreté, par honneur… tous ses thèmes ont déjà été explorés par les explorateurs de l'esprit et de l'écrit, de Sénèque à Toni Morrison en passant par Ferdowsî et Yeats. L'humanité n'a pas attendu l'âge moderne et celui de l'écriture pour connaître l'infanticide, dont les racines remontent au plus profond des mythes.

Parmi les infanticides mythologiques les plus similaires, on peut notamment évoquer celui de Rostam l'Iranien et de Cuchulainn l'Irlandais, deux mythes puisant leur source dans la tradition indo-européenne.

Deux héros se battent au corps à corps. Ils sont père et fils mais l'ignorent. Le combat dure, les partis, de force égale, s'épuisent sans vaincre jusqu'à ce que le père, plus expérimenté, ruse et réussisse à tuer son enfant. Et ce n'est qu'après la mort de l'enfant que le père, désespéré, découvre son identité. Tel est le schéma de la plupart des infanticides de la mythologie indo-européenne.

Dans ces histoires, le père, qui est un héros, rencontre une femme habitant souvent dans de lointaines contrées. Il reste avec elle une nuit, un mois, un hiver ou même parfois quelques années, jusqu'à ce que cette dernière donne naissance à un enfant. Il la quitte un jour pour retrouver sa patrie. Toutefois, avant son départ, il donne à son épouse un signe de reconnaissance - bague ou brassard de métal qui porte ses armes.

Après le départ de son époux le héros, la femme met au monde un garçon. En grandissant, il se rend peu à peu compte qu'il est différent des autres, que les autres enfants ont un père et que lui n'en a pas. Parfois, on l'appelle même bâtard ou sans père. Pourtant, il est plus fort et plus intelligent que ses compagnons dont il est le chef naturel. En grandissant, il demande la vérité à sa mère qui la lui révèle. Il se lance alors à la recherche d'un père dont il ne possède qu'un emblème.

Après bien des péripéties, le fils retrouve le père, sans le reconnaître. Le hasard les met en réalité face à face sur un champ de bataille, ignorants de leur lien de parenté. Ils ne se reconnaissent souvent pas car il n'est pas d'usage de se présenter à un tel moment ou parfois, des rivaux ou des jaloux cachent ce détail.

Quoiqu'il en soit, le fils et le père se battent et le fils est tué par son père.

Ce mythe est notamment mis en scène par Ferdowsi dans son *Livre des Rois*. Le héros principal du livre, Rostam, tue son fils Sohrâb, en ignorant qu'il s'agit de son fils. L'irlandais William Butler Yeats a repris ce même thème dans l'une de ces pièces intitulée *Le vent dans les roseaux*, écrite en 1904. En outre, dans la littérature allemande, on trouve également le mythe de "Hildebrand und Hadubrand" qui reprend le thème de l'infanticide et du fils tué par le père. En définitive, on peut dire que ce thème existe sous des formes

différentes dans un grand nombre de mythologies. On peut aussi évoquer *L'Odyssée* de Homère, le mythe russe d'Ilia et le Faucon, Cuchulainn et Conlai, le mythe irlandais repris par Yeats, etc.

Au-delà du mythe, tout au long de l'histoire, de nombreux rois ont tué leurs enfants, souvent pour des motifs futiles. En Iran, le grand roi safavide Shâh 'Abbâs, le "Roi-Soleil persan", tua son fils Sâfî 'Alî, qui était son dauphin, uniquement parce qu'il craignait que le jeune homme ne le tue, lui. Il en fut de même pour Nâder Shâh. Ces rois ne tuaient leurs fils que par égoïsme, par peur ou par futilité.

Mais Rostam ne voulait ni le pouvoir ni l'argent, ni ne percevait Sohrâb comme une menace quand il l'a tué. Ceux qui ont tenté d'expliquer ce meurtre par des motifs œdipiens étaient influencés par la psychologie moderne. Mais pourquoi ont-ils choisi Rostam pour illustrer leur pensée?

De nombreux chercheurs ont prétendu que Ferdowsi avait composé le beau mais triste chapitre sur la mort de Sohrâb après la mort de son propre fils. Nul ne sait si cela est vrai mais il est hors de doute que Ferdowsî y déploya tout son talent littéraire et fit de ce passage un monument de la littérature persane. L'épisode de la mort de Sohrâb, tué par son père dans un combat au corps à corps et celui du combat de Rostam et d'Esfandyâr comptent parmi les plus beaux et à la fois tragiques épisodes du *Livre des Rois*. Car seuls les jeunes Esfandyâr et Sohrâb, tués par Rostam, sont dignes de le remplacer. Ce n'est qu'à force de ruses que Rostam réussit à les tuer tous les deux, le rabaissant par ce biais du rang de héros à celui d'anti héros:

"*La pleine lune avait étendu son éclat d'argent sur le champ de bataille. Les vertes feuilles des arbres prenaient une teinte étrange sous l'éclat de la lune et brillaient telles des escarboucles. Le frais ruissellement de la source chantait et les grillons avaient peur du silence. Des oiseaux virevoltaient dans les arbres et une légère brise soufflait, rafraîchissant la brûlante terre de Tourâne. La nature attendait la rencontre de Rostam et de Tahmineh.*

Rostam marchait dans le parc et cherchait son fidèle cheval Rakhsh. Il vit de loin une silhouette, s'approcha. Une jeune touranienne immobile, debout sur les marches du parc, abandonnait sa chevelure à la caresse de la brise. Ses yeux brillaient et sa robe rouge fit trembler le cœur de Rostam. Il s'approcha et son regard se perdit dans les yeux de la jeune fille. La princesse, fille du roi Samangân, descendit les marches et s'arrêta devant lui. Rostam avait l'impression de se détacher du sol, de voler. Soudain, dans les noires pupilles de la jeune femme, une silhouette blanche se dessina. C'était Rakhsh qui galopait. Et Tahmineh vit dans les yeux de Rostam l'enfant qui l'attendait depuis toujours.

Ce soir-là, Tahmineh donna Rakhsh à Rostam et Rostam donna un fils à Tahmineh…

Quelques temps plus tard, assis sur son fier coursier, il lui fit ses adieux… Il lui donna un brassard pour qu'elle le noue au bras de leur enfant si c'est un garçon ou à sa chevelure si c'est une fille et s'en alla rejoindre sa patrie. Au revoir, princesse… Au revoir jusqu'au jour où nous nous retrouverons tous les trois, toi, moi et notre enfant.

***

Qui est ce héros tourani qui s'imagine conquérir l'Iran?

Garsivaz répondit: " Un enfant… Enfin, je ne sais pas trop si on peut l'appeler enfant, ô mon seigneur. Écoutez-moi attentivement. Il s'appelle Sohrâb, c'est le fils de la princesse Tahmineh, petit-fils du roi Samangân et de Rostam, l'invincible héros iranien."

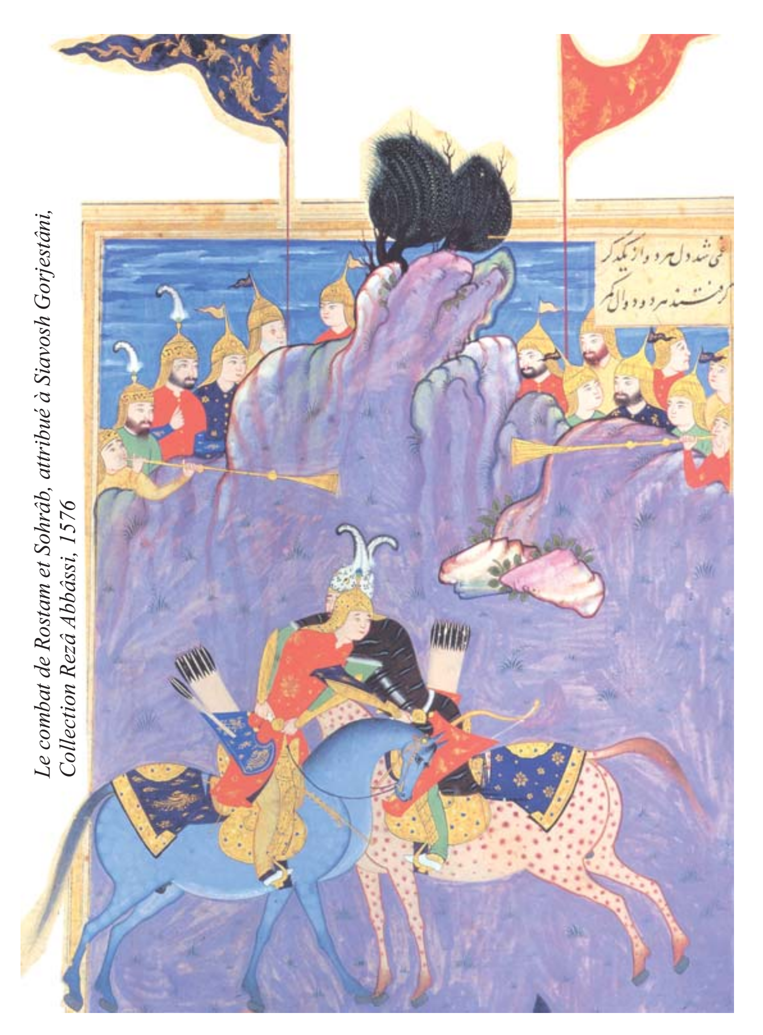
- Le fils de Rostam?... alors, pourquoi se bat-il contre les Iraniens?

- Car il veut couronner son père roi.

- Ah? … Armez-le et donnez-lui des

Au-delà du mythe, tout au long de l'histoire, de nombreux rois ont tué leurs enfants, souvent pour des motifs futiles. En Iran, le grand roi safavide Shâh 'Abbâs, le "Roi-Soleil persan", tua son fils Sâfî 'Alî, qui était son dauphin, uniquement parce qu'il craignait que le jeune homme ne le tue, lui. Il en fut de même pour Nâder Shâh. Ces rois ne tuaient leurs fils que par égoïsme, par peur ou par futilité.

L'épisode de la mort de Sohrâb, tué par son père dans un combat au corps à corps et celui du combat de Rostam et d'Esfandyâr comptent parmi les plus beaux et à la fois tragiques épisodes du Livre des Rois.



Le combat de Rostam et Sohrâb, attribué à Siavosh Gorjestâni, Collection Rezâ Abbâssi, 1576

hommes. Ne lui dites rien de Rostam. Peut-être que ce vieil héros sera tué de la main de ce jeune lionceau…

- A vos ordres, Sire. Si quelqu'un peut tuer Rostam, c'est bien son fils.

Afrâsiâb se perdit dans ses pensées. Rostam doit mourir, ou Sohrâb. Qui sait ce que nous réserve l'avenir?

***

- Qui est ce héros touranien qui s'imagine conquérir l'Iran?

- C'est un enfant, mon seigneur. Encore que je ne sais pas trop si je peux l'appeler enfant. On dit qu'il a douze ans, mais il est fort comme Rostam. Il a vaincu Hojir et Gordafarid et occupé une de nos forteresses frontalières. Maintenant, il attend de pied ferme l'armée iranienne. Son honneur ne lui permet pas d'avancer avant d'avoir l'ennemi devant lui…

- Envoyez Guiv au Zâbolestân avec un message pour Gejdham. Qu'il nous envoie Rostam. La bataille est proche.", ordonna le roi après un moment de réflexion.

***

- Qui est ce héros touranien qui s'imagine conquérir l'Iran?

- C'est un enfant, mon seigneur. Mais je ne sais pas si on peut l'appeler enfant, ô seigneur. On dit qu'il est le fils du plus grand héros de l'époque. Comment pourrais-je vous cacher à vous, qui êtes le plus grand héros de cette terre, qu'il a les bras forts comme des arbres et des jambes d'Atlas! Il a dépassé avec son armée nos frontières, a pris nos forteresses et maintenant, il cherche un adversaire à sa mesure.

- Comment ce fait-il que ce jeune homme ait décidé de conquérir l'Iran?, demanda Rostam pensif.

***

Le jeune homme montre sa puissance. Comme un lion, il défie le monde mais une chaîne invisible lui enserre le cou. Il ne peut plus reculer. Sohrâb est maintenant l'objet des jeux politiciens amis et ennemis. On le pousse et on le repousse. Le jeune commandant, qui n'a toujours pas retrouvé son père, qu'on lui cache soigneusement des deux cotés, ne voit la solution que dans la défaite des Iraniens. Il a déjà battu Farâmarz, Guiv, Tous, Goudarz et Farhad Niv. Mais où est donc Rostam?"

Le narrateur décrit ensuite la lutte entre père et fils:

"Coup de massue, éclair de sabre, je vise et je lance une flèche. Je vise et je lance ma lance. Tout cela est inutile. Le corps à corps commence. Entre moi et

mon père. Entre moi et mon fils. Entre père et fils. Pour retrouver le père, il faut d'abord que je tue ce vieil imbécile. Comme il est fort! Pour un jour retrouver mon fier fils Sohrâb, je dois mettre à genoux ce lionceau de Touran. Ah! De qui donc tient-il cette puissance? Comme si je luttais contre moi-même! Même le Diable Blanc n'était pas si fort... Il faut que je fasse mordre la poussière à ce vieillard. Aaahhh. Ça y est.

Où est le bras qui mettra à genoux ce vieil héros.... Le voilà.

Comme une montagne qui s'effondre, Rostam tombe. Sohrâb respire. Il sort son poignard pour décapiter le héros persan. Rostam dit:

"C'est ainsi qu'on se bat chez vous? Où est donc passé ton respect, jeune homme? Tu ne connais donc pas les règles? Ignores-tu la coutume qui exige d'un jeune qui a battu un vieux qu'il ne décapite pas immédiatement le vaincu? Hein, tu l'ignores?

- Non...Je le savais.

Rostam avait hurlé sa question. Mais la réponse fut faite d'une voix si douce, si innocente que Rostam n'hésita plus à se savoir vainqueur.

De nouveau.... Coup de massue, éclair de sabre, je vise et je lance une flèche. Je le vise de ma lance. Tout cela est inutile. S'il me jette de nouveau à terre, ce sera ma fin... Cette fois, tu ne pourras plus me tromper. Je ne te laisserai plus la vie sauve. Ce soir, ta tête au bout d'une lance ornera ma tente... ah! Je l'attrape, je le tiens. Je le peux. Je le peux.

Rostam se rapproche de Sohrâb pour le saisir à la taille. Il le colle contre lui. Il le sent.

Comme il sent bon, comme je connais ce parfum; mais d'où vient-il donc?... D'ici même, d'ici même!

Rostam tient Sohrâb. Il hurle, arrache son fils de terre et le rejette à terre. Son poignard brille. Il tue son fils, son lion... La liesse ne connaît plus de bornes... Faites silence et écoutez le Vieux Conteur de Touss...

Quel est ce père qui tua son enfant? [...]

La fille du roi Samangân et le vieil héros persan pleurent leur fils. Ils pleurent, les Touraniens pleurent, les Iraniens pleurent... Un héros est mort.

William Butler Yeats et Coholin

William Butler Yeats, poète et dramaturge irlandais, naquit le 13 juin 1865 en Irlande. A six ans, il quitta l'Irlande pour l'Angleterre où il vécut plusieurs années. C'est à Londres et à Dublin qu'il fit ses classes primaires et secondaires et commença en 1883 des études d'art dramatique à Londres. Il obtint sa licence en 1886 et vécut quelques années à Londres. Là-bas, il fit la connaissance d'Ernest Rice avec l'aide duquel il fonda le Rymers Club, société littéraire.

Il publia son premier recueil de poésie en 1889, à 24 ans. Dès sa parution, ce recueil attira l'attention du public qui reconnut immédiatement en Yeats un grand poète. Priestley a notamment écrit: "*Le génie et un charisme singulier sont deux des caractéristiques que Yeats possédait à profusion.*"

Mais c'est avec le théâtre que Yeats accéda au rang qui lui est vraiment dû. Selon ses propres mots: "*Il n'y a rien de plus public que le théâtre pour envoyer un écrivain nu devant son public.*"

Ou peut-être est-ce la nécessité pour son pays l'Irlande d'avoir un théâtre indépendant qui le poussa à écrire des pièces. Sa pièce intitulée *La Comtesse Kathleen*, qu'il rédigea en 1889, lui conféra une place à part dans le monde théâtral.

Yeats publia son premier recueil de poésie en 1889, à 24 ans. Dès sa parution, ce recueil attira l'attention du public qui reconnut immédiatement en Yeats un grand poète.

Yeats a rédigé plus de trente pièces dont l'une d'entre elles a le même thème que Rostam et Sohrâb. Il a écrit cette pièce d'après le mythe de Cuchulainn, Le Chien de Culann.

Cuchulainn était l'Achille irlandais, un combattant exceptionnel dont les colères lui valurent, à lui et son entourage, bien des tourments.

Yeats a rédigé plus de trente pièces dont l'une d'entre elles a le même thème que Rostam et Sohrâb. Il a écrit cette pièce d'après le mythe de Cuchulainn, *Le Chien de Culann*. Ce mythe puise ses racines dans la mythologie irlandaise. Les Irlandais, descendants directs des Celtes, tribu aryenne qui immigra des rives du Danube vers les côtes de l'Europe occidentale, étaient un peuple imaginatif, doté d'une poésie fantaisiste et merveilleuse ainsi que d'une mythologie à la fois riche et belle. Cette mythologie se divise en plusieurs branches dont l'une d'elles concerne la vie du héros Cuchulainn. C'est la plus belle branche de la mythologie irlandaise. Cuchulainn était l'Achille irlandais, un combattant exceptionnel dont les colères lui valurent, à lui et son entourage, bien des tourments.



Cuchulainn fait traverser la rivière à Conlai

On ne sait pas d'où vient le personnage de Cuchulainn et quelles sont ses origines. Dans la mythologie irlandaise, il était le guerrier et le champion d'Ulster. Son nom signifie "Chien de Culann", bien qu'on l'appelât souvent le Chien d'Ulster. Sa mère était la fille du druide Cathbad, conseiller du roi d'Irlande. Ce druide prédit un destin exceptionnel à l'enfant qui, d'après lui, mourrait jeune. L'enfant vint au monde au château d'Imbret et on l'appela Setanta. Il passa son enfance à la cour du roi son père et fut très vite initié au métier des armes. Il montra immédiatement de bonnes dispositions à gouverner. A six ans, il quitta son lieu de naissance et rejoignit la cour de Conchobhar à Emain Macha dans le pays d'Ulster (actuellement l'un des états du nord de l'Irlande).

Le roi Conchobhar, célèbre souverain irlandais, a réellement existé. Vivant au Ier siècle, il fut contemporain d'un César romain. Cuchulainn vainquit rapidement tous les jeunes hommes de la région et devint leur chef. Il avait très vite appris à se battre mais on ne se rendit vraiment compte de sa puissance que le soir où il tua un chien féroce à mains nues. Il s'était présenté assez tard à la porte du forgeron Culann qui recevait le roi. Le chien de garde du forgeron l'ayant attaqué, Cuchulainn écrasa la tête de l'animal contre la porte de la forge. Le forgeron s'étant plaint de la perte de son animal, Cuchulainn offrit d'en prendre la place le temps de trouver un autre chien, mais Culann déclina l'offre. C'est ainsi que Setanta fut nommé Cuchulainn "Chien

de Culann".

Bien que son grand père, le druide Cathbad, l'ait averti que quiconque se battrait pour la première fois à telle date mourrait, la saison des tournois étant arrivée, Cuchulainn ne put résister au désir de se battre. Il se mesura à trois ennemis semi-divins, Tuachell, Fannell et Foill et les vainquit tous. Toutes les femmes d'Irlande tombèrent alors amoureuses de lui. Les habitants d'Ulster décidèrent de le marier mais aucune femme n'était digne de lui. Ce fut finalement Cuchulainn lui-même qui régla ce problème. Il tomba amoureux d'Emer, fille de Forgall, un très rusé chef de guerre au fief proche de Dublin. Il demanda au père la main de la fille, mais Forgall, peu favorable à ce mariage, posa pour condition à son acceptation que Cuchulainn fasse un apprentissage en Ecosse, auprès de deux des grands guerriers cotais. Le jeune s'en alla donc en Ecosse afin d'apprendre à mieux se battre. Or, l'un de ses maîtres était une femme prénommée Scathach. Il fit la connaissance de la sœur de cette dernière, Aoifa, autre éminente princesse guerrière. Ils devinrent très proches et Cuchulainn l'épousa avant de rentrer en Irlande. De leur union naquît un garçon, qu'Aoifa nomma Conlai.

L'affrontement entre le père et le fils selon Yeats

Un matin de bonne heure, un jeune inconnu se présenta et défia au combat le grand Cuchulainn. Ce jeune inconnu était un habitant de la Terre des Ombres en Ecosse. C'était en fait le fils de la reine Aoifa.

La belle princesse guerrière Aoifa s'était battue dans les rangs écossais contre les Irlandais conduits par Cuchulainn, et avait été vaincue par ce dernier. Cuchulainn l'avait donc obligée à l'épouser et lui avait fait un fils, Conlai. Il était ensuite rentré en Irlande.

Cuchulainn, défié par ce jeune inconnu, remarque sa ressemblance avec Aoifa et refusant le défi, lui propose son amitié. Mais le roi rusé et pervers que sert Cuchulainn exige la tête du jeune homme. Le héros irlandais se lance donc dans une lutte qu'il n'avait pas souhaitée. Ni le fils ni le père ne daignent décliner leur identité et s'affrontent en un combat dur et cruel. Le père, plus expérimenté, réussit à tuer son fils et ce n'est qu'en voyant l'anneau d'or au doigt du jeune mort qu'il découvre son identité. Mais il est trop tard et Cuchulainn, désespéré, se jette à l'eau.

Ni le fils ni le père ne daignent décliner leur identité et s'affrontent en un combat dur et cruel. Le père, plus expérimenté, réussit à tuer son fils et ce n'est qu'en voyant l'anneau d'or au doigt du jeune mort qu'il découvre son identité.

On peut donc percevoir une origine commune à ces deux mythes. Chacun des deux héros (Rostam et Cuchulainn) rencontrent une princesse ennemie (Tahmineh, la touranienne et Aoifa, l'écossaise) et l'épouse. De leur union naît un fils (Sohrâb, Conlai). Quelques années plus tard, les garçons, devenus de grands héros, découvrent la vérité et se lancent à leur tour à la recherche du père inconnu, par la main duquel ils sont tués après un douloureux affrontement et sans qu'ils se doutent de leur lien de parenté. Après leur mort, leur père les reconnait - grâce au brassard pour Sohrâb, et à l'anneau paternel pour Conlai.

Il est cependant moins sûr que les origines indo-européennes de ces deux histoires aient eu une quelconque influence sur leur déroulement, d'autant plus que l'infanticide existe dans toutes les civilisations. Peut-être pourrait-on simplement affirmer que tous les mythes humains, trouvant leurs origines dans la conscience de l'homme, reflètent uniquement l'imaginaire de cette conscience au fil de l'histoire. ■

Tous les mythes humains, trouvant leurs origines dans la conscience de l'homme, reflètent uniquement l'imaginaire de cette conscience au fil de l'histoire.

L'étude de l'engagement selon Jean-Paul Sartre

Amir KARIMI SAEIDABADI

Jean-Paul SARTRE

Le temps des engagements
(Avec un survol sur la biographie de J. P. Sartre)

Si, du point de vue littéraire, le XVIIIe siècle fut celui de Voltaire et le XIXe siècle celui de Hugo, on peut dire que Sartre, dans le XXe siècle, est présenté comme un symbole dans la littérature et surtout dans la littérature engagée; il décide de transcrire l'histoire de son époque. Sartre parle de ce sujet dans sa biographie intitulée *Les Mots*. L'époque pleine de mouvements, d'incertitudes, de désillusions, de mutations, nous montre les engagements multiples, voire contradictoires, de Sartre en tant qu'écrivain engagé; dans une telle situation, l'homme, l'artiste et de façon plus intense l'écrivain lui-même se sent responsable et ne peut pas rester indifférent aux événements civils et sociaux ainsi qu'aux événements des autres pays. En effet, l'écrivain ne peut pas rester dans la neutralité; de sorte que Jean Guéhenno, l'un des maîtres à penser des années 30, ainsi que Romain Rolland et Henri Barbusse l'un des prisonniers de l'engagement, proclament que: "*le devoir de 1'écrivain est dans l'engagement*". De plus, la littérature de ce temps traverse la période la plus polémique de son histoire. Ce qui est essentiel dans la vie de Sartre est qu'il se présente lui-même engagé dans un monde dont il se sent responsable. D'un autre côté, Sartre, qui était issu d'une famille bourgeoise, ne pensait aucunement se compromettre avec la bourgeoisie. De plus, à cause de ce même engagement, il fut plusieurs fois interpellé par les autorités mais sans jamais être inquiété, grâce au Général de Gaulle qui se plaisait à dire: "*On n'arrête pas Voltaire!*" Si Sartre était la figure de proue de l'école existentialiste avec Simone de Beauvoir, d'autres écrivains comme Albert Camus jouèrent également un rôle important dans la naissance et le développement de l'Existentialisme.

Dans l'essai intitulé *Qu'est-ce que la littérature*?, Sartre pose la notion de la "littérature engagée". Il y exprime clairement que la littérature n'est qu'un effort, une lutte pour atteindre la connaissance et la liberté. Ainsi, en abordant certains problèmes capitaux comme "*Qu'est-ce que écrire?", "Pourquoi écrit-on?*" et "*Pour qui écrit-on*?", il s'efforce d'apporter des réponses qui font de 1'acte d'écrire un acte d'engagement.

En réalité, Sartre présente sous forme d'inventaire les caractères de la "*littérature engagée*" et de "*l'écrivain engagé*".

Premièrement, "la littérature engagée" doit se consacrer la situation socio-culturelle, socio-économique, socio-politique - en un mot la condition humaine. Dans ce sens, "*la littérature efficace, c'est la littérature qui entraîne 1'homme vers l'amélioration de la condition des hommes et vers l'humanité*".

Deuxièmement: "l'écrivain engagé" est l'écrivain

qui est au centre des événements de son temps.

Sartre dans les essais théoriques *Qu'est-ce que la littérature*? et *Que peut la littérature*? insiste sur l'écriture à la fois utile et efficace et dénonce les limites de la littérature humaniste; il y souligne que: "*la littérature, la prose avant tout, est un élément de combat pour un homme qui a choisi d'écrire*". Selon Sartre, l'écrivain, qu'il le veuille ou non, est "dans le coup", obligé de se battre avec le monde et la réalité qui s'impose à lui; chargé de témoigner sur son temps, d'historialiser son écriture, de transformer ses exigences de forme et de style en revendications matérielles et datées. De plus, il évoque dans sa biographie: "*..., je confondis la littérature avec la prière, j'en fis un sacrifice humain*". En outre, Sartre, en présentant le sujet de la mission de l'écrivain, rejette les écrivains comme Proust, Flaubert, Les Goncourt et même Balzac à cause de leur silence à l'égard des événements de leur époque. C'est là que Sartre apparaît comme un critique; le critique qui s'efforce d'accomplir une vie aux frontières de 1'humanité normale.

On peut diviser les œuvres de Jean-Paul Sartre en trois grandes parties du point de vue de l'engagement:

1- L'engagement forcé et individuel:

Par exemple dans *Huis-clos* qui est un drame, on peut voir une sorte de théâtre de l'anti-situation du fait que les personnages sont prisonniers d'un univers mort et neutre. C'est aussi le cas d'Oreste dans *Les Mouches*.

2- L'engagement au nom de la collectivité

Par exemple Hoédérer dans *Les Mains sales*, et Goetz dans *Le Diable et le Bon Dieu*. Cet engagement déclare que l'homme ne doit pas être indifférent à l'égard des autres.

3- L'engagement universel (1952-1980)

Les œuvres littéraires et la réflexion philosophique de Sartre sont les témoins de cet engagement; il prend le parti des pays de l'est et il défend le tiers monde et ses luttes de libération nationale (l'Algérie, le Viêt-Nam, Cuba). De plus, en refusant le prix Nobel, il expose au grand jour son rejet des pays colonialistes et son indignation à l'égard du massacre de la population du Viêt-Nam. Cette prise de position contribua d'ailleurs largement à sa célébrité universelle.

L'engagement joue donc un rôle central dans les œuvres et dans la vie de Sartre. Ce dernier, en appuyant sur le style de rédaction, dit que ce style doit être direct, précis et efficace. Cela car, selon Sartre, le but principal de la littérature engagée est d'agir sur les lecteurs. Il s'efforce de sauver les hommes de l'époque des incertitudes, des hésitations et des obscurités; en sorte que le Clézio a dit à son sujet: "*Il a souffert son siècle, agi son siècle*".

De l'autre côté, Julien Gracq a évoqué: "*Sartre est un phénomène d'aimantation collective immédiate le plus souligné que la littérature ait connu depuis le romantisme*".

Avec tous ces commentaires, d'un côté Sartre veut devenir un "*écrivain-chevalier*" pour expérimenter les douleurs du monde pour les pourfendre de sa plume, et de l'autre, en présentant l'idéal de "*l'écrivain-martyr*" à l'égard de son hésitation sur l'efficacité de l'écriture, il dit: "*Qu'importe, lance-t-il, je fais (rédige), je ferai des livres, cela sert tout de même*".

Pourtant, agir selon cet engagement conduit ultimement à cette phrase révélatrice écrite par Sartre: "*Je suis, moi-même, perpétuellement en danger*". ■

Bibliographie

Collection littéraire Lagarde et Michard: Lagarde (André) et Michard (Laurent), *XXe siècle: anthologie et histoire littéraire*, Paris: Ed. Bordas, 1988, 896p.
Collection Chassang-Senninger: Chassang (A.) et Senninger (Ch.), *Recueil des textes littéraires français, XXe siècle*, Paris: Ed. Hachette, 1981, 624p.
Collection Profil-Littérature: Berton (Jean-Claude), *Histoire de la littérature et des idées en France au XXe siècle*, Paris: Ed. Hatier, 1983, 192p.
Collection Itinéraires littéraires: Maul poix (Jean-Michel), *XXe siècle. Tome II. Après 1950*, Paris: Ed. Hatier, 1991, 464p.
Abrégés de littérature française: Darcos (Xavier), *Histoire de la littérature française*, Paris: Ed. Hachette, Collection Education, 1992, 528p.
Salomon (Pierre), *Précis d'histoire de la littérature française*, Paris: Masson et Cie Editeur, 1969, 530p.

Les styles poétiques persans

Dr. Ali HASHTROUDI
Golâmréza ARJANG
Traduit par Mahnaz RÉZAÎ

Littéralement, *sabk*, mot proposé comme l'équivalent persan du *style*, signifie "verser de l'argent fondu dans des moules". Il est à noter que le style poétique diffère de la forme poétique. Celle-ci constitue une catégorie dans laquelle un poème peut être classé et ce classement peut être effectué selon différents critères.

Dans la littérature persane, les oeuvres littéraires sont classées par genres parmi lesquels on trouve l'épopée, la tragédie, la comédie, le roman, la poésie... En classant les poèmes selon des critères formels, c'est-à-dire la longueur et le nombre de vers, le rythme, les rimes, nous pourrons distinguer les formes poétiques persanes telles que le *ghasîdeh*, le *ghazal*, le *masnavî*, le *robâî*...

Chaque poème, étant classé dans une catégorie formelle, possède aussi son propre style. Le style poétique est en effet la manière dont le poète utilise le langage poétique. Le *Golestân* (Le Jardin des roses) de Sa'adî et *Maghâmât Hamîdî* de Hamîdeddîn Balkhî, par exemple, sont tous les deux composés selon la forme du *maghâmeh negârî*. Mais Sa'adî se distingue de Balkhî de par la nature du vocabulaire qu'il utilise ainsi que par sa façon de construire les phrases et les vers. De même, *Veisse va Râmine* de Fakhreddîn As'ad Gorgânî et *Khosrow va Shîrîn* de Nezâmî Gandjavî, sont composés selon la forme du *masnavî*. Mais comme la vision propre de Gorgânî et de Nezâmî n'est pas la même, le style et le sens qu'ils suggèrent à travers la construction de leurs oeuvres se différencient.

Le style khorâsânien

Durant les premières années du IIIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire deux cents ans après l'invasion des Arabes en Iran il y eut une utilisation croissante de la langue arabe par les poètes et les écrivains. Cependant, peu à peu, un mouvement se mit en place en Iran afin de revaloriser la langue, la littérature et la culture persanes. Dès lors, de nombreux poètes iraniens se mirent à composer leurs poèmes en persan. La poésie de cette époque était simple, de style clair, et épurée des images et figures de style compliquées.

Cette poésie comportaient des termes de persan dârî qui ne sont plus en usage aujourd'hui, et était épurée des mots arabes peu usités dans la langue courante et dont la signification était mal connue par la population. La poésie de cette époque avait pour sujet la description de paysages et celle des sentiments intérieurs, notamment religieux. Elle était composée dans les formes de *ghasideh, ghazal, masnavî* et *robâ'ï*. Roudakî, Farrokhî, Onsorî, Anvârî, Attâr, Sanâ'ï, et Ferdowsî sont les poètes qui excellent dans le style khorâsânien, qui fut largement usité jusqu'au VIe siècle.

Le style irakien

Au VIe siècle, le langage poétique persan subit une transformation considérable. L'emploi de mots arabes compliqués, d'images difficiles à saisir et de diverses figures poétiques devint plus courant. A cette

époque, la poésie abordait plutôt les thèmes tels que le mysticisme, l'éducation morale et l'expression des sentiments. Cette poésie était d'abord écrite dans la forme du *ghazal* et du *masnavî* pour être composée plus tard dans la forme de *ghasideh*, *ghat'é* et *robâï*. Nezâmî, Sa'adî, Khâghânî, Djalâleddîn Mowlavî et enfin Hâfez et Djâmî comptent parmi les poètes les plus importants du style irakien qui demeura en vigueur jusqu'à la fin du IXe siècle.

Le style indien

A partir de la fin du IXe siècle, des poètes comme Bîdel Dehlavî, Kalîm Kâshânî, Arafî Shîrâzî et Sâeb Tabrîzî qui vivaient en Inde ou y avaient déjà voyagé, furent considérablement influencés dans leur écriture par les finesses de la poésie indienne, tout en employant un langage très raffiné et non dépourvu d'exagération dans l'emploi des figures et des symboles. Dans ce style, les expressions symboliques porteuses de messages abondent. Ce style de poésie, appelé "indien" ou d'Ispahan, traite davantage de la douleur et de l'échec, et comporte parfois des mots appartenant au langage quotidien. Le *ghazal* constitue également la forme la plus fréquente de ce style, dans lequel chaque distique porte ordinairement un sens indépendant et différent des autres. L'époque du style indien se prolongea jusqu'au XIIe siècle.

L'époque du retour littéraire

Vers la fin du XIIe siècle, des poètes tels que Hâtef, Moshtâg, Neshât, Soroush, et Ghâ'ânî s'inspirèrent largement des styles khorâsânien et irakien pour écrire des poèmes sous forme de *ghasîdeh*, de *ghazal* ou de *masnavî*.

La poésie des années de la Constitution

A partir de la Révolution constitutionnelle, les poètes s'orientèrent vers la composition de poèmes ayant des thématiques politiques et sociales. Les poètes de la Constitution tels que Eshghî, 'Aref, Farrokhî Yazdî, Lâhoutî, Ashrafeddîn Nasîm Shomâl, ou Malekoshoarâ Bahâr, nous ont légué des poèmes écrits dans un langage simple et clair proche du langage du peuple.

She'r-e now (la nouvelle poésie)

A partir des années 1950, avec la reprise des anciens styles, de nouvelles formes poétiques voient le jour. Cette nouvelle poésie se distingue considérablement de l'ancienne de par les sujets abordés, l'importance accordée aux sentiments, l'expression de la sensibilité de l'âme, l'emploi des allégories et des symboles, le refus des figures vides de sens et l'emploi de mots harmonieux et musicaux. Les poésies étaient d'abord composées de distiques rattachés les uns aux autres. Les meilleurs exemples de ce genre se trouvent dans l'oeuvre de Malekoshoarâ Bahâr. Peu à peu, le poète Nimâ Youshidj se démarqua des moules poétiques courants, créant une nouvelle forme de la poésie qui prit, plus tard, le nom de *she'r-e now nimâï* (la nouvelle poésie de Nimâ).

Dans le *she'r-e now*, la longueur des vers dépend du sujet qu'ils abordent et le message qu'ils véhiculent ainsi que les rythmes (place des accentuations et des césures) diffèrent d'un vers à l'autre. Nimâ Youshidj, Fereidoun Moshîrî, Sohrâb Sepehrî, Mehdî Akhavânsâles, et Ahmad Shâmlou comptent parmi les poètes du style *she'r-e now*. ■



Les nouvelles identités des banlieues de Téhéran

Conférence de Monsieur Bernard Hourcade du 26 septembre 2007 Téhéran, Institut Français de Recherche en Iran

Mireille FERREIRA

Bernard Hourcade est un géographe spécialiste de l'Iran né en 1946. Docteur en géographie de l'Université de Paris-Sorbonne (1974), il a enseigné la géographie humaine à l'université de Pau, puis dirigé l'Institut Français de Recherche en Iran de 1978 à 1993. Il est directeur de recherche au CNRS depuis 1990 et a dirigé de 1993 à 2004 l'équipe de recherche "Monde iranien", à Paris. Spécialiste de géographie et d'anthropologie urbaine, il a consacré l'essentiel de sa vie scientifique à l'Iran, en particulier à des recherches sur la ville de Téhéran.Il est également le co-auteur d'un Atlas d'Iran. Il est actuellement membre du conseil scientifique de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris III et directeur de recherche au sein des universités Sorbonne Nouvelle - Paris III et Paris Nanterre. Il est également actif au sein de plusieurs instances scientifiques, dont le Conseil Scientifique de la Bibliothèque Universitaire des Langues et Civilisations BULAC et le Conseil de gestion de l'UFR Orient et Monde arabe.
Plusieurs prix et médailles honorifiques lui ont été accordés en récompense de la qualité de ses travaux scientifiques, dont le Prix de la recherche de l'année en sciences humaines et sociales du Ministère de la Culture et de l'Orientation islamique à Téhéran (1999), le Prix Brunet, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1990), le prix Schlumberger de la Société des sciences, lettres et Arts de Pau (1973). Il est également Chevalier de l'Ordre National du Mérite depuis 1971.

Cette présentation s'appuie sur l'Atlas de la Métropole de Téhéran, réalisé dans le cadre d'une convention franco-iranienne, d'avril 2004, entre *le Centre d'Informations géographiques de Téhéran* (TGIC Municipalité de Téhéran) et l'équipe de recherche "Monde iranien" (CNRS, Université Paris III, INALCO, EPHE).

Outre Bernard Hourcade, ont participé à l'élaboration de cet ouvrage:

Mohsen Habîbî, urbaniste, doyen de la faculté d'urbanisme de Téhéran,

Masserat Amîr-Ebrâhîmî, géographe, coordinatrice scientifique et technique du projet,

Shahryâr Zarrîn, architecte, directeur du projet,

sous la direction de Mehdî Moienî, directeur du Centre d'informations géographiques de Téhéran.

Le développement de Téhéran et de ses banlieues

Au début du XXe siècle, Téhéran est encore enfermée dans ses murailles, qui seront détruites plus tard par Rezâ Shâh Pahlavî. Des milliers de petits villages, aujourd'hui englobés dans la ville, sont disséminés dans la campagne à la périphérie. La ville se distingue alors de la campagne par deux systèmes sociologiques, culturels et urbanistiques radicalement différents. La jonction se fera, très modestement, dans les années 1960.

Jusqu'en 1950, la croissance démographique de Téhéran et de sa banlieue reste faible, comme l'était à cette époque celle de la population iranienne. A partir de 1966 puis de 1976, la croissance de Téhéran devient forte, mais les villes de banlieue n'apparaîtront qu'après la Révolution islamique et d'une



Bernard HOURCADE

manière significative, qu'après 1986.

A partir de 1976, Téhéran se développe davantage en surface qu'en population. Elle sort alors des limites de ses anciennes murailles et éclate complètement, principalement vers le Nord, englobant des villages de banlieue, comme Tajrîsh par exemple, devenu un des grands quartiers nord de Téhéran. La distinction entre ville et banlieue commence alors à s'estomper. Des villes distinctes de Téhéran, qui n'existaient pratiquement pas avant la Révolution islamique voient le jour. C'est le cas notamment de Islâmâbâd, Ramchar, Varâmîn.

Jusqu'en 1986, la banlieue de Téhéran éclate en rythme de croissance, ensuite elle se stabilise, s'embourgeoise et la croissance baisse parallèlement à celle de Téhéran, alors que les autres villes d'Iran connaissent un rythme de croissance plus important.

Les villes de banlieue comme Mehrshahr, Shahriyâr, etc. sont peu connues alors qu'elles sont peuplées de 100 000 à 300 000 habitants.

La ville de Karaj est actuellement la 5e ville d'Iran. Elle comptait 2 000 habitants en 1900, 14 000 en 1956, 44

Jusqu'en 1950, la croissance démographique de Téhéran et de sa banlieue reste faible, comme l'était à cette époque celle de la population iranienne. A partir de 1966 puis de 1976, la croissance de Téhéran devient forte, mais les villes de banlieue n'apparaîtront qu'après la Révolution islamique et d'une manière significative, qu'après 1986.



Photo prise à partir du train Téhéran-Sârî, près de la gare de Varâmîn

000 en 1966, et 1,2 million aujourd'hui.

Eslâmshahr qui n'existait pas en 1966, avait 50 000 habitants en 1976, 215 000 en 1986 - ce qui correspond à l'explosion démographique de la révolution islamique - 267 000 aujourd'hui. De nos jours, c'est une ville installée, un shahrestân.

Aujourd'hui, un tiers des habitants de l'agglomération de Téhéran est "banlieusard". C'est là un phénomène tout à fait original d'explosion urbaine.

Les banlieusards

La loi interdit de construire les usines dans la ville de Téhéran. La banlieue de Téhéran est, de ce fait, largement industrielle, attirant une main d'œuvre nombreuse venant de tout le pays.

Pour la plupart, les habitants de ces banlieues sont ouvriers dans le secteur de l'industrie. Même dans les villages ruraux situés autour de Téhéran, le nombre d'ouvriers est important, contrairement à Téhéran où le nombre d'employés du tertiaire prédomine.

Il y a opposition très forte entre la zone de montagne au nord, et la plaine au sud de Téhéran. Les zones rurales agricoles attirent peu les migrants, excepté dans la région de Lavasân et Damâvand, considérées comme villes de banlieue proches. Venant buter sur le massif de l'Alborz, la banlieue se développe en un demi-cercle qui s'étend de l'Ouest de Karaj à Varâmîn. La population très dense de Téhéran, des banlieues et des zones montagneuses industrielles est jeune, composée de grandes familles. Par contre, dans les zones rurales et les zones de montagne du nord de Téhéran, la population,

implantée depuis longtemps, est plus âgée.

Les migrants de ces banlieues viennent de toutes les régions d'Iran, proches comme éloignées: Azerbaïdjân, Ispahân, Khorâsân, Qom, Hamedân, Baluchistân, etc. Une spécialisation ethnique de la banlieue de Téhéran existe de ci de là, qui n'existait pas dans la ville elle-même. 10 à 20 % sont des Azéris. Dans certaines villes, ces derniers représentent 40 à 50 % des migrants comme à Varâmîn ou Golestân. Il y a monopolisation et territorialisation des Azéris, sauf à Téhéran où ils sont dispersés dans la ville. La deuxième région de migration traditionnelle vers Téhéran est constituée par les provinces caspiennes. Firûzkûh et la vallée de Karaj, de dialecte caspien, accueillent naturellement une migration des provinces caspiennes, ce qui n'est pas très significatif. Firûzkûh pourrait d'ailleurs être, à terme, rattachée à la province du Mazandarân.

On constate une certaine dispersion des gens du Guîlân qui s'installent un peu partout sauf dans la région de Hashtguerd et de Tâleqân.

Entre 1986 et 1996, 70 à 100 % des migrants s'installent à Téhéran et non pas en banlieue.

La tendance s'inverse à présent. Ainsi les Azéris, qui s'installaient prioritairement dans Téhéran même, préfèrent maintenant la banlieue, économiquement plus accessible.

A l'inverse, on voit toute une population venant de loin, du Baluchistân, de l'Hormozegân, de Kermân, etc. s'installer à Téhéran intra-muros. Il s'agit là sans doute d'une bourgeoisie proche du système politique qui recherche un environnement plus conforme à son nouveau statut social. Les Azéris ont un réseau plus étalé, on les voit autant en ville qu'en banlieue car ils ne sont pas obligés, culturellement, de venir en ville.

Dans les villages, la migration est complexe. Peu d'habitants migrent de la banlieue vers la ville de Téhéran. Ils viennent en grande partie de l'extérieur mais aussi de la ville de Téhéran. A Eslâmshahr, par exemple, que l'on dit peuplée d'Azéris, on s'aperçoit en fait que les migrants viennent du sud de Téhéran car les terrains y sont moins chers. Ces Azéris constituent en fait le premier noyau dur de cette extension, qui ont acheté des terrains et fait venir leurs proches.

Entre 1986 et 1996, 70 à 100 % des migrants s'installent à Téhéran et non pas en banlieue. La tendance s'inverse à présent. Ainsi les Azéris, qui s'installaient prioritairement dans Téhéran même, préfèrent maintenant la banlieue, économiquement plus accessible.

Histoire, culture et tradition des banlieues

On a dit de ces banlieues qu'elles n'ont pas de racines, pas d'histoire, pas de culture; il n'en est rien, et elles ont au contraire un noyau urbain important.

Culturellement, elles ne sont pas abandonnées notamment grâce aux Dâneshgâh-e Azâd, Universités islamiques, installées dans toutes les villes d'Iran et particulièrement dans les banlieues.

Les petites villes de montagne autour de Téhéran comme Firûzkûh, Lavasân, Damâvand, Tâleqân ont un niveau culturel et d'éducation très élevé. On dit en souriant qu'à Tâleqân la moitié de la population est ingénieur, l'autre moitié est ayatollâh. Par contre, dans les autres villes de banlieue, hormis Karaj, le nombre des diplômés de niveau universitaire est faible. Mais les évolutions actuelles sont rapides.

On a dit de ces banlieues qu'elles n'ont pas de racines, pas d'histoire, pas de culture; il n'en est rien, et elles ont au contraire un noyau urbain important.

Ces villes ont une histoire. Ainsi, Damâvand possède une mosquée seljoukide, une tour ilkhanide, un bazar, un caravansérail, un vrai centre ville, une

culture urbaine. Elle figure dans les guides touristiques. La ville moderne s'est développée à quelques kilomètres à l'extérieur, préservant le centre ancien.

Karaj, qui était le passage obligé pour Téhéran, possède un pont safavide très célèbre, un ancien palais safavide et un caravansérail. Son université d'agronomie s'est installée à l'emplacement du palais royal. L'expansion de Karaj s'est d'abord faite avec Zûrâbâd. Près de la rivière, il y avait autrefois des *kabâbis*, au-dessus un tappeh vide, où s'installèrent des migrants d'Azerbaïdjân venus travailler dans l'industrie. D'où le nom de cette ville, Zûrâbâd, la ville de la force. Après la révolution, elle est devenue un quartier d'Eslâmâbâd.

Cette ville connaît actuellement un programme de restauration, symbolique de la banlieue en rénovation. Comme partout, il existe des programmes d'urbanisme moderne, car la population est diversifiée, constituée de migrants originaires des provinces mais aussi des classes moyennes venant de Téhéran, devenue trop chère. L'avantage majeur de cette rénovation est que les opportunités de travail sont en centre ville, limitant considérablement les déplacements des habitants. On démolit les vieilles maisons, les réseaux d'eau et d'électricité, les égouts et les routes sont modernisés. Le paysage urbain de Karaj est classique des villes moyennes iraniennes, avec des maisons neuves et anciennes.

Des villes de montagne comme Fîrûzkûh,



Fresques murales en réfection d'un pavillon ayant appartenu à l'un des fils de Fath 'Ali Shâh dans un palais royal, lui-même situé autrefois dans l'enceinte de l'Université d'agriculture de Karaj.

Tâleqân, Damâvand, etc. restent d'agréables villes d'été, de résidences secondaires, non plus seulement des Téhéranais mais également des habitants des banlieues.

Les villages de ces banlieues révèlent leurs racines culturelles au cours d'événements festifs où les anciens habitants se retrouvent. C'est le cas, par exemple, du village de Jowestân qui accueille un *ta'zieh* spectaculaire chaque année le 21 du mois de ramadan.

Certes, autour de ces villes, on a parfois planté des immeubles en plein désert, dans le cadre de programmes immobiliers illogiques et inesthétiques. De la même manière, Téhéran possède un pourcentage de nouvelles constructions à l'uniformité architecturale assez triste, construites dans l'urgence, sous diverses pressions. On ne peut pas dire que l'architecture iranienne des 20 dernières années soit très remarquable. On voit dans les banlieues un paysage uniforme un peu consternant qui s'illustre par des constructions de béton et poutres métalliques.

Il faut toutefois noter qu'un des enjeux sociaux et politiques les plus intéressants de la période actuelle est d'observer ces villes de la banlieue de Téhéran en train de se construire, de gagner leur autonomie par rapport à Téhéran. Elles connaissent un grand dynamisme, illustré, par exemple, par la construction de grands ouvrages comme le barrage de Tâleqân, qui sera un des plus grands du Moyen-Orient.

Difficultés liées au développement des villes de banlieues

Le manque de services urbains constitue l'un des problèmes les plus importants des banlieues de Téhéran. Ce qui implique, pour les nombreux habitants de ces communes qui viennent travailler au centre de Téhéran, des déplacements longs et, pour les habitants de Téhéran, un coût important à supporter. Cela pose un problème de justice sociale.

Le plan d'urbanisme de la ville de Téhéran, créé en 1968 mais jamais complètement appliqué, fut élaboré pour la ville de Téhéran au sens strictement administratif du terme, sans concertation avec les municipalités de banlieue. De leur côté, les villes et villages de la périphérie se sont développés très rapidement de façon non planifiée; l'évolution de la banlieue n'a pas été intégrée dans un plan rationnel depuis une trentaine d'années.

L'exemple de Karaj est très significatif de cet état de fait. Cette petite ville tranquille, qui comptait 50 000 habitants il y a encore quelques années, s'est retrouvée rapidement avec plus d'un million de personnes habitant aux portes de Téhéran, cette évolution posant ainsi d'énormes problèmes de transports et d'infrastructures.

Karaj, qui s'est elle-même développée sans plan concerté, manque d'unité. Il y a encore deux ans, elle était dotée de trois prisons, mais n'avait ni hôpitaux, pratiquement pas de salles de cinéma ou de théâtre. Sur le plan des équipements éducatifs, elle n'abritait que l'université d'agriculture, complétée depuis par l'université Dâneshgâh-e Azâd. Ses équipements urbains, éducatifs, de santé, sociaux, sportifs, sont largement insuffisant pour une ville de 1,2 million d'habitants. C'est la ville de Téhéran qui fournit ces services, tels que l'autoroute

L'un des enjeux sociaux et politiques les plus intéressants de la période actuelle est d'observer ces villes de la banlieue de Téhéran en train de se construire, de gagner leur autonomie par rapport à Téhéran. Elles connaissent un grand dynamisme, illustré, par exemple, par la construction de grands ouvrages comme le barrage de Tâleqân, qui sera un des plus grands du Moyen-Orient.

Il n'y a pas de coordination entre les différentes municipalités. Chacune gère son propre développement, gardant jalousement ses prérogatives.

La mise en place d'un système de décentralisation est un des gros enjeux politiques et culturels de l'avenir.

et le réseau ferroviaire, très actifs entre les deux villes.

La ville de Téhéran est gérée par une municipalité qui essaie de prendre de plus en plus de pouvoir depuis une vingtaine d'années. Jusqu'à maintenant, c'était le Ministère du logement et de l'urbanisme de la province qui gérait tous les services. A présent, la ville de Téhéran est assez forte pour imposer son propre plan d'urbanisme mais elle ne prend en compte que ses 22 arrondissements et ses 5 millions d'habitants, sans prendre en considération ce qui se passe au-delà. Il n'y a pas de coordination entre les différentes municipalités. Chacune gère son propre développement, gardant jalousement ses prérogatives.

Ces problèmes sont pris en compte actuellement par les autorités qui envisagent une coordination au niveau de la région. Une communauté urbaine où les maires pourraient régler leurs problèmes en apportant des solutions concertées n'existe pas. Les relations entre Etat central et pouvoir local ne sont pas encore établies, c'est là une des difficultés politiques des plus importantes. La mise en place d'un système de décentralisation est un des gros enjeux politiques et culturels de l'avenir.

Le phénomène de la migration de Téhéran par rapport aux autres métropoles régionales

La métropole de Téhéran, malgré ses 20 millions d'habitants, est en fait la région d'Iran qui s'est le moins développée ces 30 dernières années, comparée à Ispahân, Shîrâz, Tabrîz, Mashad, Bandar 'Abbâs par exemple[1]. En Iran, les villes moyennes et les grandes métropoles régionales sont bien plus dynamiques que Téhéran. Sanandaj n'existait pas il y a 50 ans, pas plus que Zâhedân - 500 000 habitants aujourd'hui - n'existait il y a 30 ans.

Le niveau de la population de Téhéran a diminué pendant la Deuxième guerre mondiale puis, des années 1950 à 1980, il a progressé régulièrement avec un rythme accru dans les années 1970. Ensuite le rythme de croissance a baissé, alors que celui des autres villes d'Iran n'a pas cessé d'augmenter.

Ce qui est à noter en Iran, ce n'est pas le développement très spécifique de Téhéran et de sa banlieue, qui est somme toute classique, mais bien la migration de la population vers les capitales régionales, venue, comme pour Mashad par exemple, de la province même du Khorâsân. Les Kurdes s'installent à Sanandaj, les Baloutchs à Zâhedân, les Arabes vont à Ahwâz, les Guîlakîs à Rasht.

La population de ces villes, qui étaient autrefois des villes moyennes de 100 000 habitants, peut atteindre jusqu'à 700 000 habitants, tout en gardant une identité culturelle tout à fait originale.

Le phénomène de banlieue, modeste dans les villes de province, est une originalité de Téhéran où existe toute cette nébuleuse. Par contraste, Ispahân, par exemple, présente une banlieue plus cohérente car développée autour d'un système d'industries très organisées, bien reliées à la ville. ■

1. En proportion, Téhéran est plus petite que Paris, si on compare la taille de l'Iran à celle de la France.

La géographie, science des frontières, du dialogue et de la cohabitation

Entretien avec
Bernard Hourcade,
géographe spécialiste de l'Iran


Bernard HOURCADE

A l'occasion de sa dernière conférence sur son nouveau projet de recherche intitulé "Nouvelles identités des banlieues de Téhéran " à l'IFRI, Bernard Hourcade a accordé un entretien à la Revue de Téhéran qui sera publié dans deux numéros successifs.

Entretien réalisé par
Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI

Afsaneh POURMAZAHERI: Pouvez-vous nous présenter votre nouveau projet de recherche sur les "Nouvelles Identités des Banlieues de Téhéran" et ses premiers résultats?

Bernard HOURCADE: Nous venons juste de commencer nos recherches à ce sujet, il est donc encore un peu tôt pour donner des résultats... En Iran le problème qui se pose est que des gens ont une idée à priori sur ce qui se passe. Ils disent savoir certaines choses, tandis que la réalité est toute différente. Et en particulier sur les banlieues de Téhéran, qui est une question demeurant peu connue. On parle tous de Téhéran, en disant que c'est une ville gigantesque, de vingt millions d'habitants et on donne des chiffres faux, sans regarder vraiment la réalité. En ce qui concerne les banlieues… on connaît Karaj, Islâmshahr, mais on ne sait pas vraiment ce qui s'y passe en détail. Or, leur nombre d'habitants a augmenté de façon considérable. La population de Karaj, d'Islâmshahr, et de Gharchak est devenue presque aussi importante que celle de Nâiin, de Zavvâreh, ou de Sabzevâr. Ces petites villes de banlieue, il y a trente ans, sont maintenant devenues de grandes villes iraniennes. De ce fait, je pense qu'il est important de les connaître, de savoir qui habite dans ces villes et quelle est leur nouvelle identité afin de pouvoir mieux comprendre le fonctionnement de l'agglomération non seulement de la ville de Téhéran, mais également de toutes ces nouvelles grandes villes. Il faut également mentionner qu'un habitant sur trois de la région de Téhéran réside désormais dans ces banlieues. J'ai donc évoqué l'idée

de "nouvelles identités" parce que ce sont des choses peu connues. Gharchak n'est pas un village, Varâmin n'est pas une petite ville et il faut tenter de saisir ces nouveaux phénomènes tels qu'ils sont et de façon plus approfondie.

Il est important de savoir qui habite dans ces villes et quelle est leur nouvelle identité afin de pouvoir mieux comprendre le fonctionnement de l'agglomération non seulement de la ville de Téhéran, mais également de toutes ces nouvelles grandes villes.

A.P.: Etes-vous le premier à faire des recherches sur un tel sujet?

B.H.: Non, il y a déjà eu quelques études faites sur Karaj ou Islâmshahr, mais si vous regardez les journaux ou jetez un coup d'œil à la littérature scientifique, est-ce que vous remarquez un livre, un article sur Gharchak? Combien de livres et d'articles y a-t-il sur Nâiin, sur Sabzevâr? Même s'il y a des études qui sont réalisées par des Bureaux d'Ingénieur Conseil et par le Bureau de l'Urbanisme de la province de Téhéran, la connaissance qu'a le public de ces sujets est presque inexistante. Le rôle de l'universitaire est donc d'essayer d'étudier et de comprendre ces choses pour ensuite les exprimer clairement. C'est pour cela qu'avec Mohsen Habîbî qui est le doyen de la faculté d'urbanisme et d'architecture de l'Université de Téhéran ainsi qu'un ami de longue date, nous avons proposé ce programme sur lequel nous travaillons de façon conjointe.

L'Iran est un pays qui dispose d'un très grand nombre de statistiques et de données qui ont rarement été utilisées et analysées sur le plan géographique.

Farzaneh POURMAZAHERI: Pourquoi avez-vous décidé de collaborer avec M. Mohsen Habîbî pour le projet de *L'Atlas de Téhéran*? Aviez-vous auparavant remarqué certains manques dans les atlas déjà disponibles?

B.H.: Une chose très importante dans mon travail en Iran, depuis que j'ai été directeur de l'IFRI de 1978 à1993, est la coopération avec l'Iran. On n'est plus au XIXe siècle ni au début du XXe siècle. Il y a en Iran des universités, des chercheurs, des professeurs, qui travaillent dans leur domaine. Certains de ces professeurs ont été formés en France, donc la communication est facile. Si on veut réaliser actuellement des études sérieuses sur l'Iran dans tous les domaines et surtout en sciences sociales, on ne peut pas travailler sans collaborer activement avec les collègues iraniens qui sont dans le vif du sujet et connaissent les choses beaucoup mieux que nous. Dans le cas contraire, c'est un petit peu comme si on voulait regarder les choses avec un seul œil; on peut le faire, mais ce n'est pas très facile ni très riche, alors que de croiser les points de vue d'un Iranien et d'un Français permet de voir des choses qu'un iranien ne perçoit pas et que par exemple je verrai, et les choses que je ne vois pas et qu'il verra. Dans ce sens, le principe de la coopération est un principe de morale et de qualité scientifique.

Je connais Mohsen Habîbî depuis 25 ans et nous avons réalisé de nombreux projets ensemble. Quant à *L'Atlas de Téhéran*, Mohsen Habîbî y a travaillé pendant 10 ans. Nous avons réussi à mener à bien ce projet avec la mairie de Téhéran. Je travaille avec lui car c'est un ami et qu'il connaît beaucoup de choses. En fait, il est le meilleur spécialiste de ces questions-là en Iran. J'espère donc que l'on a pu faire un travail nouveau et novateur. L'Iran est un pays qui dispose d'un très grand nombre de statistiques et de données qui ont rarement été utilisées et analysées sur le plan géographique. Il existe en France une série d'atlas qui ont été faits pour déterminer sa situation géographique; je me suis donc inspiré de la méthode qui avait été mise en place à Montpellier, notamment à la Maison de la Géographie de Montpellier, et l'ai appliquée à la géographie de Téhéran. A l'époque, il n'y avait aucun atlas de

Téhéran réalisé selon un point de vue sociologique. Une ébauche avait été réalisée et n'avait jamais vraiment été publié qu'en 1965, je crois. Mais il n'y avait jamais eu une analyse de la société Téhéranaise, quartier par quartier pour voir qui sont les Téhéranais ou bien les gens de la banlieue de Téhéran, quel est leur âge, leur éducation, leur activité, dans quel genre de maison vivent-ils et qu'y font-ils. Tout ça est important pour connaître la ville.

A.P.: Pourquoi avoir choisi de consacrer vos recherches à l'Iran? Avez-vous effectué des recherches sur d'autres pays?

B.H.: Non, je n'ai pas travaillé sur d'autres pays mais j'avais commencé à faire le travail que je fais en Iran en France et sur la France, notamment sur les Pyrénées. J'avais commencé des travaux de maîtrise sur cette zone et lorsque j'étais professeur à l'université de Pau dans le sud de la France, j'ai dirigé un institut de recherche sur les montagnes. Nous avons alors travaillé sur la géographie des Pyrénées, sur la question de relation aux cultures traditionnelles et de développement économique. J'ai réutilisé les méthodes et analyses dont je m'étais servi pour mes études sur les Pyrénées en Iran. Mais depuis 1978 et après la Révolution islamique qui est un événement exceptionnel, j'ai remarqué d'innombrables changements. L'Iran est un pays tellement vaste, intéressant et complexe qui bouge d'une telle manière que l'on n'a pas de temps de s'occuper d'autres choses. Je n'ai donc pas travaillé sur d'autres pays. L'Iran fait partie du monde islamique, et je me renseigne sur les questions de la société islamique pour comprendre l'Iran. L'Iran est situé dans le Moyen Orient, donc je connais un petit peu le Moyen Orient, je lis les livres de mes collègues et de mes amis français, anglais, américains, russes, allemands, iraniens ou arabes sur le monde arabe, sur le monde turc, etc. Je m'intéresse aux questions globales du monde et en tant que géographe, je regarde le monde bouger. Je suis allé participer à des colloques en Syrie, en Egypte et en Turquie, mais jamais pour y travailler où m'y établir. Par contre, moi et deux collègues faisons des études comparatives entre Téhéran, Istanbul et le Caire. Nous avons ici à Téhéran, en France et à Istanbul, organisé des séminaires consacrés à des comparaisons entre ces trois villes afin de dégager leurs ressemblances et similitudes ou au contraire, tenter de saisir en quoi elles se distinguent.



L'Atlas de Téhéran

Il n'y avait jamais eu une analyse de la société Téhéranaise, quartier par quartier pour voir qui sont les Téhéranais ou bien les gens de la banlieue de Téhéran, quel est leur âge, leur éducation, leur activité, dans quel genre de maison vivent-ils et qu'y font-ils. Tout ça est important pour connaître la ville.

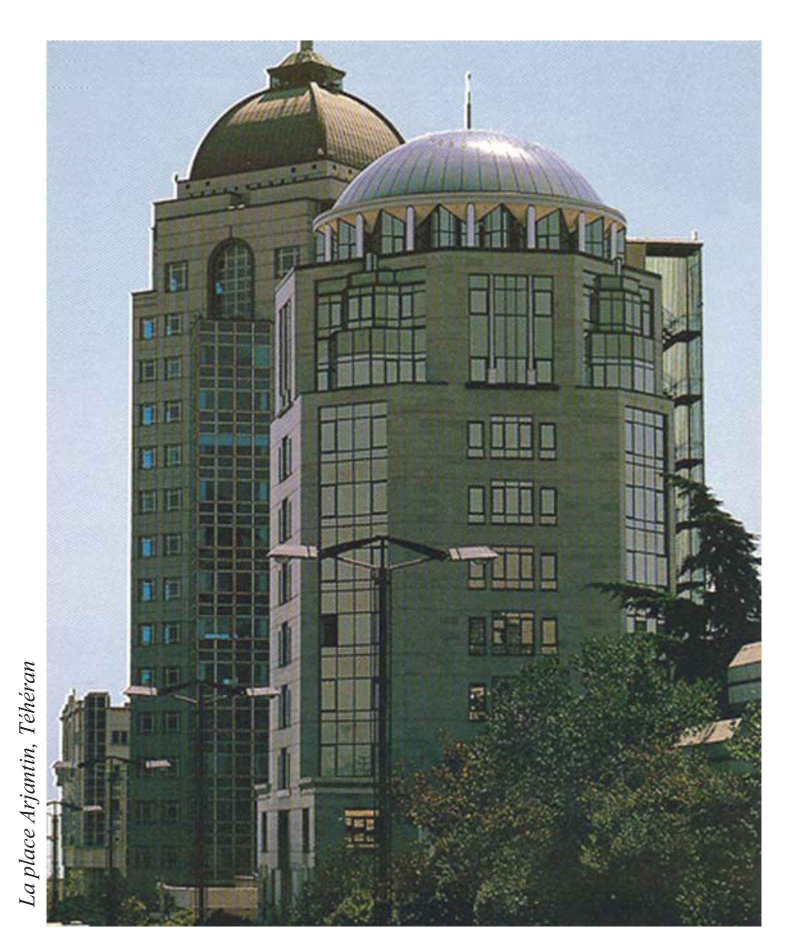
F.P.: Vous dites que l'Iran bouge, mais selon quel point de vue?

B.H.: A tous points de vue. L'Iran bouge sur le plan géographique. Les gens viennent vers les villes, les villes se développent et donc la répartition de la population se modifie. A Téhéran, certains changements géographiques apparaissent

La géographie est donc amenée à utiliser les travaux des autres sciences sociales de façon massive.

entre le nord et le sud des banlieues. Mais aussi des changements de culture, parce que les gens sont beaucoup plus éduqués aujourd'hui. Presque tous les Iraniens savent désormais lire et écrire, alors qu'ils n'étaient que 30% il y a quarante ans. L'évolution de la démographie en Iran est également une révolution sociologique fondamentale. Une femme iranienne aujourd'hui a deux enfants en moyenne, alors que sa mère en avait en moyenne sept. C'est un changement extraordinaire de génération. Sans compter la politique, et tout le reste. L'Iran est un pays qui bouge à une vitesse bien plus grande que les pays voisins.

F.P.: Bien que votre domaine d'étude soit principalement la géographie, vous faites intervenir d'autres disciplines dont l'histoire, la culture, la politique et l'anthropologie dans vos recherches. Comment ce recours à l'interdisciplinarité a-t-il contribué à les enrichir?



La place Arjantin, Téhéran

B.H.: Le géographe rencontre parfois le problème suivant: il pense que la géographie est une sorte de science sociale de synthèse. Toutes les données géographiques et même physiques sur le climat, la géologie, la botanique, la démographie, l'économie, la politique, la sociologie, la culture, tout ceci se passe à un endroit, par exemple Téhéran, et le géographe est conduit à utiliser fréquemment d'autres sciences sociales. Non pas des études détaillées mais davantage certaines de leurs données ou les résultats principaux des collègues travaillant dans différentes disciplines pour voir comment tout cela se mélange et s'articule sur un territoire comme l'Iran ou Téhéran. Par exemple, à Téhéran, combien de personnes habitent dans une maison, quelles sont les activités économiques, comment se déplacent les gens, quel est le niveau de pollution, comment est le paysage général… tous ces éléments doivent être combinés pour comprendre l'identité d'un quartier. Un géographe est en fait obligé de tenir compte de tout cela et de voir comment ces différentes données s'articulent. La géographie est donc amenée à utiliser les travaux des autres sciences sociales de façon massive, car c'est une science qui a pour but d'essayer de comprendre de manière juste les relations existant entres les différentes disciplines.

A.P.: Ne serait-ce pas une nouvelle approche de la géographie?

B.H.: Il y a là lieu à débat. Beaucoup


La place Azâdi, Téhéran

de géographes, surtout en Iran, où la géographie est conçue uniquement comme la science qui donne des noms aux lieux et parle des montagnes, des plaines et des rivières. Cela est évidemment la base. C'est la géographie d'Ibn Khaldoun ou d'Hérodote, il y a trois mille ans. La géographie consiste à expliquer pourquoi ici, ce n'est pas ailleurs. Ici, nous sommes en Iran, on n'est pas en France. Pourquoi? Parce qu'il y a cinq mille kilomètres de différence, les femmes et les hommes sont différents... On étudie donc la géographie, c'est-à-dire que les hommes qui sont ici, sont différents, et pourquoi ils sont différents? C'est parce qu'ils sont à cinquante kilomètres ou de l'autre côté de la rue. C'est ça la géographie. Ce n'est pas simplement désigner les montagnes, les plaines, etc., cela n'est qu'une partie de la géographie. L'essentiel est de voir quelle est la répartition de ces activités. Ce qui est fantastique dans une recherche géographique, c'est qu'elle étudie pourquoi moi ici, je suis différent de quelqu'un d'autre qui est un peu plus loin. Et on est ainsi amené d'une certaine manière à étudier la cohabitation entre les gens. Quand l'historien étudie quelqu'un qui a vécu il y a cent ans ou trois mille ans, il vous a légué un héritage. Un géographe étudie la cohabitation des gens qui sont vivants. C'est la science du dialogue, une science vivante qui montre comment les gens sur la terre sont en relations harmonieuses ou conflictuelles. Quand on voit qu'ici c'est l'Iran et là-bas



la France, cela défini deux identités. On pourra ensuite s'interroger quant aux relations existantes entre les deux, comment elles s'articulent... La géographie étudie comment les hommes habitent ensemble. C'est la science de la cohabitation.

A.P.: L'anthropologie y joue donc un grand rôle…

B.H.: L'anthropologie est la relation entre les hommes au niveau individuel ou collectif, mais d'un point de vue culturel, alors que la géographie parle de l'anthropologie aussi bien que de l'économie et de la politique et toutes les autres disciplines. Elle a donc une dimension plus englobante. Pour nous, le problème essentiel de la géographie est de voir dans quelle mesure il y a un groupe qui est dans un lieu donné, sur une terre donnée avec une identité particulière, parce que tout le monde n'est pas pareil. La géographie est la science des frontières. Ici je suis dans le nord de Téhéran, là je suis dans le sud de Téhéran. Qu'est-ce qui fait qu'ici c'est le nord de Téhéran et là-bas le sud? Evidemment c'est la frontière. La frontière est quelquefois très floue, c'est parfois une zone très large…c'est de cela que traite la géographie.

L'anthropologie est la relation entre les hommes au niveau individuel ou collectif, mais d'un point de vue culturel, alors que la géographie parle de l'anthropologie aussi bien que de l'économie et de la politique et toutes les autres disciplines.

F.P.: Pourriez-vous nous donnez quelques éléments de comparaison entre Téhéran et Paris?

B.H.: D'abord les deux villes ont à peu près la même taille et la même structure géographique. C'est-à-dire que le cœur de Paris, Paris et la proche banlieue, rassemble environ 7 millions d'habitants, comme la ville de Téhéran et sa très proche banlieue. Cependant, la différence fondamentale réside dans l'histoire: Paris est une ville très ancienne alors que Téhéran est beaucoup plus récente. Les souverains iraniens, les shâhs d'Iran, se sont en général très peu intéressés à Téhéran, alors que Paris est demeuré un centre d'intérêt pour les rois de France. Il y existe une continuité historique. Au XIXe siècle l'essentiel de la ville a pris la forme qu'elle a aujourd'hui, à la suite de la politique de la ville supervisée par le Baron Haussmann. A Téhéran, ce ne fut pas le cas. Les shâhs qâdjârs ont mis beaucoup de temps à être des citadins, à habiter à Téhéran. Ils étaient un peu nomades, et habitaient à Soltânyeh qui est en montagne. Ils n'ont fondé la ville actuelle que très tard : ce fut sous Nassereddîn shâh que la ville commença à exister et que furent construits quelques bâtiments comme Shamsolémâreh ou le palais du Golestân. Sous les Pahlavis, les grands ministères et les grandes avenues furent créés par Rezâ shâh. Cependant, Mohammad Rezâ shâh Pahlavi, son fils, n'était pas du tout un urbaniste et ne s'est pas intéressé à l'architecture. On aurait pu croire au contraire que dans le sillage de sa politique de prestige, il aurait fait construire de magnifiques bâtiments et



de grandes avenues. Le site de Téhéran est magnifique; surtout lorsque l'on voit le paysage de l'Alborz et de Totchal en hiver quand il est blanc. C'est une grande scène de théâtre en pente douce vers le désert, avec les ruisseaux qui coulent du nord au sud et les grandes avenues d'arbres. Le site était bien plus beau que celui de Paris ou d'Ispahan. Malheureusement, la ville n'a pas bénéficié d'une réelle politique urbaine alors que Paris a bénéficié d'une volonté politique, d'une sorte de continuité de la politique urbaine qui a fait d'elle une ville millénaire au riche patrimoine historique. Ce ne fut pas le cas de Téhéran, étant donné que les souverains iraniens ont au cours de l'histoire élus plusieurs capitales dont Mashad, Tabriz, Ispahan, Shirâz, et Téhéran qui n'a donc pas cette continuité historique. Cela est un paradoxe dans un pays qui possède une très longue tradition historique, mais qui ne fut pas centrée sur Téhéran. Quant à moi, j'aime Téhéran, mais cela ne signifie pas que je suis d'accord avec certaines choses. Aimer c'est aussi être capable de dire "je ne suis pas d'accord". Mais j'aime Téhéran parce qu'il y a dans cette ville toute la synthèse de l'Iran. Tous les iraniens sont à Téhéran; de Baloutchistan, d'Azerbaïdjan, de Khorasan et il y a certainement des Téhéranais ici. Il y a une dynamique extraordinaire dans cette ville et les contrastes sont très forts. A mon avis, c'est une belle ville surtout avec ses grandes avenues d'arbres, mais faute de la continuité historique dont je vous ai parlé, elle tend à perdre de sa beauté et certains de ces attraits.

A.P.: Qui sont les gens qui n'aiment pas Téhéran? Sont-ils des gens de province?

B.H.: Ce sont souvent les Téhéranais eux-mêmes! En outre, beaucoup de gens s'intéressent à cette métropole. Mais en général ils n'aiment pas Téhéran en disant que c'est une ville surpeuplée, très polluée, etc. Il y a beaucoup de mécontentements, mais cette ville regorge aussi de belles choses. Vous avez des *koutchehs* (ruelles) et des rues extraordinaires, l'avenue Felestine est belle, Lâlehzâr est magnifique. Vous avez autour dans les vieux quartiers, par exemple près de la mosquée Sepahsâlâr ou bien à Shemirân, des ruelles qui sont extraordinaires. Et depuis la révolution islamique, il faut le dire, il y a eu une volonté de faire quelque chose pour Téhéran, de construire une politique de la ville sur le long terme. Mais une ville de 12 millions d'habitants ne peut changer à court terme, et il faudra sans doute plusieurs décennies pour juger des résultats. ■

A suivre…

Tous les iraniens sont à Téhéran; de Baloutchistan, d'Azerbaïdjan, de Khorasan et il y a certainement des Téhéranais ici. Il y a une dynamique extraordinaire dans cette ville et les contrastes sont très forts.

Banâ'î ou l'humour exilé

Monireh BORHANI

Banâ'î, de son vrai nom Kamâl-e-Dîn Shîr-'Alî, est un célèbre poète de la fin du IXe siècle de l'hégire (XVe siècle). C'est en raison du métier de son père (Mohammad Sabz Mé'mâr, qui était architecte) qu'il choisit l'un de ses pseudonymes, Banâ'î, signifiant "constructeur".

Dans son œuvre poétique, il utilise deux pseudonymes. L'un, Banâ'î, paraphe son recueil d'odes, de poèmes lyriques et de refrains qui forment un Divân de six mille vers. L'autre, Hâlî, clôt un autre de ses Divans, de trois mille vers, dans lequel il répond aux ghazals de Sa'adî et de Hâfez. (Un superbe exemplaire de ce Divân est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris.)

Il naquit à Harât où il passa son enfance et sa jeunesse, se perfectionnant durant ces années de formation dans les arts poétiques et littéraires de son époque jusqu'à devenir l'un poètes les plus réputés de son temps. Il excella très tôt dans diverses matières dont la calligraphie, dont il fut l'un des maîtres renommés en son temps. Doté de surcroît d'une belle voix, il chantait à l'occasion des grandes fêtes. Il est également l'auteur de deux traités sur les rotations célestes.



Il n'était pas un homme de cour et sut trouver d'heureuses formules, dans un style humoristique et chantant, pour dénoncer la misère intérieure cachée sous le clinquant de la cour et des courtisans comme Amîr 'Alîshîr Navâyî. On raconte qu'un jour, étant allé se procurer un bât, il avait demandé un bât de Mîr 'Alîshîr, ministre du roi safavide Shâh Esmaïl Ier, ce qui avait provoqué la colère de ce dernier. A la suite de cet événement, Banâ'î fut expulsé du territoire et vécut longtemps en voyageur, vivant au gré de ses pérégrinations dans le Khorâssân de l'Ouest, l'Iraq et le Caucase. Son cœur n'avait cependant pas quitté sa terre natale et la tristesse de l'exilé est très nettement perceptible dans sa poésie. En Iraq, Soltân Ya'aghoub, l'un des suzerains de la région, le prit sous sa protection et bénéficia de ses conseils d'ami. Après quelques temps passé à la cour de ce mécène, le poète prit le chemin du Fârs, puis, peu de temps après, il s'établit dans le

nord, à Tabrîz, ville où il composa son ensemble *Le Jardin d'Eram* ou *Bahrâm et Behrouz*, recueil en vers dédicacé à Soltân Ya'aghoub Agh-Ghuyunlou, à la mémoire duquel Banâ'î composa un autre poème après sa mort et quitta l'Azerbaïdjan pour retourner à Harât.

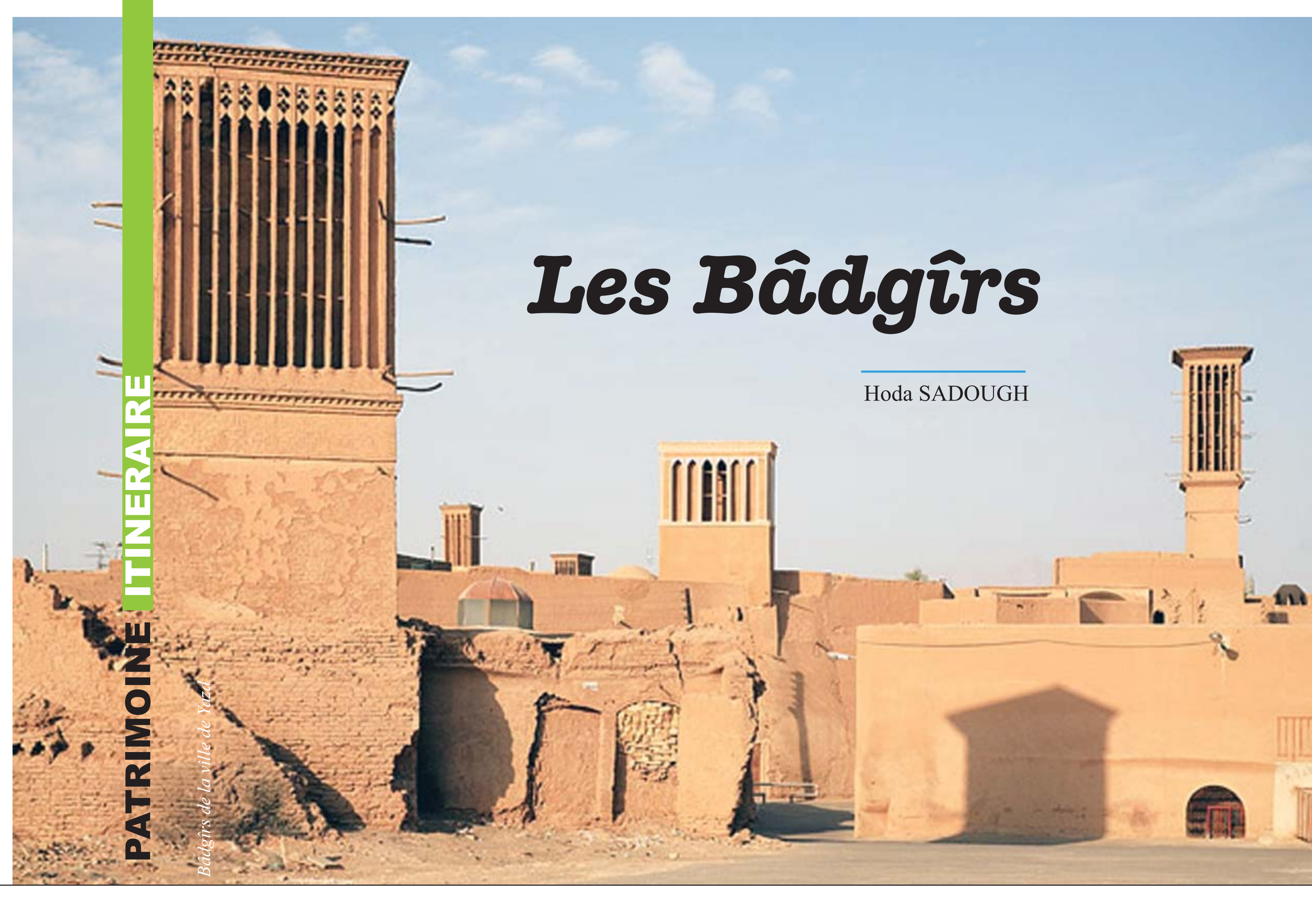
La méfiance et l'inimitié qu'il éprouvait pour les courtisans n'ont pourtant jamais empêché Banâ'î de faire l'éloge des rois. Parmi ses panégyriques, on peut faire allusion à une ode composée en dialecte herâvî qui fait l'éloge de Soltân 'Alî Mîrzâ, suzerain de la Mésopotamie. On peut également citer en la matière plusieurs poèmes composés à la gloire de Soltân Badî'-o-Zamân. En outre, Banâ'î est l'auteur d'un *mathnavî* de neuf mille vers consacré à Sheybak Khân.

En tant que poète, sa connaissance profonde de la stylistique, son talent, son éloquence et surtout son humour le rapprochent des poètes des XIIème et XIVème siècles, et bien qu'il fut généralement un compositeur d'odes, son lyrisme lui a permis de s'illustrer également dans le domaine du *ghazal* ou de l'ode lyrique, où il utilise sa finesse naturelle et la précision de son style pour illustrer des thèmes amoureux et délicats, ainsi que les thèmes ésotériques et mystiques traditionnels de la poésie persane.

Banâ'î décéda au cours de l'attaque d'Amir Yârahmad Esfahânî, ministre du roi Shâh Esmâ'îl en Mésopotamie, en l'an 918 de l'hégire (1512).



O cœur,
Indigne de confiance
Ne sois point du monde l'ordonnance,
Laisse la cupidité,
Et attends,
L'infaillibilité
Des temps.
Pour ne pas devoir courber le cou,
O cœur,
Vis en sorte qu'à l'heure où tu redeviendras poussière,
Nulle poussière de toi n'enlaidisse un autre cœur.
Si abstrait, si seul, pars de ce monde
Qu'on ne dise de toi que ta grandeur féconde,
Tu seras seul à mourir,
Vivant, de ta solitude, donc, tu dois rire.
Banâ'î, n'attends pas du monde la gloire,
Car le monde ne la connaît point.



Bâdgirs de la ville de Yazd

Les Bâdgîrs

Hoda SADOUGH

Les Iraniens furent sans doute les premiers créateurs du *Bâd-gîr*, signifiant capteur de vent en persan. Cet élément traditionnel de l'architecture fut très utilisé pendant des siècles afin de supporter l'étouffante chaleur estivale des régions les plus désertiques du pays. Etant donné son efficacité pour rafraîchir les maisons, les Iraniens l'intégrèrent dans leur habitat, ce qui induit le développement rapide d'un mode d'architecture propre aux provinces méridionales et centrales de l'Iran. Au fur et à mesure de l'augmentation du nombre des tours de vent, les Iraniens développaient davantage leur aspect esthétique en les ornant de briques décoratives et en créant des ouvertures en forme de jolis arcs.

Il faut également souligner que la ville antique de Yâzd est connue en tant que "Ville des capteurs de vent" du fait de l'important nombre de Bâdgîr que l'on y trouve. Le jardin historique de cette ville nommé "*bâgh-e-dôlât-âbâd*" est aussi célèbre car il abrite le plus haut Bâdgîr du monde dont la colonne octogonale atteint une hauteur de 34 mètres.

Conscient des impacts nocifs et polluants des nouvelles technologies pour l'environnement, il est intéressant de constater aujourd'hui un regain d'intérêt pour les initiatives de certaines civilisations anciennes pour maîtriser la nature ou dominer ses contraintes. A ce titre, de nombreux écologistes contemporains parlent de la nécessité de construire des villes écologiques.

Or le système du Bâdgîr peut-il avoir un rôle dans cette vision renouvelée de l'environnement? Cela semble être confirmé par les études menées dans le cadre de l'architecture écologique, qui met l'accent sur le mode de construction du Bâdgîr dans ses différentes formes initiales. Ce nouveau domaine de l'architecture permettant la construction des maisons écologiques reprend les "règles de l'art" de l'architecture ancienne. Elle intègre au mieux les maisons dans leur environnement et s'attache tout

particulièrement à respecter l'orientation la plus favorable pour la ventilation naturelle et l'ensoleillement. En d'autres termes, elle vise à adapter le projet immobilier à son environnement, malgré les conditions climatiques difficiles qu'il nous offre.

L'architecture du Bâdgîr

Les Bâdgîrs étaient généralement construits en forme de polygone régulier, notamment de tétragone et d'octogone. La hauteur de la colonne devait être supérieure à celle des autres éléments du toit et il fallait les faire remonter juste au-dessus du la "chambre du bassin". Au milieu de cette chambre se trouvait un ou plusieurs réservoirs d'eau établissant la connexion entre l'arrière cour et les chambres estivales.

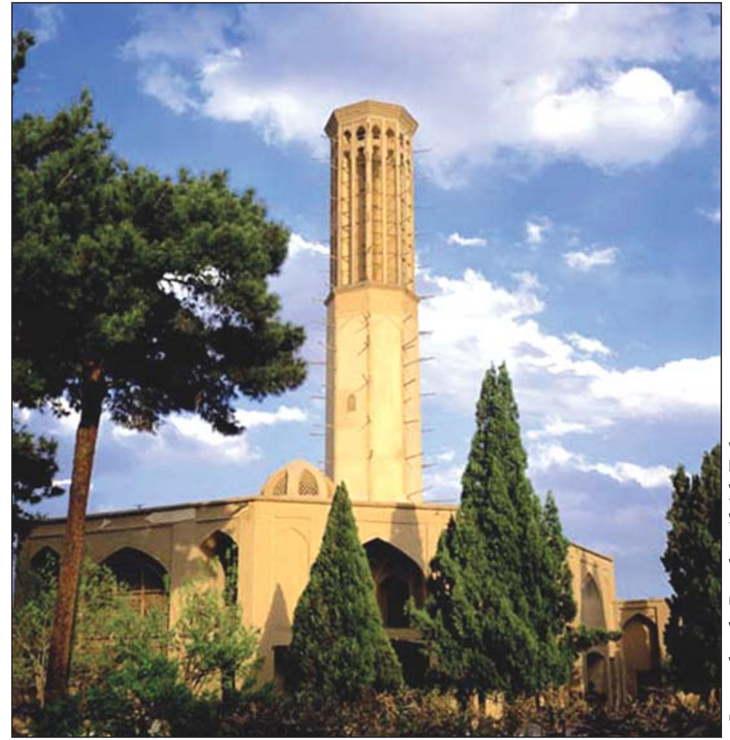
En examinant le mécanisme des tours de vent, on constate que nos actuels refroidisseurs hydriques fonctionnent de la même manière.

Chaque fois qu'un faible souffle de vent passe à travers le sommet du capteur de vent, la différence de hauteur crée une faible différence de pression entre la base et le sommet de la colonne interne du Bâdgîr. La différence de pression aide l'air chaud à remonter vers le sommet et à amener de l'air frais vers le bas de la colonne. D'autre part, la division de la colonne interne par des cloisons et des rideaux de briques accélère non seulement le déplacement de l'air, mais implique également sa diffusion jusqu'au bout de la colonne.

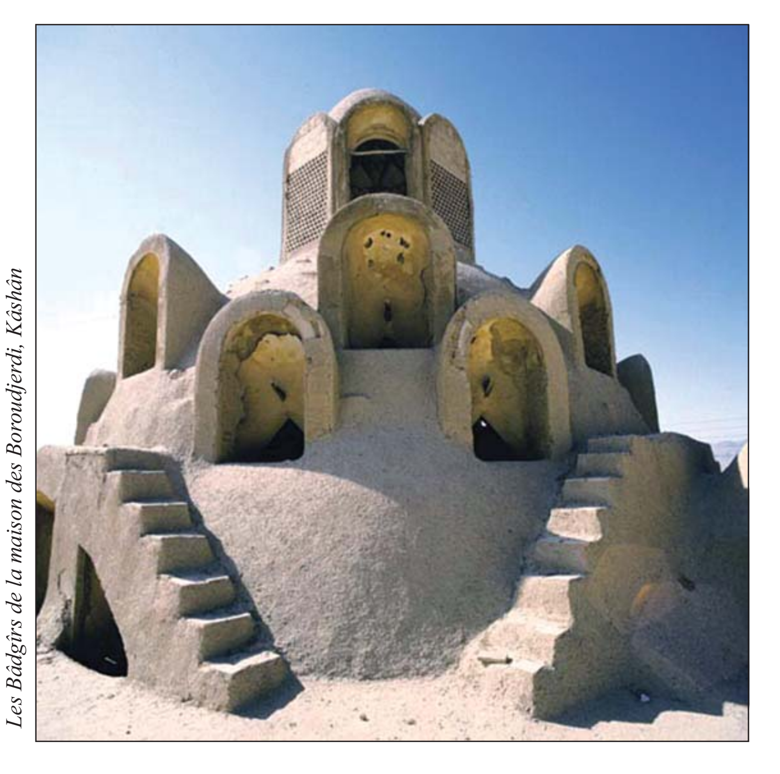
Une fois que l'air a traversé la longueur, il entre en contact avec l'eau du bassin, située en dessous. Dès lors, l'eau entre en contact avec la chaleur de l'air et s'évapore. Cet échange de chaleur se traduit par une baisse considérable de la température de l'air qui est ensuite acheminé vers les chambres estivales. Pour les plus riches, la chambre du bassin était un espace fermé et séparé des chambres estivales, qui disposaient d'orifices semblables aux canaux de refroidissement intérieur; ainsi, l'air frais était conduit là où l'on voulait.

En outre, le Bâdgîr était également employé dans les "*yâkhtchâl*" ou refroidisseurs naturels pour le stockage de la glace mais aussi parfois de la nourriture. Un *yâkhtchâl*, signifiant "stockage de glace", est un réfrigérateur ancien. Cette structure était un grand espace enterré jusqu'à 5000m³ qui avait des murs d'au moins deux mètres d'épaisseur à la base faite avec une mixture totalement imperméable. Cet espace était souvent relié à une source d'eau et possédait aussi souvent un Bâdgîr qui pouvait facilement rafraîchir les

Conscient des impacts nocifs et polluants des nouvelles technologies pour l'environnement, il est intéressant de constater aujourd'hui un regain d'intérêt pour les initiatives de certaines civilisations anciennes pour maîtriser la nature ou dominer ses contraintes.



Le jardin de Dowlat-Abâd, Taft


Les Bâdgîrs de la maison des Boroudjerdi, Kâshân

différentes pièces pendant les jours d'été.

Le Bâdgîr et le climat

En général, les plus hauts Bâdgîrs étaient construits en forme d'octogone et de tétragone, tandis que les plus courts avait une seule ouverture orientée contre le courant d'air.

La diversité des courants d'air et la situation morphokilométrique se reflète dans la construction des Bâdgîrs.

En effet, dans les régions au climat désertique, le vent déplace les dunes mouvantes. Dès lors, les poussières s'élèvent très haut dans le ciel et sont ainsi facilement prises dans les courants traversant les régions et les zones encore non conquises par le désert. Cela explique pourquoi les tours de vent de ces régions n'ont qu'une seule ouverture orientée inversement au sens des vents désertiques, ce qui décroît considérablement la pénétration des poussières à l'intérieur de l'édifice. D'autre part, un espace constituant une sorte de "bouclier" qui avait pour rôle de ralentir le courant d'air et de filtrer la poussière était prévu dans la colonne interne.

La forme multilatérale prise par d'autres Bâdgîrs convient davantage aux régions où les courants d'air ont divers sens, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Par ailleurs, les capteurs de vent octogonaux sont très efficients en raison de leur périmètre quasiment circulaire, qui facilite le captage de vent quel que soit sa direction.

La différence entre les Bâdgîrs de Yâzd et de Meybôd

Située seulement à 50 km de la ville de Yâzd, la ville de Mêybôd a une architecture différente de celle de Yâzd. Ainsi, la diversité des courants d'air dans ces deux régions et la situation morphokilométrique se reflète dans la construction de leurs Bâdgîrs. En effet, la ville de Yâzd est située en plein désert et entourée de deux chaînes de montagnes qui la protègent relativement des typhons désertiques. En raison de cette particularité, les Bâdgîrs de cette ville furent construits en octogone, ayant une hauteur remarquable de 15 à 18 mètres.

Par contre, les Bâdgîrs de Mêybôd, exposés directement aux courants d'air très intenses, sont de faible hauteur et n'ont qu'une seule ouverture.

Un autre emploi non négligeable des capteurs de vent est "l'effet de cheminée". Dans la journée, au moment où l'air ne se déplace pas facilement ou qu'il souffle dans le sens opposé des orifices de la colonne, la chaleur s'échappe de l'intérieur du bâtiment à travers le canal du Bâdgîr et entraîne donc une circulation de l'air douce et rafraîchissante.

On bénéficie de cet effet pour renforcer l'efficacité des Bâdgîrs. Il faut alors

ajouter un à trois autres Bâdgîrs au principal ayant des ouvertures dans des directions autres que celle du vent - seules les ouvertures du principal demeurant orientées vers le vent. Ce dernier sera ainsi introduit par les orifices du Bâdgîr principal et l'air chaud de l'intérieur s'échappera simultanément par les trois autres colonnes dont les canaux sont divisés en quatre sections en forme de croix.

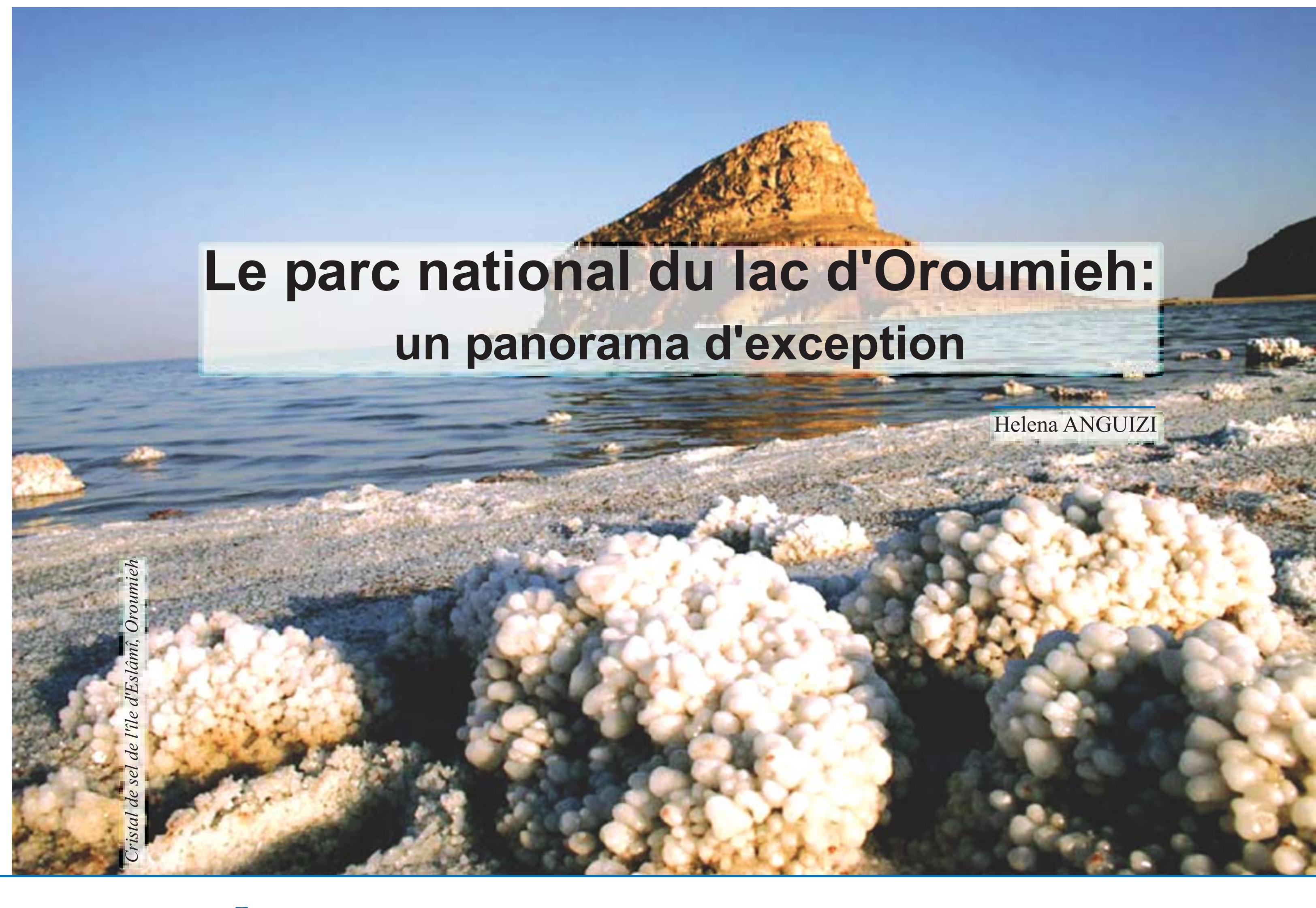
Une autre particularité concerne la consolidation de la tour du vent vis-à-vis de la pression du vent. Cet objectif était atteint en construisant des échafaudages le long du corps du Bâdgîr dont l'extrémité dépassait des deux côtés de la colonne et servait aussi lors de sa restauration.

Une étude de faisabilité était indispensable avant la construction des Bâdgîrs. Cette étude concernait particulièrement la hauteur de la tour, le nombre d'orifices, l'espace à climatiser et la direction des vents. Commettre la moindre erreur dans ces évaluations pouvait aboutir à des effets opposés à l'objectif initial et entraîner notamment l'entrée de la poussière et de l'air chaud au sein des maisons.

Enfin, il convient d'indiquer que nous ne prétendons point avoir ici abordé l'ensemble de la question du Bâdgîr dans ses différentes dimensions, et qu'il demeure d'importantes recherches à effectuer dans ce domaine. Dans tous les cas, cela souligne la nécessité de porter une attention à certaines techniques du passé pour apprendre les initiatives de nos ancêtres et éventuellement les utiliser pour répondre à certains problèmes environnementaux, notamment dans le domaine du développement durable. ■



La maison d'Aghâ-Zâdeh, Abarkouh, Yazd



Le parc national du lac d'Oroumieh: un panorama d'exception

Helena ANGUIZI

Cristal de sel de l'île d'Eslâmî, Oroumieh

Le parc national du lac d'Oroumieh, vaste territoire dont la richesse biologique, la beauté, et la dimension historico-culturelle valent le détour, est situé au Nord-Ouest du pays et plus précisément au centre du plateau de l'Azerbaïdjan.

Le lac d'Oroumieh est un lac salé qui se trouve donc dans l'Azerbaïdjan iranien. C'est le plus grand lac d'Iran, avec une surface d'environ 5200 km² et le deuxième plus grand lac du monde après la mer morte. Il mesure environ 140 km de long et 55 km de large. Sa profondeur maximale est d'environ 16 m. Ce lac est également le plus grand de l'Asie de l'Ouest. La teneur en sel de l'eau du lac est plus ou moins concentrée selon le niveau des pluies saisonnières. Bien que situé dans une région où les températures restent plutôt froides toute l'année, ce lac ne gèle pas, même en hiver, notamment en raison de la grande quantité de sel qui s'y trouve. En outre, l'eau du lac est trop salée pour que les poissons ou tout autre espèce aquatique puisse y vivre; seules des algues très résistantes peuvent y survivre. Elles poussent dans les profondeurs et servent de nourriture aux oiseaux et notamment aux canards. Une grande partie du lac est classée en tant que parc national.

Le lac est parsemé d'une centaine de petites îles rocheuses, qui constituent un point de halte pour diverses espèces d'oiseaux au cours de leur migration. Au niveau ornithologique, cette région est d'une richesse exceptionnelle: on peut ainsi y admirer la grèbe à cou noir, le tadorne, le flamant rose, le goéland railleur, l'avocette et le goéland d'Arménie; mais également des mammifères tels que les chèvres, les béliers et le cerf jaune d'Iran. Le recensement annuel montre que ce milieu exceptionnel constitue un habitat parfait durant la saison chaude tout comme la saison froide pour plus de 180 espèces d'oiseaux.

L'île de Kâboudân également appelée Ghouyoun Dâghî (3200 hectares), l'île de Achk (2300 hectares) et Espir (1150 hectares) sont respectivement les trois plus grandes îles, après l'île d'Eslâmî qui est la plus grande de toutes.

La deuxième plus grande île, Kâboudân, est le lieu où est enterré Hulagû Khân, petit fils de Gengis Khân.

La pierre de Kâzem Khân est l'un des grands attraits touristique de la région. Ce site historique se trouve à proximité d'un village nommé Ghourchine, situé à 60 kilomètres au nord d'Oroumieh. La pierre de Kâzem Khân est un rocher qui, comme une sorte de péninsule, se trouve dans la partie la plus profonde du lac. Un très étroit chemin permet d'en atteindre le sommet, qui se trouve à 350 mètres d'altitude. Plus on grimpe et plus la largeur de la route diminue. Au sommet il existe un fort qui ne possède qu'une seule voie d'accès. Aux alentours, on peut admirer d'immenses pierres taillées qui témoignent de la présence, jadis, de bâtiments en ce lieu. La forteresse qui ressemble fort aujourd'hui à une grotte peut facilement contenir 200 personnes. On raconte notamment que durant la Première Guerre mondiale, un dénommé Kâzem Khân fit construire ce fort pour parer aux assauts d'Ismâ'îl Khân Seminghou. ■



L'île de Moshté Osmân



L'île d'Eslâmî

Le luth fou

Lalla Gaïa à Qom (5)

Vincent BENSALI

Lalla Gaïa ignore depuis combien de temps elle jouit de l'hospitalité de Sayyed 'Alî Mabda'. Au fil des jours, elle en a appris davantage au sujet de son hôte enseveli, auquel elle ne manque pas de rendre visite, chaque matin et chaque soir. La nuit de vendredi, beaucoup de visiteurs traversent le jardin; des hommes, des femmes, quelques enfants, des Iraniens, des Indiens, on y croise même parfois un membre du clergé. Au sous-sol, la ferveur est profonde, on alterne la récitation du Coran et la lecture de poèmes, on se fond dans le tourbillon ascendant d'un *dhikr*, personne ne se préoccupe de l'identité des autres visiteurs, chacun vient louer le Seigneur des mondes au creux de la sublime présence d'un amant marchant plus avant sur le chemin… Dans le jardin, on prend le frais des nuits du désert, on contemple les étoiles en sirotant un thé, on partage du pain et des dattes, on devise avec des gens venus d'horizons différents, sans être limité par les convenances habituelles, car tous partagent ce même cœur vibrant pour l'Immensité. Aussi, comme ce cœur est partagé, chacun y adjoint son souffle, ce qui l'exalte… Dans les paroles de chacun, on apprend sur ce cœur que l'on sent dans sa propre poitrine. L'un récite des vers de Rûmî, de Hâfez, car il ne saurait mieux exprimer l'amour qui jaillit de son être. Un autre répète inlassablement des noms de son Seigneur, car il ne voit pas l'utilité de prononcer d'autres mots que ceux-là. Un autre encore transmet des éléments de la vie des saints, de ceux que l'on appelle les Amis de Dieu. Chacun veut donner aux autres les perles qu'il a découvertes, comme autant de gouttes d'eau de cet océan que tous cherchent et veulent goûter. Au cours de ces nuits, Lalla Gaïa a l'impression que l'ensemble des hommes et des femmes de ce monde forment en réalité un seul être, qui pourrait être elle, tout simplement, car c'est à travers elle qu'elle le perçoit. Aussi, dans une telle perspective, chaque individu rencontré lui parle d'elle-même, de sa quête, et lui rapporte des nouvelles de lieux qu'elle n'a pas encore atteints, de chemins qu'elle


La mosquée actuelle de Jamkarân

n'a pas encore parcourus, qu'ils soient célestes ou terrestres. Ce sentiment la remplit de joie, elle réalise qu'en vérité, chaque personne rencontrée est susceptible de lui rapporter une nouvelle au sujet de son 'oud perdu, le luth fou.

Au cours des conversations, Lalla Gaïa apprend que Sayyed 'Alî Mabda' aurait vécu trente ou quarante ans en Inde, où il est connu sous les noms de "Bâbâ Qalendar" et "Bâbâ Yâdegâr". Il aurait également passé plusieurs années à Dezfoul. On dit qu'il s'est retiré dix-huit années durant dans une grotte, à Kermânshâh, à "Kouhâ-ye Dâlâhou", près du village de Sahneh. Durant sa retraite, il ne se coupa ni les cheveux ni la barbe. Les gens du voisinage en ayant entendu parler, il advint qu'ils viennent le voir, espérant voir ses longs cheveux et sa longue barbe. Un jour, il se coupa les cheveux et la barbe, les mit dans un tissu et les jeta aux gens du haut de sa grotte en leur disant: "*Vous êtes venus voir mes cheveux et ma barbe, alors prenez-les et partez!*" Il aurait passé plusieurs années à Chiraz également, à Haft Tanân, auprès des sept Amis…

Lalla Gaïa en apprend également davantage au sujet du sanctuaire de Jamkaran, tout proche. La mosquée originale, de très petite taille, se trouvait à l'écart du village. Il s'agissait d'un lieu peu fréquenté et ombragé qui n'avait pas grand-chose à voir avec l'imposant sanctuaire qui se dresse aujourd'hui dans la plaine, que l'on voit de très loin et qui attire plusieurs millions de visiteurs par an. Le complexe actuel est destiné à être immense, on y construit des minarets géants, on y accole un centre commercial, et au vu des terrains en préparation, le projet est phénoménal; il est d'ores et déjà le troisième lieu saint en Iran par le nombre de ses visiteurs. Nulle trace de la petite mosquée dont les dimensions avaient pourtant été données par l'Imâm du Temps. La grande salle de prière englobe son emplacement sans qu'il soit marqué. Derrière la mosquée se trouvait un puits dans lequel les pèlerins avaient l'habitude de déposer leurs requêtes écrites adressées à l'Imâm du Temps, ou à son dernier représentant connu. Aujourd'hui, il y a deux puits de facture moderne; un pour les hommes et un pour les femmes. Au début de la Révolution Islamique, un étudiant étranger



La lune éclairait la piste...

pouvait passer plusieurs années à Qom sans entendre parler de Jamkaran, or aujourd'hui, c'est un passage obligé, vers lequel affluent les bus par centaines, surtout les nuits de mercredi, lorsque s'y rassemblent des milliers de gens venus des quatre coins de l'Iran. Depuis qu'elle est à Jamkaran, Lalla Gaïa ne s'est toujours pas rendue au sanctuaire. La foule, l'agitation, les haut-parleurs, les parkings immenses, les files de taxis, les marchands de bricoles; l'ambiance tranche trop durement avec la paix de son jardin où bruisse l'eau des fontaines, à l'ombre des eucalyptus. Elle passe devant chaque jour, sur le vélo chinois que le gardien du jardin lui a prêté, lorsqu'elle va voir l'un après l'autre les petits sanctuaires disséminés à la surface de la plaine.

Une nuit de vendredi, deux heures environ avant l'aube, tandis que les visiteurs du jardin sont repartis ou endormis, Lalla Gaïa enfourche le vélo et contourne le sanctuaire de l'Imâm du Temps, aussi animé qu'en pleine journée, pour rejoindre une piste remarquée la veille en passant, car à son entrée on a planté une petite pancarte peinte à la main disant: "Sayyed 'Alî Rézâ". Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du grand sanctuaire, bruyant et lumineux comme un aéroport, Lalla Gaïa entre dans la nuit douce et claire que domine une lune presque pleine. Le silence se fait. La piste sinueuse se déroule devant elle, brillante comme le sillage d'un bateau sur la mer. Il lui semble en effet traverser un océan. A sa droite, la montagne des deux frères domine ce paysage nocturne, tel un rivage tourmenté, tandis qu'à sa gauche s'étend l'immensité, ponctuée par les lumières des villages qui pourraient bien être autant de navires. Maintenant qu'elle est seule, Lalla Gaïa se remémore les gens qu'elle a rencontrés dans ce jardin qui lui sert d'asile, ce qu'elle a entendu d'eux, leurs visages chaleureux, leurs cœurs assoiffés. Ils sont en elle désormais, sur cette piste, au fond de la nuit… Cela lui montre sous un autre angle ce qu'elle a entrevu de la quête des hommes. Les hommes, comme des papillons, sont attirés par la lumière. Ils la cherchent, et parfois, ils se rencontrent et partagent les fruits de leur quête. Ils forment ainsi un seul être, un être multiple, unifiés par le but poursuivi. Cet être lui est accessible en

permanence et là, maintenant, il est plus complet que jamais. Chaque pas va l'enrichir, chaque tour de roue sur la piste… Pendant qu'elle avance, d'autres avancent aussi, et leur rencontre les fera aller plus loin encore… Ainsi, l'être unique avance et de son propre point de vue, Lalla Gaïa porte seule la responsabilité de son avancée, car si elle n'avance pas, qu'aura-t-elle à partager? Qui rencontrera-t-elle? Lalla Gaïa se souvient alors de ce qu'avait un jour raconté en classe la prof de français, au collège: il existe en Inde une religion disant que les hommes sont tous les morceaux d'un grand vase ayant été brisé. Chacun doit rester pur afin que le morceau qu'il représente retourne au vase, dans le but de le reconstituer. Si un seul parmi les hommes se laisse aller à la bassesse, le vase ne sera jamais plus…

Tandis qu'elle pédale, absorbée par ses pensées, Lalla Gaïa n'a pas vu venir le premier chien, accourant à travers un champ en friche, bientôt suivi par une dizaine de congénères. Lorsque le premier se met à aboyer, les autres le rejoignent et aboient furieusement, se sentant forts face à une seule personne. Lalla Gaïa descend de son vélo car elle n'espère pas les prendre de vitesse et risque de se faire mordre si elle prend la fuite. Mieux vaut leur faire face. Elle prend le vélo à deux mains et le place entre elle et les chiens, de plus en plus menaçants et hardis. Elle avance maintenant à reculons. Elle se demande bien comment elle va s'en sortir, seule, au beau milieu de la nuit… Elle se retourne et voit avec soulagement que ce qui semble être sa destination se trouve juste derrière elle, à deux cent mètres à peine, au terme d'une petite côte. Elle n'a pas si longtemps à tenir, mais les chiens deviennent vraiment enragés, s'excitant mutuellement. Le premier se rapproche même dangereusement. Lalla Gaïa n'a plus qu'une solution: elle hurle de toutes ses forces, employant la voix la plus grave et la plus effrayante possible! Sur le coup, les chiens détalent, ce qui lui donne le temps de grimper sur le vélo et de franchir le plus vite possible la distance qui la sépare du petit mausolée. Les chiens ne la suivent pas, ce lieu paraissant se trouver en dehors de leur territoire… Ouf ! La voilà hors de danger. ■



L'imâmzâdeh 'Ali Rézâ, Jamkarân

Mâhân, la joyeuse campagne de Kermân

Helena ANGUIZI



Mâhân

Le climat varié de Kermân et la beauté de ses paysages attire en été de nombreux visiteurs. L'un des endroits les plus magiques de cette province est la campagne de Mâhân, située à 35 kilomètres au sud-Est de la ville de Kermân. Parmi les attraits touristiques de cette région où se retrouvent durant la saison chaude les amoureux de la nature et de l'air pur, on peut citer les nombreuses sources d'eau situées dans les hauteurs de la vallée de Tiregân, qui à elle seule est une merveille pour les randonnées. Le visiteur sera fasciné à la vue des cascades et autres beautés naturelles qu'offre ce paysage.

La ville de Djoupar, située à 30 kilomètres au sud de Kermân, vaut le détour, notamment pour les nombreux jardins qui s'y trouvent. Cette ville accueille également les pèlerins qui visitent le tombeau de l'Imâmzâdeh Hossein.

Plus loin, à 110 kilomètres de Kermân, le site de Râyneh, situé au cœur de la nature et au pied du mont Hezâr - point culminant de la province et troisième plus haut sommet du pays et qui la plupart du temps, même en été, reste enneigé. Non loin de cette montagne, 20 kilomètres à l'ouest de Râyneh, se trouve l'une des plus belles cascades d'Iran qui constitue elle aussi l'une des curiosités touristiques estivales.

Parmi les endroits incontournables de la région, on peut également citer la campagne de Kouhpâyeh, qui comme son nom l'indique se trouve au pied de la montagne, qui bénéficie d'une température très fraîche toute l'année. Cette région possède plusieurs sources d'eau fraîches. Durant les vacances et surtout en été, cette région accueille de nombreux visiteurs qui profitent également des centres de loisirs qui y

furent récemment construits.

A 80 kilomètres à l'Est de Kermân, le village Siracht fait également partie des sites à visiter de cette région, notamment pour son air frais en été, ses collines enneigées en hiver, le magnifique fleuve qui le traverse, sans oublier les arbres de tout genre, mais surtout le fameux cyprès, vieux de 2000 ans, qui fait la fierté des villageois; tout comme la source d'eau chaude aux nombreuses vertus thérapeutiques.

Sekondj est un autre magnifique village situé dans la région et plus précisément au sud-Est de Mâhân et à 50 kilomètres de Kermân. Situé dans une région montagneuse, il possède lui aussi deux superbes cascades d'une hauteur d'environ six mètres.

D'une manière générale, cette région surprend par sa fraîcheur, la beauté de ses montagnes et la diversité de ses ressources naturelles.

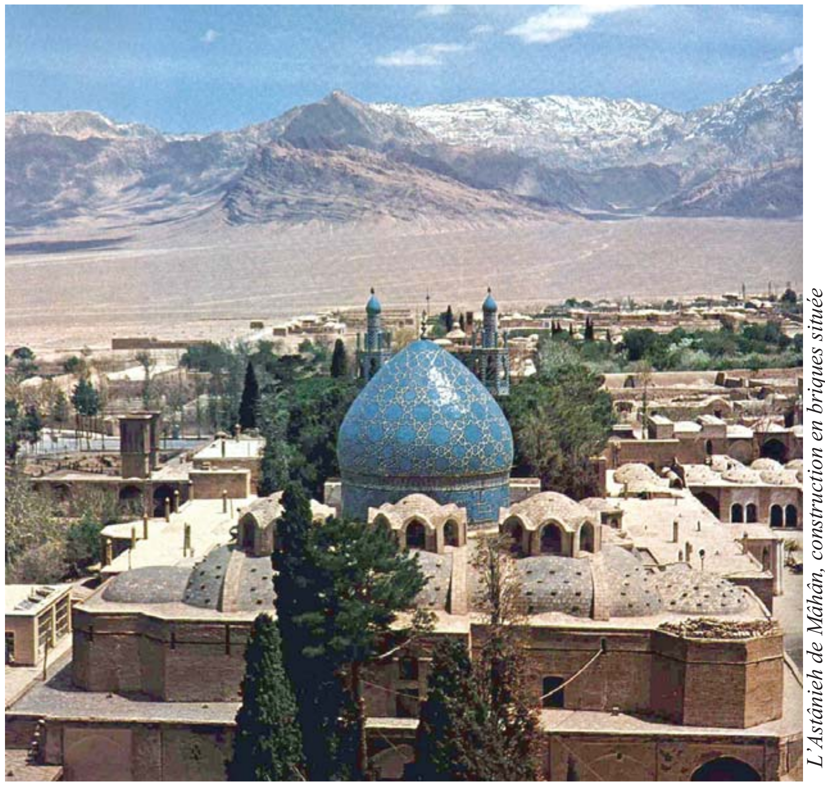
Robert est un autre site situé à 24 kilomètres de Bâft et possède lui aussi de superbes cascades qui jaillissent du cœur de la montagne. 195 kilomètres plus loin se trouve le village d'Henza, aux arbres très anciens, aux prairies fleuries, et surtout aux forêts de cyprès sauvages.

Le village de Bekrî est un autre lieu splendide de la province de Bâm situé dans la vallée de Kouhchîr, dont les amandiers et pistachiers parsèment les hauteurs. Cette région surprend par la fraîcheur de son climat étant donné qu'elle est située en plein milieu d'une zone (entre Djoroft et Bam) où le thermomètre affiche de hautes températures tout au long de l'année.

Les environs de Djiroft, et notamment Esfandâgheh (lieu où pousse la plante d'Esfand) situé à 72 kilomètres de Djoroft et dont la source d'eau sert de thérapie entre autre pour les maladies de la peau sont également des lieux à visiter. Enfin, Darbe Behesht ou "porte du paradis", village situé dans les environs, porte bien son nom avec ces nombreuses plantations d'agrumes mais aussi pour la qualité de ses dattes exportées au niveau mondial. ■



Jardin Chazdeh, Mâhân



L'Astânieh de Mâhân, construction en briques située à 25 kilomètres au sud-est de Kermân

La cloison froide

Hossein MORTEZÂÏÂN ABKENÂR
Traduit par C. MAKOUI

Surtout, ne t'inquiète pas. Tu vois bien qu'en quinze ans, je n'ai pas eu de problème, moi. Je suis sain et sauf. Leurs mains ne peuvent pas t'atteindre. Ni même leur voix. Elles ne sont jamais arrivées jusqu'à moi. Cette cloison est toujours devant toi. Elle était devant moi aussi pendant tout ce temps. Mets ta main dessus! Elle est froide, non? Il faut répéter ce geste tous les jours: il suffit de mettre ta main dessus pour voir si elle est toujours froide ou non. Quand tu seras sûr qu'elle est froide, tu te calmeras. Tu pourras alors aller t'asseoir derrière ton bureau. La cloison est en bon état. Une fois assis, ton travail commencera. Il y a toujours des gens qui seront là, en avance. Ils attendent leur tour pour s'approcher de la cloison. Si tu es en train de travailler, ils vont d'abord frapper doucement à cette vitre froide. Si tu ne t'occupes pas d'eux, ils frapperont plus fort. Cette idée qu'ils vont peut-être la casser te fera trembler de peur. Lorsque tu lèveras la tête -il faut que tu lèves la tête- ils te montreront l'horloge. Tu la regardes et tu vois qu'il est déjà huit heures passées de deux ou trois minutes. Tu appelles le responsable pour qu'il envoie la personne qui doit passer le premier. Il y aura alors un brouhaha derrière la cloison- tu sauras ça par la mimique des lèvres et des mains- comme si le haut-parleur avait annoncé quelqu'un. Mais toi, tu n'entends rien, évidemment. Ici règne le silence. Ils savent très bien qui doit passer en premier. On les a prévenus avant, il y a quelques jours ou quelques mois. On leur a dit de venir. On leur a dit aussi que c'était la dernière fois. Ton travail consiste seulement à appuyer sur ce bouton. Si tu appuies sur le bouton jaune, ils pourront entendre leur voix qui provient de la cloison. Trois minutes après, tu appuies sur le bouton rouge. C'est coupé. Ils savent bien qu'ils n'ont que trois minutes. Tous les deux le savent. Ils ont du préparer ce qu'ils ont à dire pendant tout ce temps. Ne fait pas attention à leur protestation. Lorsque leur temps est fini, appuie sur le bouton. Pile trois minutes. Des fois, avant que le visiteur vienne, l'une d'elles s'approche de ta vitre et tire vers le bas ses joues déjà flasques… Et cela veut dire: "*S'il te plaît, laisse-nous parler encore une minute…*" Pas de pitié ! Essaie de ne pas les regarder. Si tu le fais, ne leur fais pas comprendre que tu ne les entends pas, sinon ils t'écriront sur le papier en grosses lettres et le mettront derrière la vitre. Pourtant, c'est leur propre faute. Ils savaient bien qu'ils n'auraient pas beaucoup de temps. Quand ils viennent ici, ils oublient tout, on dirait. Le temps qu'ils se disent bonjour et c'est déjà fini, c'est là qu'ils viennent te voir, pour te supplier, pleurer, sangloter ou peut-être aussi pour s'évanouir. Fini ou pas fini, tu dois couper après trois minutes. Certains écrivent des petits mots qu'ils veulent remettre en mains propres. Ils te les montrent. Ne t'en occupe pas. Ils veulent même les jeter par l'interstice de la cloison dans ton bureau. Mais ils ne trouveront pas d'interstice. Tu peux en être sûr. Peut-être que l'un d'eux frappera avec son poing sur la cloison. Ne t'en

occupe pas. Tu peux être tranquille: tant que la cloison est froide, elle tiendra. Tu n'as pas beaucoup de travail: de huit à onze heures! Trois heures seulement. Ne t'étonne pas. Peut-être que tu trouves étonnant que toutes les trois minutes, un nouveau dialogue s'amorce derrière cette cloison de verre? Evidemment, dans le salon d'à côté, les choses ne se passent pas ainsi. Pas besoin d'une cloison puisque les gens peuvent se voir de temps en temps. Au lieu de l'interstice, là-bas, tu dois mettre une petite boîte sous tes pieds. Parce que les gens qui viennent t'apportent des choses pour te faire plaisir: parfois pour te demander une faveur et parce qu'ils veulent faire des échanges. Par exemple des cigarettes. Avec toi ou avec la personne. Mais les horaires seraient plus longs si tu allais travailler là. Jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Peut-être même plus. Ca dépend de la petite boîte qui est sous tes pieds. Mais les gens sont différents là-bas: on peut les distinguer. Leur visage est différent, plus grand et plus large! Ce qui est bien ici, ce sont les horaires. Tu auras toujours le temps de te consacrer à autre chose quand tu sortiras d'ici. Tu ne risques pas de voir ces gens-là dans la rue. Si jamais tu les croises, il vaudrait mieux rebrousser chemin et partir dans l'autre sens. Ça vaut mieux. C'est peut-être celui qui était venu ici et n'avait pas pu tout dire à la personne en trois minutes. Ou bien celui qui était parti en pleurant… Il y en a même qui ne se plaignent pas et qui se parlent et s'en vont d'ici l'air satisfait! Concernant la personne de l'autre côté, tu peux être tranquille: on vient la chercher. Il y en a eu quelques-unes déjà. Et puis personne ne les revoit après. Il y a eu aussi des gens qui sont venus s'asseoir l'un en face de l'autre sans que leurs lèvres fassent le moindre mouvement. Ils se fixent, et puis ils se lèvent et s'en vont. Et toi, tu appuies sur le bouton rouge en attendant que l'on amène une autre personne et que quelqu'un d'autre vienne s'asseoir en face. Si parfois tu oublies d'appuyer sur le bouton rouge après les trois minutes, fais comme si de rien n'était. Même s'ils pouvaient se parler pendant sept minutes, ils diraient encore que ce délai ne suffirait pas et te supplieraient encore, tu peux me croire. C'est bête. Qu'est-ce que tu aurais fait en trois minutes, toi? Tu sais comme on peut se dire beaucoup de choses et en être satisfait. Je pense que ceux qui viennent ici commencent par le superflu et quand le délai expire, ils se rendent comptent qu'ils ont oublié de dire ce qui leur paraissait essentiel. C'est là qu'ils se mettent à crier ce qu'ils avaient oublié… Mais tu as déjà appuyé sur le bouton et il n'y a plus que le silence. Alors, à bout de forces, ils viennent te supplier dans un langage de sourd. Heureusement qu'ils étaient prévenus. Ils ne devraient pas s'attendre à autre chose. Imagine que tu es l'un d'eux: qu'est-ce que tu dirais? Une fois, j'ai oublié d'appuyer sur le bouton. Le visiteur s'était préparé pour parler trois minutes et il n'avait plus rien à dire après! J'ai compris ça en voyant ses lèvres immobiles… S'ils commencent à se disputer, tu as le droit d'appuyer plus tôt sur le bouton. Ils peuvent toujours se plaindre. Des fois tu les vois s'embrasser en collant leurs lèvres sur la cloison ou agripper le verre… ils se disent au revoir. Tu t'y habitueras. Tous les jours quand tu caresseras la cloison et que tu sentiras le froid, tu apprendras à aimer ça. Comme moi. Alors tu seras obligé d'en poser une chez toi. Tu le feras. Quand tu es au lit et que ton enfant vient te demander quelque chose, frapper à la cloison, tu pourras faire la sourde oreille: il te suffira de fermer les yeux pour te rendormir… J'ai dit à ma femme de dormir de l'autre côté de la cloison, le dernier-né ne me laisse pas dormir, il me dérange les nuits… Caresse la cloison! Elle est froide, non? Alors ne t'inquiète pas! ■

Le Parfum du Ruisseau des Mouliânes

Mohammad BAHMAN BEIGUI

J'ai commencé ma vie sous une tente, par un coup de fusil et par le hennissement du cheval. A quatre ans, je me mis en selle. Peu de temps après, on me donna une carabine. Jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai jamais passé une seule nuit en ville ni dans une maison en ville.

Notre tribu passait du côté de Shirâz deux fois par an. Les colporteurs et les marchands des quatre saisons de la ville étalaient, sur la route, leurs marchandises, le gâteau et le Halvâ[1]. A l'époque, l'argent liquide était rare. Je recevais de mes proches parents du lait condensé et séché et j'en étais drôlement content.

La ville m'attirait et lorsqu'on y proscrit mes parents, je fus le seul membre de la famille à me réjouir d'y vivre. Je ne savais pas qu'on allait me prendre mon cheval pour me faire asseoir derrière le pupitre d'une salle de classe. Je ne savais pas qu'on allait me prendre mon beau fusil pour me mettre une plume dans la main.

Mon père n'était pas un personnage important, ma mère non plus. Ils furent contraints à l'exil par erreur. Nos biens furent saisis par les messieurs du gouvernement. Pour ceux qui dressaient la tente au bord des plus savoureuses fontaines, le réservoir d'eau de Téhéran à cette époque était une catastrophe. Pour ceux qui étaient accoutumés au feu rouge du bois parfumé, le pétrole du poêle et le charbon du réchaud étaient insupportables. Pour ma mère - qui avait passé toute son existence dans une ample tente à l'air frais - respirer dans ce petit bouge exigu était devenu une chose difficile et insupportable. On lui avait dressé une tente dans la cour, et seul le froid accablant et la neige hivernale l'obligeaient à se réfugier dans l'enclos de la chambre.

Je dormais dans la tente de ma mère. Une nuit, on vola mes vêtements. Nu, je pleurai. Un jeune exilé m'offrit ses habits, trop grands pour moi, mais c'était toujours mieux que la nudité. Je m'en revêtis et me mis en route. Les camarades de la rue et de l'école se moquèrent de moi.

Nous n'avions pas d'argent pour louer une vraie maison. Beaucoup de voisins cohabitaient dans notre cour: laitier, balayeur des rues, et une femme célibataire, qu'on appelait "Hamdam"[2]. C'était la plus pitoyable.

Un jour, mon père fut mandé par la préfecture de Police. Il ne rentra pas le midi, ni le soir, ni les nuits suivantes. Le chagrin de la mère et le notre ne cessa d'augmenter. Après quelques mois, il revint, mais méconnaissable; il avait été torturé. Seule sa voix nous permis de le reconnaître. Un père dont les chevaux étaient si renommés. Celui dont la nappe copieuse était dressée pour les tribus Ghashghaï[3].

Celui qui avait diverses troupes et dont les tapis précieux étaient connus de l'ensemble des tribus.

Mon père s'inquiétait. Il vieillissait et s'affaiblissait de jour en jour; il avait tout perdu.

Il ne lui restait qu'une seule satisfaction: que son fils étudie studieusement. Je lisais nuit et jour. La lecture et l'école m'intéressaient beaucoup. Je devins le premier de la classe.

Les exilés, les officiers de police, les amis de la rue adressaient leurs félicitations à mon père. Enfin, je parvins à obtenir mon attestation de licence: le certificat le plus en vogue de l'époque. Mon père le fit encadrer et l'accrocha au mur de notre chambre; celle dont le plâtre s'était détaché. Il la montra à tous.

Les exilés, les officiers de police, les marchands ambulants, les colporteurs, les vendeurs d'oignons et de maïs et les chiffonniers, tous, venaient voir mon attestation. J'avais honte mais rien à faire: c'était la seule joie de mon père. Il la regardait avec orgueil, gaiement, fièrement. Et il disait que cette attestation valait mieux que toutes ses pertes.

Sa joie augmenta quand un étranger qui traversait notre rue en cherchant une adresse en faisant des gestes, semblait ne pas comprendre ce qu'on lui disait. Alors j'ouvris ma bouche et lui parlai en français et lui montrai le chemin. On fit tumulte.

Mon père était au septième ciel. Après le départ de Rézâ Shâh[4], tous les exilés furent délivrés et rentrèrent dans leurs tribus et leurs familles. J'étais le seul à avoir un certificat. Tous reprirent leur vie agréable d'avant.

Les sources limpides les attendaient. Les montagnes élevées et les champs illimités les embrassèrent. Mais moi, hésitant et retiré, je demeurais égaré parmi tous.

J'étais licencié, et cette licence ne me permettait pas de rester ici. On me reprochait de rester dans la tribu. On me blâmait: pourquoi, ayant cette précieuse attestation, je restais à ne rien faire. On m'obligea à laisser mes proches, ma famille et à retourner à la ville où il n'y avait pas d'affection ni d'amis. Là où l'air est plein de poussière et le ciel est tout enfumé. J'y rentrai dépourvu des bienveillances des compagnons.

Je vins à Téhéran pas moralement mais plutôt physiquement. Mon âme demeurait là-bas, au milieu des deux montagnes l'une verte, l'autre blanche; à côté de l'aimable fontaine, dans la tente noire, dans les bras affectueux de la mère. Je travaillais à la Banque Mellî[5] pendant deux ans.

Le troisième été arriva. Il faisait chaud et je dormais mal. Ma résidence n'avait pas de cour ni de balcon. Elle était située au milieu de la ville. A Téhéran, on ne connaissait pas le ventilateur. Peut-être n'était-il pas encore inventé. Je transpirais.

Je pensais sans cesse à ma tribu. Son souvenir était vivant et hantait mes pensées, tous les jours, ou bien mes rêves, toutes les nuits.

Dans ma tribu, je possédais une tente, à la ville je n'avais aucun logement. Dans ma tribu, j'avais un cheval, à la ville pas une voiture. J'y étais respecté et paisible, alors qu'à la ville, il n'y avait ni quiétude, ni tranquillité.

Je reçus de la part de mon frère une lettre pleine d'affection, qui contenait les nouvelles que je voyais dans mes rêves: "le mont est encore enneigé. On ne peut pas toucher l'eau de la fontaine. Le yoghourt est ferme. La laine des moutons se colore par les plantes et les fleurs. L'air est rempli du parfum des trèfles cueillis pour la deuxième fois. Les épis de blé ne sont pas mûrs. La caille ne cesse de chanter. Les cimes de Kamâneh sont occupées par les perdrix royales. Viens! Maintenant que le temps devient beau et l'air frais. Ta mère t'attend. Elle n'est pas joyeuse sans toi."

Le lendemain, je laissai le progrès. Je mis le pied à l'étrier me ramenant vers la vie. Je m'enfuis de Téhéran pour me rendre à Bokharâ où était ma tribu. ■

---

1. Nourriture faite avec de la farine, du sucre et de l'huile.
2. Nom de femme qui signifie "amie intime".
3. Tribus nomades du sud-ouest de l'Iran.
4. Roi Pahlavi.
5. Banque Nationale.


LE JOURNAL DE TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
17 Aban 1316
8 Novembre 1937

Le fruit d'une existence

Saïd NAFICY
de l'Académie Iranienne

Avez-vous jamais, mesuré la production d'une existence bien remplie? Certes, il y a du papier et des caractères d'imprimerie. Mais comment en faire usage?

II y a des gens qui écrivent pour vivre et il y en a d'autres qui vivent pour écrire. Je présume que la différence doit être sensible.

De tous temps, il y a eu des personnes qui ont cherché à se rendre utiles. Mais au fond, la plupart de ces buts utilitaires n'ont-ils pas été animés par un esprit mercantile?

En effet, ils sont si rares les grands hommes qui sacrifient à un travail stérile cette existence qui pourrait être si productive au point de vue matériel. Il ne peut pas y avoir de génie sans persistance et sans abnégation. Toute œuvre rétribuée est une servitude morale. Il y a une barrière infranchissable entre l'amour et l'avidité. L'appropriation ne peut pas être l'apanage du génie. Le génie donne toujours et ne reçoit jamais. Il y a bien le génie de la production, mais il ne peut pas y avoir de génie de consommation. Les grands hommes ne ressemblent-ils pas à une bougie éclairant son entourage tout en restant sombre et obscure?

Un autre caractère du génie est d'être universel. La patrie, l'opinion, la religion, la secte et le schisme en sont exclus. C'est la force la plus égalitaire de l'humanité. L'amour ne peut pas avoir d'arrière pensée. Quand un grand esprit produit il ne vise jamais ceux qui pourraient profiter et se réjouir du produit de son travail. Un joueur effréné qui perd ne connaît jamais les personnes qui ont empoché ses deniers et les buts auxquels ils seront employés et quand il gagne, il ne connait pas du tout la prévenance des sommes qu'il aura repris. Il joue pour le plaisir de perdre et de gagner. Ce qui fait surtout la grandeur du génie, c'est qu'il est détaché de toute utopie, de tout chauvinisme, de tout opportunisme, de toute liturgie et de tout matérialisme. Il est du plus grand rationalisme humanitaire. Le fond du génie est la libéralité

universelle.

Le véritable génie est désintéressé et exempt de toute futilité. Les considérations sociales ou politiques, les titres et les distinctions et même la renommée ne peuvent pas attirer le véritable homme de génie. Il fait l'aumône sans esprit de retour.

Ces pensées détachées me sont venues spontanément à l'esprit dès que j'ai parcouru une œuvre magistrale de Fritz Wolff, orientaliste allemand, le *Glossar zu Ferdosis Schahname*, Berlin 1935, un volume grand in-quarto de XIII 911 pages et un supplément (Supplementband) de 109 pages. J'ai été saisi d'admiration devant ce travail immense qui a dû certainement absorber une existence de trente à quarante ans. J'ai songé à toutes ces heures, à toutes ces journées et à toutes ces veillées qui ont été consacrées à recopier l'un après l'autre tous les mots, même les prépositions, les conjonctions, les interjections et les affixes de ces soixante mille vers qui composent l'œuvre grandiose du plus grand génie poétique de l'Iran, à les porter sur des fiches, à y mettre les chiffres correspondants et à les ranger en ordre alphabétique pour former plus tard un catalogue complet, une immense nomenclature de 9100 mots embrassant 911 pages de grand format. J'ai ranimé devant mes yeux cet esprit de suite et cette persévérance audacieuse, héroïque et presque surhumaine qui est le trait essentiel du savant allemand.

J'en connais quelque chose à ces travaux absorbants et ingrats: il m'a fallu des mois pour dresser l'index des noms propres de ce poème gigantesque, index qui doit accompagner l'édition du millénaire basée sur celle de Vullers et de Landeuer, entreprise par la librairie Béroukhim, par laquelle j'ai été appelé à collaborer pour prendre la suite du travail inachevé de ces deux savants allemands et en me basant sur les éditions de Jules Mohl et de Turner Macan. Les 1581 titres de cet index m'ont coûté plusieurs mois de travail aride, Vous pouvez en calculer la proportion avec 9100 mots dont quelques uns occupent des pages entières et entrent dans la composition de plusieurs dizaines de locutions et d'idiotismes.

Et quels sentiments peut avoir pour Ferdowsi et son pays celui qui entreprend ce travail monumental.

Pour analyser les sentiments de Fritz Wolff, il suffit de dire que la composition de ce que nous appelons concordance ou glossaire en terme technique, c'est-à-dire un catalogue complet de tous les mots d'un ouvrage fondamental, est une sorte d'acte de piété, la représentation d'un culte voué à un livre sacré, puisque la littérature européenne ne possède encore que les concordances de l'Ancien Testament, du Nouveau Testament, du Coran (dû encore à un grand orientaliste allemand, Gustave Flûgel) et de quelques monuments religieux de ce genre. C'est ainsi que Fritz Wolff a idéalisé et donné une dignité patriarcale ou plutôt théocratique à ce vieux Ferdowsi de l'Iran. Ne peut-on pas dire qu'il l'a divinisé.

Au point de vue humain, souvenons-nous que les deux poèmes d'Homère ont été dotés d'un travail de ce genre après une vieille tradition et un culte longtemps enraciné dans l'esprit européen et après avoir été la base la plus ancienne et la plus solide de toute la poésie de l'Occident. Désormais Ferdowsi pourra rivaliser avec Homère et surpasser tous les autres poètes dont l'œuvre n'a pas encore reçu cette faveur universelle.

Jamais je n'ai encore écrit des mots avec autant de conviction, je voudrais que la nation iranienne se joigne à moi pour remercier et l'auteur génial qui l'a doté de ce titre de noblesse, de cette charte impérissable et le gouvernement allemand, qui en a supporté les frais de la publication, de cette marque de sympathie vraiment touchante. Il n'y a pas d'expression plus éloquente pour manifester un sentiment. Nous étions attachés à l'orientalisme allemand depuis plus d'un siècle et cette œuvre prodigieuse qui vient augmenter considérablement notre dette de conscience est un attachement de plus. Peut-on ne pas reconnaître de telles preuves?

Je fais appel à tous mes confrères pour rendre un hommage unanime à ce grand nom que sera désormais pour nous celui de Fritz Wolff, et de saluer le pays qui donne le jour à de pareilles forces miraculeuses de génie. ■

Le Signe

Zeynab SEDGHIYAN

Les joueurs des planches du clocher portent une couleur neutre,
Comme s'ils se fuyaient l'un l'autre!
Ils jouent le drame de la vie,
Pour que l'on comprenne la nostalgie.
Ils se déplacent sans défense,
Leur cri hurle le silence,
Silence d'une vie pleine de malchances!
Le glas chante la mort,
Si on avait tort!
La tristesse, c'est un signe.
C'est un signe que l'on est Homme,
Que l'on est grand, que l'on est Ange,
Comme c'est étrange!
Le monde est une cage pour un homme sage,
S'il sait se passer des âges!
Il est entendu,
Que l'homme du monde est perdu.
C'est un malentendu.
Comme on a mal entendu!

A mon ami "Exupéry" qui devint orphelin à l'age de quatorze ans

La Pluie

Houshang MORADI KERMANI
Traduit par Tahmineh CHAYBANI

Le père du petit prince qui était mort la nuit dernière, apparut en rêve à son fils et lui dit: "*Donne-moi mes comprimés*". Le petit prince se réveilla et vit la boîte de comprimés sur la table. Il en mit un dans le creux de sa main, courut vers le cimetière, et vit son père endormi sous terre. Il effleura la terre et dit: "*J'ai apporté tes comprimés. Ouvre la bouche.*" Le père se leva et s'assit dans la tombe, posa sa main sur son cœur et sa respiration s'accéléra. Ses lèvres avaient bleui. Il ouvrit la bouche. Le petit prince mit le comprimé dans la bouche de son père. Le comprimé resta sur sa langue et il ne put l'avaler. Le petit prince se rappela qu'il avait oublié d'apporter de l'eau. C'était seulement avec de l'eau qu'il pouvait avaler le comprimé.

Le petit prince alla chercher de l'eau, en vain. Il leva la tête et demanda de l'eau au ciel. Il demanda de la pluie. Un avion passait dans les nuages. La petit prince cria: "*Eh oh! Où se trouve l'eau? Mon père veut prendre son comprimé!*".

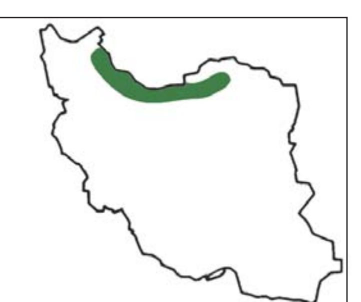
Le pilote l'entendit, fit un détour et se posa à côté du petit prince, descendit et lui donna un verre d'eau. Il remonta rapidement dans l'avion et disparut dans le ciel plein de nuages. Le petit prince cria: "*Je vous remercie*" et retourna à côté de son père. Se mettant à genoux, il colla son oreille à terre et entendit la toux de son père. Peu à peu, elle diminua et on n'entendit plus rien. Le petit prince se dit: "*Il s'est endormi paisiblement*".

Le petit prince avait soif. Il but le verre d'eau. Il n'avait plus sommeil et se mit à lire. ■

Mortéza JOHARI

L'hêtre oriental





Nome scientifique : *Fagus orientalis*
Nom persan : *Râsh*

L'hêtre oriental est un arbre grand, pouvant atteindre jusqu'à 30 m de hauteur. Son écorce est lisse et gris pâle et ses feuilles de forme ovale, d'environ 13 à 17 cm de longueur. Ses fleurs sont monoïques. L'hêtre oriental peut se développer sur la plupart des types de sols, notamment les sols calcaires. Cet arbre est originaire d'Europe orientale et d'Asie mineure, et pousse entre 500 et 2000 m d'altitude. Autrefois, l'hêtre oriental recouvrait de vastes régions de la Grèce, de la Turquie et du nord de l'Iran, mais la déforestation massive a remarquablement rapetissé son aire de développement.

La plante préfère des sols sablonneux ou limoneux bien drainés. Il peut également grandir en pleine ombre (forêt profonde), semi-ombragé (léger boisé), ou sans ombre. En Iran, ce hêtre pousse dans les forêts du nord de l'Alborz et dans le Tâlesh. ■

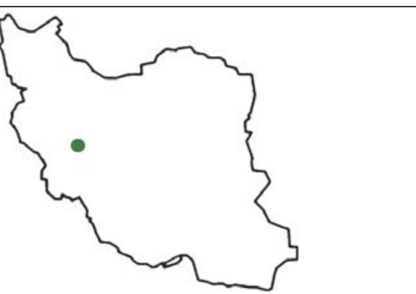
Le poisson aveugle de la grotte



Nom scientifique : *Iranocypris typhlops*
Nom persan : *Mâhi-yé kûr-e qâr*

Le corps du poisson aveugle est comprimé et sa tête un peu aplatie. Il possède deux paires de barbillons, l'un à la bouche et l'autre le long de la lèvre inférieure. Il ne semble pas avoir d'yeux. La peau de cette espèce est presque entièrement transparente, même si celle de certains poissons sont d'une couleur allant du rose clair au rouge, du fait de la circulation du sang visible au travers de la peau. Il mesure jusqu'à 5 cm de longueur. On le trouve de façon abondante dans la région du "Levân", dans le Lorestan, situé au début du chemin de fer Bandar Emâm Khomeyni-Téhéran et à environ 12 kilomètres du nord de la gare de Tang-e Haft. L'eau s'écoulant au-dessous de la grotte de la localité est le "Ab-e Serum", qui se déverse dans le "Ab-e Zezar", un affluent du fleuve Dez. Ce flux est vraisemblablement le résultat d'un effondrement du débouché naturel d'une rivière souterraine. Le point de sortie de ce flux déborde de janvier à mai pour former un ruisseau saisonnier.

L'alimentation et la reproduction de cet animal sont inconnues. Cette espèce, la première découverte en Asie, est rare et probablement menacée du fait de sa localisation unique. ■



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Adressez votre virement à l'ordre de: Etela'at
Chez Barclays Bank PLC

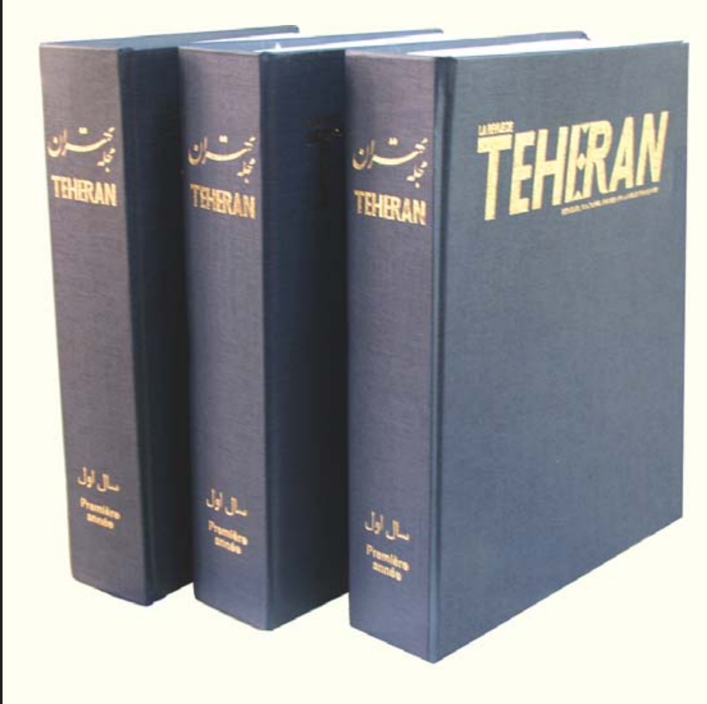
N° de compte: 47496522
Code succursale: 20-10-53

Adresse: Barclays Bank PLC
Bloomsbury & Tottenham Couer
Road Branch
P O Box 11345
London W12 8GG
UK

Bulletin à retourner avec votre règlement à :

La Revue de Téhéran, Etelaat,
Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad,
Téhéran, Iran
Code Postal 15 49 951 199

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde



دورهٔ یکسالهٔ مجلهٔ تهران، سال اول شامل دوازده شماره، در یک مجلّد عرضه می گردد. علاقه مندان می توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در خیابان انقلاب– روبروی دانشگاه تهران مراجعه نمایند.

L'édition reliée des douze premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible pour la somme de 60 000 rials au siège de la revue ou au point de vente des éditions Etelaat,situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'université de Téhéran

---

S'abonner en Iran

LA REVUE DE
TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

مؤسسه ________

نام ________ نام خانوادگی ________

آدرس ________

کدپستی ________ صندوق پستی ________

تلفن ________ پست الکترونیکی ________

برای داخل کشور

☐ یک ساله
۸۴/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه
۴۲/۰۰۰ ریال

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ یک ساله
۲۰۰/۰۰۰ ریال

☐ شش ماهه
۱۲۰/۰۰۰ ریال

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک (یا فقط اسم و آدرس دقیق) به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran**، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه
روح الله حسینی

تحریریه
اسفندیار اسفندی
املی نُوواِگلیز
عارفه حجازی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
مرتضی جوهری

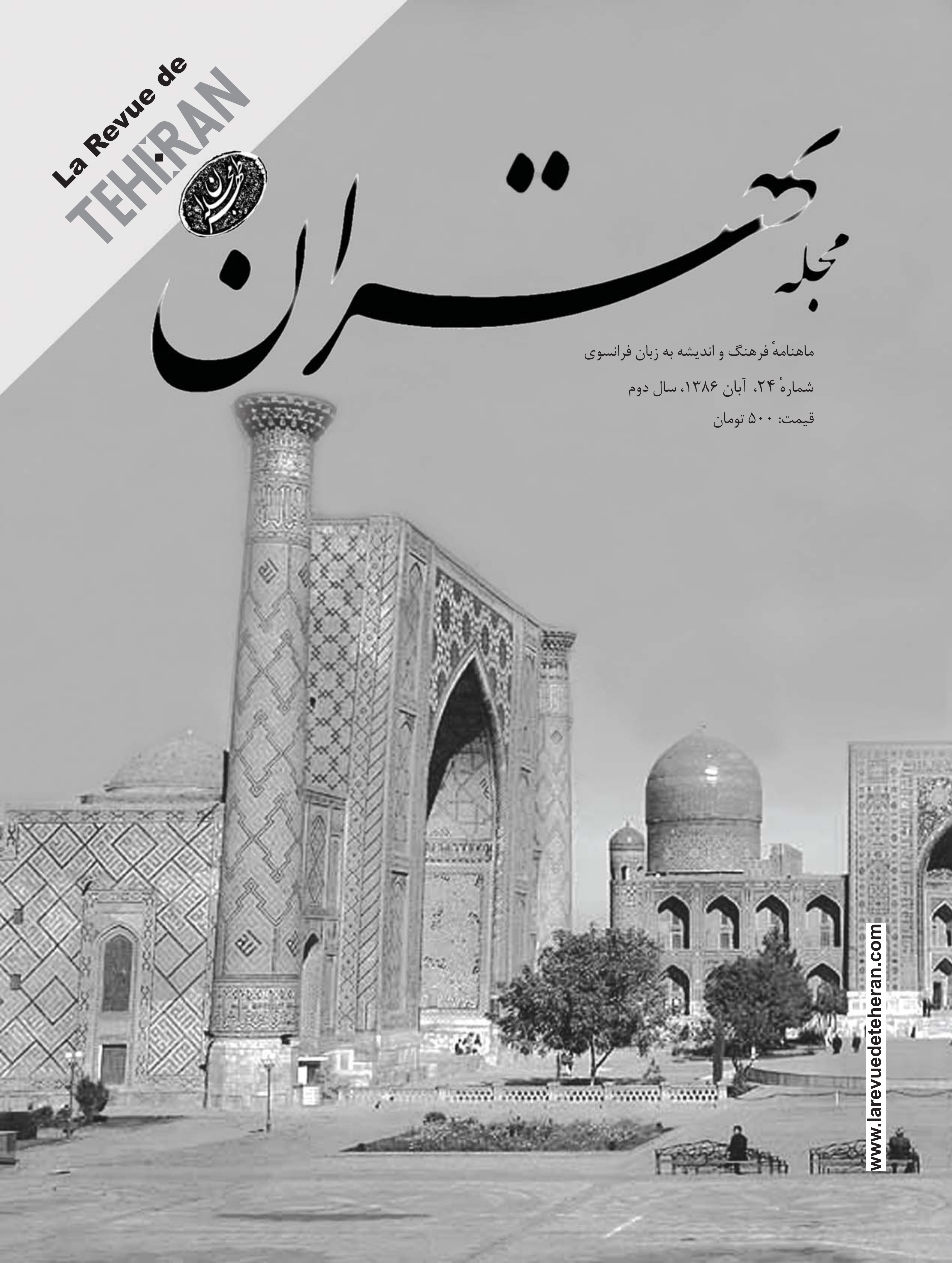
تصحیح فرانسه
بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: rdt@larevuedeteheran.com
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
La Grande Mosquée de Samarcande, Rigestan, Ouzbékistan



La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۲۴، آبان ۱۳۸۶، سال دوم
قیمت: ۵۰۰ تومان
www.larevuedeteheran.com